

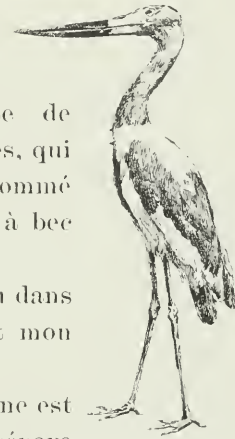
tirer l'animal national. Heureusement l'oiseau donna quelques signes d'inquiétude. A l'instant même, je saisis le fusil d'un soldat et envoyai une balle à l'insulaire qui s'abattit. Trois soldats se jetèrent à l'eau et ramenèrent le gros oiseau qui se débattait dans une dernière convulsion. En inspectant attentivement les couleurs du bec, je grattai un peu la corne afin de m'assurer si ce n'était un tour de quelque facétieux Arabe qui aurait « peint » le bec à mon intention. Mais non, les couleurs étaient naturelles. Bon présage, concluai-je en abordant chez le chef Tokukenda, avec mon butin, que tous les indigènes vinrent examiner et dont la classification est la suivante :

« *Ephippiorhynchus senegalensis*, sorte de « jabiru », animal de la famille des cigognes, qui s'étend au travers de l'Afrique. Encore nommé saddle-bellied stork, c'est-à-dire « cigogne » à bec en forme de selle. »

C'est le seul oiseau de l'espèce que j'ai vu dans la région du lac Albert et du Nil, pendant mon séjour.

Les rives du lac sont sablonneuses, la plaine est argileuse et la chaîne de montagnes qui sépare les eaux du Nil de celles du Congo, ainsi que les montagnes qui forment la vallée du lac Albert, sont rocheuses. Dans la plaine et sur les chaînes de montagnes, on remarque des monolithes de marbre et de granit. Le minerai de fer est abondant et surtout parmi la tribu Koro. Les roches des montagnes, qui constituent la vallée du lac, contiennent des quantités de pierres scintillantes appelées mika ou encore grisaille. Leur présence à fleur de terre fait supposer l'existence de gisements aurifères.

La température ne varie guère sensiblement aux environs du lac, mais, dès qu'on aborde la crête de partage, le froid devient vif à la tombée du jour. Quant au vent, il y souffle toujours



Jabiru

avec violence. Pendant la saison sèche, le thermomètre marque régulièrement de trente-sept à trente-neuf degrés centigrades entre midi et 2 heures. Quand, à ce moment de la journée, le simoum du désert saharien ou le vent chaud fait son apparition, la chaleur devient étouffante et presque insupportable. En saison de pluies, la température varie entre trente et trente-cinq degrés. L'altitude est de mille cinquante mètres au poste de l'Etat, atteint mille trois cent cinquante mètres au village Boké, de deux mille à deux mille cinquante mètres à la crête de partage et deux mille cinq cents mètres au point culminant de cette même crête. Il y a, par conséquent, une différence de niveau de près de deux mille mètres entre le lac et la partie la plus élevée de la crête de partage, soit sur une distance de moins de quarante kilomètres.

Dans le bassin du lac Albert, le sol, semblable à celui des rives du haut Nil, est plutôt stérile à cause des grandes sécheresses de ces régions. Aussi les parties boisées sont-elles rares. L'herbe sauvage, entremêlée de fougères, couvre le sol sur une étendue de terrain de quatre-vingts kilomètres environ, soit depuis le lac jusqu'à l'entrée de la forêt de Kilo. Ce n'est que dans les ravins et à proximité des marais et cours d'eau qu'on rencontre de petits bosquets au frais feuillage, précurseurs d'une certaine fertilité.

Il y a deux saisons parfaitement déterminées; août à novembre, saison des pluies (période la moins chaude); fin novembre à février, saison sèche (période très chaude). Au mois de mars, une courte saison de pluies recommence pour prendre fin en avril, et pendant les trois derniers mois (mai, juin et juillet), une nouvelle saison sèche y succède, qui est aussi la plus brûlante.

Fin juillet, quand les nuages commencent à s'amonceler, les chefs de tribu organisent de grandes fêtes dans les villages et, durant les danses, aspergent les indigènes d'herbe mouillée. Ce signe annonce la prédiction de l'Esprit, transmise par le

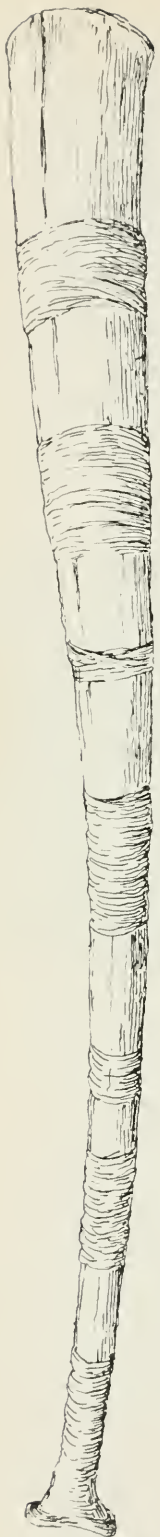
féticheur, que la saison des pluies est proche. Après avoir indiqué les parties du sol à ensemenecer et la nature des cultures à produire, les chefs de tribu délèguent leurs nyampara à la surveillance des champs. Les indigènes se rendent aux travaux agricoles et commencent le défrichement des terres. Les premières pluies marquent l'époque des semailles. Les cultures en plaine se composent de sorgho, millet, haricots, maïs, patates, manioc, tabac et de bananeries. Il n'est formé qu'un seul champ de culture de la même espèce pour tout le village. Quand la moisson approche, des multitudes de colibris s'abattent sur le sorgho et le millet. Pour parer aux ravages énormes que font ces oiseaux, les enfants sont envoyés dans les champs de sorgho, dont les tiges atteignent, en pleine maturité, plus de deux mètres. Séparés l'un de l'autre dans le champ entier, les gamins guettent l'arrivée des ravageurs. Dès que la volée s'approche des cultures, tous ces enfants poussent ensemble les cris perçants les plus divers, en agitant vivement les bras en l'air. Ces épouvantails vivants produisent l'effet attendu, car la bande de maraudeurs, étonnée, change de direction et va s'abattre sur les arbres environnants. La première fois que j'assistai à cet étrange spectacle, ma surprise fut grande : n'ayant entendu que des clameurs sortant des champs, je ne saisissais pas la portée du stratagème. Ce n'est qu'après avoir vu les silhouettes gesticulant et la nuée d'oiseaux fuyant que je compris et, en riant, je félicitai le chef Englé de son ingéniosité.



Enfants de la région du Nil *

La récolte entrée, la fête de la moisson, d'une durée de trois

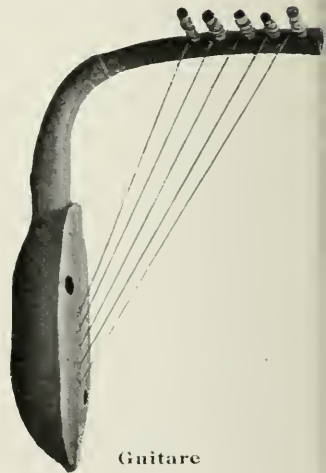
jours, est organisée par les chefs de tribu. Dès l'aube, les indigènes jouent du cor, en guise d'invite à se réunir chez le sultan : bientôt la smala commence. Assis sur un grand esecabeau et entouré de tous ses nyampara, femmes et enfants, le chef, tenant en main un petit bâton fétiche, donne le signal des réjouissances. Les autres indigènes et leur famille dansent et chantent les louanges du grand et puissant chef. Rassemblés en cercle, les femmes et enfants au centre, ils exécutent, bannière déployée et en chantant, un pas tournant, ayant comme pivot un bâton planté au milieu du lieu de réjouissance. Le tambourin, la trompe, la flûte et la guitare animent les danseurs. Par instant, un homme se détache du groupe et vient exécuter devant le chef un pas qui se résume à se plier en deux et à lever vivement et alternativement l'une ou l'autre jambe en même temps que le bras. Après une demi-heure de ce charabia, les nyampara distribuent le « pombé » traditionnel (bière capiteuse faite de sorgho ou de millet fermenté). Tous boivent à la jarre qui circule à la ronde. Un autre sous-chef distribue de la viande fraîche, de plusieurs chèvres qu'on vient d'égorger et que les naturels dévorent crue et non assaisonnée. La fête reprend aussitôt : après une couple d'heures de ce divertissement, la plupart des participants sont gris, et leur visage exprime l'idiotie. Les femmes d'âge mûr se



Trompe en fibre
(2 mètres)



Tambourin



Guitare

distinguent par leur exubérance. Parfois, l'une d'elles tombe, au grand amusement de l'assistance. La réjouissance se termine ordinairement à la tombée du jour, à moins qu'il n'y ait pleine lune ; dans ce cas, la danse se poursuit toute la nuit.

Je me plaisais à assister à ce genre de fête, qui me fournissait l'occasion d'haranguer la tribu, l'encourageant à augmenter ses cultures afin de se tenir à l'abri d'une famine résultant de sécheresse extrême, d'une invasion de sauterelles ou de toute cause analogue qui, précédemment, avait provoqué, à plusieurs reprises, l'émigration en masse vers la côte orientale.

Presque toutes les tribus suivirent sagement ces conseils : un an après, je pouvais constater que nous étions hors d'atteinte de la famine, les cultures ayant plus que doublé dans la plupart des villages.



Flûte

L'ARBORICULTURE

L'arboriculture se compose principalement du baobab, de l'acacia, du cactus gigantesque (chandelle et autres) et d'une quantité d'arbres et d'arbrisseaux à épines qu'on rencontre généralement parmi les terres stériles.



Baobab

Les légumes européens se comportent bien, mais la terre doit être laborieusement remuée et fumée avant de produire les plantes potagères. La princesse, la tomate, le chou vert, le petit pois, la laitue, le navet, l'aubergine, le céleri, le radis, le raifort, et même le froment et la pomme de terre, donnent régulièrement, comme les plantes indigènes, deux récoltes par an.

Les semailles sont commencées à l'apparition des premières pluies: la récolte se fait au début de la saison sèche, soit deux ou trois mois après,

suivant la nature des plantes. Les légumes n'ont cependant pas la même saveur qu'en Europe; la maigreur du sol et aussi la croissance trop rapide en sont les causes.

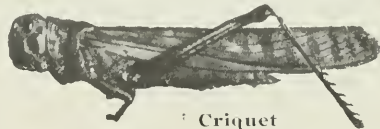
Comme arbres à fruits exotiques, le papayer, le citronnier, le groseillier du Cap se développent normalement, ainsi que l'arbre ornemental « lilas de Perse », dont la fleur bleu-rose répand exactement le même parfum que sa congénère d'Europe.



LES SAUTERELLES

En octobre 1900, j'avais remarqué, près de la rive du lac, une grande quantité d'acridiens qui, par milliers, fuyaient en sautillant, leurs ailes, trop courtes, ne leur permettant pas encore de prendre le vol. Les insectes, ayant grandi, s'étaient rassemblés; puis, en masse compacte, avaient pris leur vol, à la recherche d'une nourriture plus tendre que les herbes sauvages. C'est ainsi qu'un immense nuage de sauterelles, arrivant en ligne droite du lac, vint s'abattre dans la région du poste. En moins d'une heure, toutes les verdure furent couvertes du fléau de l'Égypte et de l'Algérie. Le sorgho, le maïs, le millet furent, en premier lieu, pris d'assaut. Semblable à un bruyant bourdonnement, la mastication des cultures se faisait entendre. Bientôt les criquets furent si nombreux qu'ils s'enchaînèrent les uns aux autres pour se maintenir sur les plantes. Un grand nombre, ne trouvant plus de verdure, couvrirent les chemins.

Ce spectacle, à la fois curieux et pénible — les arbres, pareils à des fruitiers chargés, ployaient sous la masse des sauterelles — ne fut pas sans m'émotionner, en songeant aux conséquences désastreuses qui en découleraient. Ayant rassemblé le personnel et les chefs indigènes des environs, je prescrivis que, à un signal donné, tous les hommes, armés de fusils ou de bâtons, pousseraient des clameurs accompagnées de sons de trompe et que, à ce moment, les uns frapperaient les criquets à coups de bâton, tandis que les autres tireraient des coups de feu en l'air, afin d'effrayer la masse et la faire fuir. L'opération ne réussit nullement, l'ensemble faisant défaut. Dès



• Criquet

que les criquets étaient chassés d'un côté, ils trouvaient d'autres endroits non occupés, pour continuer leurs ravages. La chasse n'en continua pas moins, mais nos efforts restèrent impuissants. La nuit venue, la battue dut être interrompue. Le lendemain matin, je constatai que déjà presque tous les arbres étaient dégarnis et que les tiges de sorgho et de millet étaient dépourvues de graines. Tous les oiseaux avaient fui au loin; les ravageurs seuls, précurseurs de la famine, se remarquaient de tous côtés. En moins de trois jours, toutes les cultures furent dévastées, sauf la verdure de la pomme de terre, de la patate douce et du manioc, que les insectes rongeurs dédaignent habituellement. Leur exploit accompli, les sauterelles se réunirent par petits groupes dans les airs, en tournoyant autour des villages et du poste en guise de remerciement; puis les groupes se rassemblèrent et la masse disparut tout à coup, en un nuage gris, dans la direction est.

A quelque chose malheur est bon : la sauterelle est un excellent repas, de nègre s'entend. Certains indigènes les embrochent comme des *éperlans*, puis les fument; d'autres les rôtissent. Cette ripaille est fort prisée par quelques tribus, au point que certains villages, qui ne s'occupent pas de cultures, attendent avec impatience le passage du fléau. Mais une quinzaine de jours suffisent à épuiser la provision d'insectes et puis commence pour l'indigène la disette jusqu'à la récolte suivante. Dès lors, la nourriture se compose exclusivement des tiges de plantes potagères, des détritrus, des limaces, chenilles et même des fruits sauvages. Si la famine se prolonge, l'émigration en masse vers la côte orientale se produit. Chose digne de remarque, les acridiens arrivent à leur complète croissance et prennent leur vol à l'époque de la grande récolte, soit en octobre.



LA FAUNE

LE LION, L'ÉLÉPHANT, L'HIPPOTAME,
LE LÉOPARD, ETC.

La faune est d'une richesse inappréciable au nord-ouest du lac et à la rive gauche du Nil. Les principaux types sauvages sont : le lion, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, le léopard, le serval, la genette tigrée, le chat sauvage, le chacal, l'hyène rayée, le porc sauvage, le porc-épic, l'antilope, le singe et même le lièvre.

Le lion (simba), à la démarche lourde, est presque dépourvu de crinière; habitant les endroits rocheux, il voyage également en plaine. A peine installé dans la région, j'eus l'occasion d'être mis en présence du roi du désert, dans les circonstances suivantes : la sentinelle m'ayant informé qu'un gros animal se trouvait sur un tronc d'arbre, je courus me poster à une cinquantaine de mètres et m'apprêtai à tirer. Dès qu'il m'aperçut, résolument il sauta à terre, et s'enfuit dans les hautes herbes ! Ahuri, je pressai vivement la détente, ce qui n'eût pour résultat que de faire accélérer la marche du fuyard. Je ne pus en distinguer l'espèce. Cependant, lorsqu'il traversa la route, les soldats crièrent : « simba » ! Je demeurai étonné de voir le lion ou plutôt la lionne, car l'animal était totalement dépourvu de crinière, fuir l'homme.



Lion

Plus tard, le Père blanc Varangot, auquel je contai l'histoire, m'assura que le lion manque de courage. « Dans l'Afrique orientale, où il abonde, me dit le missionnaire, le lion fuit l'homme et même ne se préoccupe pas de son voisinage, à tel point qu'un nègre de mon escorte, s'étant attardé dans un fourré, fut presque frôlé par le félin sans que celui-ci y fit autrement attention! » Toutefois, M^{re} Streicher m'affirma qu'au cours d'un récent voyage, deux de ses porteurs furent enlevés par des lions; tapis dans les herbes, ils y attendaient probablement le passage de



Eléphant *

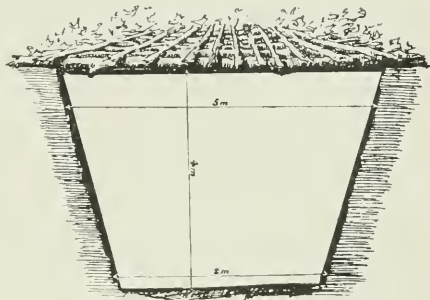
la caravane, quand, tout à coup, on vit bondir des jungles deux fauves, qui se jetèrent sur deux nègres et profitèrent du désarroi pour disparaître vivement dans la brousse avec leur proie! M'est avis que le lion n'attaque l'homme qu'à défaut de gibier, et encore faut-il qu'il y soit poussé par la faim.

L'éléphant (tembo) est très abondant. Par groupe de quinze à vingt, ils paissent tranquillement dans la plaine. Ils voyagent en file indienne, les éléphanteaux au-dessous ou à côté de leur mère.

Au moindre bruit insolite, les trompes se lèvent, se promènent à gauche, à droite et les oreilles battent afin de s'assurer de l'endroit d'où vient le danger. L'indigène le chasse au moyen du fusil à piston et de la lance; il dresse aussi des pièges, consistant en grands trous en forme d'entonnoir, de trois à quatre

mètres de profondeur, qu'il recouvre de branches et de terre. Par des manœuvres savantes, il dirige l'éléphant vers l'embûche; mais bien rarement le pachyderme s'y laisse prendre. J'incline à croire que l'éléphant est un animal pacifique, ne se rebiffant pas contre les balles. Même lorsqu'il voyage en groupe, il ne cherche le salut que dans la fuite. Il m'a cependant été affirmé qu'un soldat, ayant blessé un éléphant près d'Iremu, fut chargé par celui-ci. Ayant saisi son agresseur, il le piétina avec une telle rage que son corps en bouillie fut retrouvé à peu près enterré; le fusil, brisé en plusieurs morceaux, était étalé à proximité du cadavre.

L'hippopotame (boko) vit en groupes compacts au nord du lac et surtout dans le haut Nil. On les rencontre souvent par bande de vingt à trente. La tête seule émerge ordinairement de l'eau. Par moments, ils s'ébattent dans l'onde, plongeant, s'élevant, exécutant tour à tour des sauts, en poussant de formidables beuglements. On représente l'hippopotame en colère, chargeant les embarcations et les faisant chavirer. Personnellement, je n'ai jamais été attaqué, alors qu'au cours de voyages sur le Nil, j'en ai rencontré des bandes nombreuses qui s'approchaient jusqu'à une cinquantaine de mètres de nos pirogues. Mais bientôt ils cessaient d'avancer, puis toute la bande, prise de panique, plongeait avec un ensemble parfait et ne reparaisait à la surface que cent mètres plus loin. L'hippopotame passe la nuit sur terre. C'est à ce moment que les indigènes le poursuivent à la lance. Cette chasse n'a rien d'émouvant. Dès que l'animal se sent touché ou, encore, lorsqu'il est réveillé par quelque bruit, il ne cherche le salut que dans la fuite, en se dirigeant, le moins lentement possible,



Piège à éléphant

vers le rivage dont il ne s'écarte que de cinquante mètres et où seulement il se sent en sûreté.

Le léopard (usué) est d'une férocité excessive et aussi d'une lâcheté extrême. Il est commun dans la région. Comme presque tous les animaux sauvages, c'est à la tombée de la nuit qu'il opère habituellement. Dès le crépuscule, il vient roder près des villages et si, par malheur, un enfant s'éloigne de la hutte, le léopard en a bientôt fait sa victime qu'il emporte dans sa tanière. Dans cette région, le léopard s'attaque peu à l'homme. L'abondance du gibier, des chèvres et des moutons en est la raison probable : cependant, j'ai failli faire connaissance de ses griffes dans la circonstance suivante : pendant la nuit, au cours d'une reconnaissance, un léopard a, paraît-il, bondi sur ma tente qui, heureusement, était solide et bien close. J'en fus quitte pour une forte émotion. Ce carnassier affectionne particulièrement la viande de chien : aussi, à certaines époques (le rut) où le léopard voyage beaucoup, dès la tombée du jour tous les chiens hurlent, sentant l'approche de l'ennemi, dont ils ont une crainte justifiée. Un de ces félins, poussé par la délicatesse de l'appât, est venu la nuit prendre mon chien dans la chambre où dormait mon adjoint ! Voici un exemple de son instinct sanguinaire : Je venais de construire une bergerie en pisé, à proximité du corps de garde. Un matin, le caporal de garde m'annonce qu'un léopard s'étant introduit la nuit dans la bergerie, y avait fait un massacre général, sans que la sentinelle eût rien remarqué d'anormal. Le carnassier avait délicatement enlevé l'argile du mur de la maisonnette, puis, étant parvenu à faire une ouverture suffisamment grande pour se livrer passage, avait égorgé tout le bétail. Le massacre terminé, le léopard, après s'être repu du sang des onze moutons, était retourné vers sa retraite en emportant le plus gros d'entre eux. Le léopard est certainement le fauve qui fait le plus de ravages dans la région, et longue serait la liste de ses exploits. D'une grande souplesse, il agit avec une prudence rusée et ne livre combat qu'avec la certitude de vaincre.

Le serval, la genette tigrée, le chat sauvage et le chacal ne sont guère redoutables; ils se contentent de petits mammifères, de poules et autres oiseaux.

L'hyène n'est que désagréable pour l'homme, par les hurlements dont elle remplit l'atmosphère dès la nuit tombante. Elle se contente du gibier, surtout de chèvres et de montons.

Outre le singe (makako), cercopithèque

qu'on rencontre dans la plaine et dans les creux boisés, le papion, le mandrille et surtout le hurleur y vit en groupe, mais fuit vivement à l'approche de l'homme en poussant des sons gutturaux qui ressemblent à des hou, hou, hou! Le guereza, au pelage noir, à tête et queue blanches, se tient dans les petits bois, près du rivage du lac.

La région du haut Nil est la terre promise de l'antilope (sama).

On y rencontre la gazelle, l'antilope sautante, qui au moindre bruit, fuit avec une rapidité fantastique, faisant d'énormes bonds en zigzag; l'antilope ad-dax et l'antilope à croissant, lesquelles voyagent beaucoup. La chair de ces deux dernières espèces n'est guère recherchée des nègres. La plus commune est l'antilope canna (chevaline), qui voyage ordinairement par groupe de quinze à vingt en file indienne. Une



Chat sauvage



Antilope haruachée

d'elles surveille, en bonne sentinelle, la colonne, et si un danger les menace, elle donne la direction de fuite. Régulièrement, les groupes viennent tous les jours s'abreuver au Nil. Entre Mahagi et Dufilé, l'antilope canna abonde particulièrement, et comme elle se laisse approcher facilement, la chasse en est toujours fructueuse.

REPTILES ET SAURIENS

LE CROCODILE, LE SERPENT, L'IGUANE,
LE VARAN, LE LÉZARD, LE CAMÉLÉON, ETC.

Le crocodile, hideuse amphibie, compté parmi les animaux sacrés de l'antique Egypte, se rencontre particulièrement sur le haut Nil et au nord du lac. Sa taille atteint jusque quatre et même cinq mètres. Le jour, dès que les rayons du soleil deviennent brûlants, le saurien sort habituellement de l'eau et s'endort bientôt sur le sable près des rives ou sur les îlots. Au coucher du soleil, il se glisse à l'eau et forme, le corps submergé, des groupes d'une vingtaine d'individus placés l'un derrière l'autre, à quelques mètres de la rive.

Quoi qu'en dise la légende, le crocodile n'est pas à craindre sur terre. Au moindre bruit insolite, la peur le gagne, et il fuit vivement au fond de l'eau. Cette crainte est due probablement aux efforts que nécessite son déplacement à la surface.



Crocodile du Nil



Œuf
de crocodile

Particularité curieuse qu'il m'a été donné de constater à plusieurs reprises : c'est la présence de petits échassiers (espèce d'aigrette) tout près des crocodiles étendus sur les banes de sable et qui becquetaient dans la gueule entr'ouverte du saurien pour y prendre des détritits, sans que celui-ci cherchât à happer l'imprudent. Il paraît que le crocodile n'aurait garde de déranger ces encre-dents vivants qui lui procurent un grand bien-être pendant la sieste.

Quand le crocodile solitaire se met en quête de nourriture, il attend sa proie à proximité de la rive où les animaux ont l'habitude de se rendre pour s'abreuver et les indigènes pour pêcher ou se baigner.

Tapi en un endroit assez profond qui le cache à la vue, il attend le moment favorable ; subitement s'élançe avec une rapidité foudroyante sur sa victime, qu'il saisit ordinairement, les humains par la jambe ou le bras, les animaux par les naseaux au moment où ils se baissent pour s'abreuver. Dès que la proie est pressée de ses soixante-huit dents, le crocodile fait une tête à queue et disparaît vivement au fond de l'eau avec son fardeau, que, pour plus de sécurité, il noie avant de dévorer.

Souvent sa proie lui échappe, quand la vigueur et les cris de la victime empêchent le saurien de disparaître assez vite au fond de l'eau. Alors, la peur le gagne, il arrache le morceau qu'il tient entre les dents et s'éclipse au plus vite afin de se mettre à l'abri des représailles.

Un de mes soldats du nom de Pandé fut enlevé sous nos yeux par un saurien. Nous traversions à pied une petite baie peu profonde quand, tout à coup, on vit Pandé, qui suivait à quelques mètres, se débattre un moment, puis tomber à l'eau de toute sa longueur en poussant un seul cri ! Avant qu'on pût lui porter secours, il avait disparu à tout jamais dans les profondeurs du lac, un crocodile l'ayant saisi au bas de la jambe.

Les compagnons de Pandé résolurent de venger sa mort. Ils guettèrent patiemment l'endroit de la disparition ; le troisième

jour, le crocodile revint dans les parages, à la recherche d'une nouvelle proie. Plusieurs décharges de fusil Albini lui furent envoyées et, peu après, le saurien se montra, à fleur d'eau, mortellement atteint. Dans l'estomac, on découvrit une manche de la vareuse du malheureux soldat et plus d'un demi-kilo de perles non digérées, parures d'autres victimes.

Le serpent (nioka) de la région est venimeux, mais aucune des morsures reçues pendant mon séjour n'a entraîné la mort. Sa taille varie parfois de trois à quatre mètres, mais, en général, elle n'atteint pas plus d'un mètre.

Au cri « nioka », les nègres ont l'habitude de fuir. C'est que le serpent est l'animal terrien le plus craint du noir. Cependant, tous les reptiles que j'ai vus évitent l'homme.

L'iguane et le varan sont aussi inoffensifs que le lézard et le caméléon. Les nègres raffolent de leur chair, qui est exquise.

OISEAUX (Déké)

Outre les oiseaux aquatiques du lac, on rencontre dans la région l'aigle, le vautour, l'épervier, le calao, le coucou, le merle vert-bronzé, la pintade, la perdrix rouge, la tourterelle, le geai, l'hirondelle, la bergeronnette, etc., et cent espèces de colibris.

L'aigle-pêcheur habite les rives du Nil et le nord du lac. Il vit solitaire.

Le vautour se déplace à certaines périodes. Voyageant par groupe de quinze à vingt, ils s'installent, pendant un certain temps, à proximité des villages, à la recherche des détritits.

L'épervier-autour élit domicile près des postes et villages. Rassemblés dans les nues en nombre de dix à quinze, ils décri-

vent, à une vingtaine de mètres, des circonférences à n'en pas finir, guettant les appâts. Tous les détritits jetés hors des habitations sont immédiatement saisis par ces rapaces, qui veillent ainsi à l'hygiène et à la propreté des villages. Malheureusement, l'autour fait une guerre acharnée aux oiseaux de basse-cour et surtout aux poussins. Aussi n'est-il pas rare de voir une mère dépouillée, en deux ou trois jours, de tous ses rejetons, que



Autour Epervier

l'oiseau de proie enlève au passage. La rapacité et l'audace de cet épervier sont très souvent poussées jusqu'à la témérité. Ce fait seul le prouvera : mon boy m'apportait un bifteck. Au sortir de la cuisine, un autour, arrivant derrière le négriillon, fondit sur le plat et saisit, entre ses serres, le morceau de viande qui m'était destiné ! Gris d'effroi (le nègre blanchit quand la peur le gagne), mon serviteur vint tout penaud me conter l'aventure en me montrant dans les nues l'oiseau de proie occupé à déliqueter le morceau de résistance de mon repas.

Le calao d'Abyssinie est un gros oiseau au bec énorme et au plumage entièrement noir. Il vit couplé sur le sol, à la

recherche de petits animaux dont il fait exclusivement sa nourriture. Il passe la nuit sur les arbres.

Le merle vert-bronzé, appelé aussi « merle métallique », vit en société sur les arbres. Son sifflement n'égale pas celui de son congénère d'Europe : à peine quelques notes bien claires. Il est très agile et difficile à approcher. Sa chair est excellente et semblable à celle de nos délicieuses grives.

L'hirondelle est passagère comme celle d'Europe. Vers le mois de décembre, commencement de la saison sèche et époque où les insectes sont les plus nombreux, l'hirondelle fait son appa-

rition. Son cri n'est pas aussi perçant et se répète moins souvent que celui de l'hirondelle d'Europe. A la tombée du jour, ces oiseaux de passage se réunissent pour décrire de grands cercles à une dizaine de mètres du sol. Après deux mois de séjour, ils disparaissent jusqu'à la saison suivante.

Des quantités d'espèces de colibris rouges, jaunes, verts, bleus ou noirs sillonnent les nues près des rives du lac, à l'époque où les jeunes prennent leur vol. Ils se reposent sur les tiges des herbes et, lorsque le soleil darde des rayons trop brûlants, ils vont chercher la fraîcheur sous bois ou à l'ombre des grandes jungles. A l'aube, et vers 5 heures du soir, ils se réunissent dans les hautes herbes; alors commence un délicieux gazouillement qu'on entend à plusieurs centaines de mètres.



Calao d'Abyssinie

La bergeronnette est le plus gentil oiseau du Congo, aussi est-elle l'ami du blanc. Dès que Phébus paraît, l'aimable volatile accourt en droite ligne, de son lieu de repos, à l'habitation occupée par l'homme pâle. Tout en sautillant sur la véranda, elle jette dans les airs quelques claires et jolies notes pour annoncer sa présence; déjà elle a vu le blanc qui vaque à ses affaires; elle l'examine et tourne la tête pour mieux scruter de ses yeux vifs et aussi pour se faire admirer. Le gracieux oiseau ne craint d'ailleurs pas l'homme; il sait que, par sa gentillesse, il a conquis droit de cité. Si le blanc s'assied, la légère bergeronnette s'approche de plus en plus en se dandinant, pour mieux faire remarquer la sveltesse de sa taille, tout en ne négligeant pas de prendre les insectes qui se trouvent sur son passage. Bientôt, après un dernier cri qui semble dire: Au revoir! le petit oiseau disparaît dans la campagne. Au moment où le soleil cesse de poindre, la bergeronnette recommence le divertissement du matin, puis,

légère comme l'hirondelle, s'envole vivement vers l'arbre qu'elle a choisi pour gîte, non sans vous avoir salué d'un cri familier : A demain !

Le nègre voue également une certaine affection à la bergeronnette. Considérant cet oiseau comme inspiré du bon esprit, il se gardera bien de le détruire.



Merle vert-bronzé

INSECTES (Bilulu)

Sans compter les sauterelles, qu'on rencontre à l'état permanent, il y a au Congo, de nombreuses espèces d'insectes de dimensions variées. Le papillon, sans atteindre la grandeur et la richesse de couleurs de ceux de la forêt, est cependant plus joli que celui d'Europe, par la pureté de ses ailes écaillées. Il vit plus isolé que son congénère de la forêt.

La libellule, qu'on voit près des petites rivières et des ruisseaux, est en tous points semblable à la « demoiselle » du vieux continent.

La fourmi-termite, taupa d'Afrique, fait des ravages énormes. Cette fourmi blanche est très



recherchée du nègre, pour son agréable goût de noisette. Quant aux termitières, ce sont des monticules d'un mètre environ qui forment une excellente argile, pour la construction des maisons en pisé et la fabrication des briques.

L'abeille établit ses alvéoles dans les creux des gros arbres. Le miel, délicieux, fait l'objet d'un commerce assez important parmi les indigènes, qui s'emparent des compartiments d'alvéoles en frappant, la nuit, à grands coups de bâton sur la branche où se trouve la ruche. Prises de frayeur, les abeilles quittent précipitamment leur demeure et le nègre en profite pour mettre les « cellules » dans un récipient.



L'auteur du larcin est souvent gratifié de nombreuses piqûres, mais peu lui importe, il n'est pas sensible à la douleur lorsqu'il s'agit de prendre ! A propos d'abeilles, un incident singulier est arrivé au moment de l'invasion des saute-



relles. Après le désastre, ma principale préoccupation était de rechercher les moyens de subvenir à l'alimentation du personnel et d'éviter ainsi l'émigration des indigènes ; cette situation était d'autant plus critique que le découragement se peignait sur le visage de mes vaillants soldats. Tout à coup, je fut tiré de mes réflexions noires par l'arrivée d'un nuage de sauterelles prenant son vol de départ et qui vint évoluer devant ma hutte, immédiatement suivi d'un essaim d'abeilles.

Ce phénomène comme un avertissement de la Providence, sembla prophétiser que la famine, représentée par le nuage de sauterelles, serait longue, mais que l'abondance, allégorisée par les abeilles, y succéderait.





Bétail de Mahagi

ANIMAUX DOMESTIQUES

Les animaux domestiques sont : la vache (gombé), le mouton (gondolo), la chèvre (buji), le chien (imboi) et la poule (kuku). La vache est de la taille de nos ruminants flamands, sauf qu'elle possède au-dessus du garrot la bosse du zébu. Autrefois, la région possédait un lot important de gros bétail, mais depuis les incursions des Arabes, des Madhistes et des Egyptiens, qui envoyaient les troupeaux à la côte ou les exterminaient, ces espèces n'existent plus que chez les grands chefs de tribu. La vache indigène, dont le prix varie entre vingt-cinq et quarante francs, donne peu de lait; en moyenne un litre par jour. Sa nourriture se compose uniquement d'herbe sauvage. L'amour maternel et l'instinct sont très développés.

CHÈVRES ET MOUTONS.

Ces mammifères sont très abondants. Une agglomération de dix à quinze huttes, soit quarante à cinquante habitants, possède en moyenne une cinquantaine de chèvres et moutons. Tous les jours, ils sont conduits au pâturage par un gamin d'une dizaine

d'années qui, installé sur un gros arbre et armé d'une lance où de flèches, surveille et protège le troupeau contre les voleurs et les fauves. Remarque curieuse, le mouton ici a la peau recouverte, non d'une toison touffue, mais d'un *poil* lisse et fin.

Le chien est de couleur fauve. De la grandeur du fox-terrier, il est vif et méchant. Gardien du village, il ne suit pas l'homme et n'aboie pas. En cas de danger, ce sont des hurlements qu'il fait entendre; c'est aussi par des gémissements qu'il exprime sa joie. Le chien se nourrit de détritns, de poules, d'œufs qu'il dérobe, ou de petits mammifères auxquels il fait la chasse.



Grelot en bois pour mouton

LES INDIGÈNES.

ORGANISATION SOCIALE

Les peuplades qui occupent les terres comprises dans la région de Mahagi, soit une étendue de quatre-vingts kilomètres environ, se divisent en tribus, villages et sections (agglomérations de dix à quinze huttes). Le tableau ci-dessous en donne le dénombrement :

| POPULATION APPROXIMATIVE | TRIBU | COMMERCE | EMPLACEMENT |
|--------------------------|--|---|---|
| 3,000 | Bagongo (ch. Tokukenda) | Poisson, pirogues, cultures, poterie, flèches. | Lac Albert. |
| 500 | Pagnemur (chef Dobukelu) | Salines, pirogues, poisson. | Sources du Nil blanc. |
| 3,000 | Bangari (chef Keta) | Cultures en grande quantité, poterie, armes, instruments aratoires. | Versant est de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo. |
| 2,500 | Atsheri (chef Boké) | Idem. | Idem. |
| 1,000 | Boro (chef Dongo) | Idem. | Près du poste. |
| 2,000 | Licoti (chef Kilikoi) | Idem. | Au sommet de la crête de partage. |
| 1,000 | Baouda (chef Unéga) | Idem. | A l'ouest de la crête de partage. |
| 4,000 | Koro (chef Tjili) | Idem. | Idem. |
| 3,000 2,000 2,500 | Pendolo } Pamitu } chef Wallendu } Tjulu | Idem. | Idem. |
| 1,000 | Paéli (chef Buddé) | Idem. | Idem, (nord-ouest). |

Il y a des siècles que l'Arabe venant en ligne droite de Mascate a, en remontant le Nil, exploré les grands lacs africains et inculqué aux nègres des rives ses lois, ses mœurs et même la religion de Mahomet. C'est ainsi que la plupart des chefs de tribu des villages établis à proximité du lac Albert, tous nègres arabisés, gouvernent leurs peuplades d'après le système arabe. Ils divisent leur territoire et en confient la direction à un sous-chef par contrée ou village et à un nyampara par agglomération de huttes (quinze à vingt en moyenne). Chaque nègre a ses femmes et ses terres; mais les troupeaux appartiennent par moitié à la tribu. Il en résulte que sur deux bêtes que possède l'indigène, une lui revient de droit, tandis que l'autre est laissée à la tribu. Le sultan seul peut en disposer. Le chef le plus puissant gouverne l'ensemble de toutes les tribus de la région.

Avant l'arrivée du représentant de l'Etat dans la contrée, ce sultan était Tjulu, Derviche renommé par sa grande énergie et ses cruautés. Il avait sous sa férule trois tribus, les Pendolo, les Pamitu et les Wallendu. Les Pamitu et les Pendolo étaient fort craints des autres tribus, à cause de leurs instincts guerriers et pillards; aussi se considéraient-ils, avant l'arrivée du blanc, comme les maîtres incontestés de la région nord-ouest du lac Albert. Les riverains et les hommes de la plaine ne sont pas, ou plutôt ne sont plus anthropophages; par contre, ceux de la forêt (tribu Walendu) sont des cannibales redoutés. Ils n'ont ni la vigueur, ni la taille des hommes de la plaine et l'expression du visage paraît bonasse. Ils sont tributaires des peuplades qui occupent la lisière de la forêt (Pamitu et Pendolo), bien qu'ils aient une organisation sociale complètement distincte.

Une classification spéciale divise les hommes de chaque tribu en deux catégories: les Allulu ou hommes libres et les Wallendu ou esclaves. Les Allulu habitent, en général, près des chefs et sur les crêtes des montagnes. Ils sont chargés de la police et des réquisitions ordonnées par les sultans. En cas de conflit, ce

sont les Allulu qui aident les chefs de tribu à régler les différends.

Les Wallendu établissent leurs demeures sur les vallées et les plateaux. Leur occupation consiste dans les travaux de culture, la pêche, le portage, la garde des troupeaux, etc. Les villages des rives sont divisés en agglomérations distinctes de pêcheurs, de pagayeurs, de porteurs, d'agriculteurs et de potiers. Les chefs exigent rarement de l'indigène un travail autre que celui auquel il est préposé. Les naturels de la région nord du lac ont la peau extrêmement noire. Ils sont de grande taille (1^m70 à 1^m90). Le riverain est pacifique et beaucoup plus civilisé que l'homme de la plaine et des montagnes; il évite les incursions à l'intérieur. Très commerçant, il trafique avec les étrangers qui viennent de l'Uganda. Quant à l'indigène de la plaine et des montagnes, il est aussi



Nyampara de la tribu « Bangari »

primitif que possible. Grand, fort et bien muselé, ce nègre a la tête grossière et sauvage; chez certains, la poitrine est fortement velue. Une peau de félin, de chèvre ou de mouton jetée en sautoir, constitue invariablement son seul vêtement.

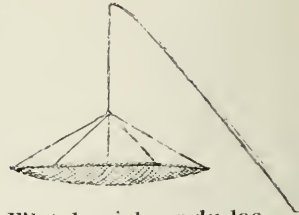
D'un tempérament paresseux, il emploiera tous les stratagèmes pour se soustraire aux corvées fatigantes. Aussi le

chef est-il obligé parfois d'avoir recours aux moyens de contrainte, afin de le mettre à la besogne. Travaillant peu, il n'a pas besoin de réparer ses forces. Un repas lui suffit par jour: il consiste en un demi-kilo environ de sorgho, millet, haricots ou patates et, éventuellement, de poisson. Bien que les troupeaux soient nombreux, la viande n'est servie que dans les grandes circonstances : à l'occasion d'une victoire, de la moisson, d'avènement d'un chef, etc. Exception est faite cependant quand une bête meurt.



Femme de sultan

La femme est plutôt considérée comme une chose qui cède inconsciemment aux volontés du maître. La richesse de l'indigène est proportionnée au nombre de femmes qu'il possède. La valeur marchande de celles-ci varie entre vingt-cinq et quarante chèvres ou moutons, représentant vingt-cinq à cinquante francs. Les chefs de tribu ont, suivant leur importance, dix à cinquante femmes; les chefs de village, cinq à dix femmes; les hommes libres, une à quatre femmes, et les esclaves, les heureux, se contentent d'une femme ou même se bornent à vivre seul. Les occupations de la femme consistent en travaux de culture, préparation des aliments, confection de poteries et entretien des villages. Dans certaines tribus des montagnes, la femme marche souvent sur les quatre membres. Si elle doit se présenter à son maître la femme doit se courber, les mains appuyées sur la terre, le regard fixé au sol et marcher dans cette position — combien révoltante! — vers l'endroit à atteindre. J'ai vu, parmi les gens de la tribu arriérée des Pendolo, de jeunes et jolies filles dont la peau des genoux était complètement



Filet de pêcheur du lac



Bracelet en ivoire

dureie par la marche. Au début, chaque fois que nous cherchions à modifier ces coutumes barbares, des velléités de révolte se manifestaient parmi les chefs de tribu. Quand une femme a cessé de plaire, l'indigène cherche un acquéreur. Si les intéressés s'accordent pour le prix, la femme, sans avoir été entendue, accompagne son nouveau seigneur sans protestation ni regret. S'il s'agit d'une jeune fille, on procède de tout autre façon et les formalités à remplir sont nombreuses, comme on va voir.

Le jeune homme qui désire acquérir une jeune fille, pour laquelle il ressent une certaine amitié, se rend chez le père. Après avoir, au préalable, fait présent de deux ou trois chèvres, il lui expose le but de sa démarche. Si le père est favorable au marché, il autorise le prétendant à voir la jeune fille, à laquelle il fait un cadeau consistant généralement en colliers de perles et bracelets. Quelque temps après, nouvelle visite au père et à la « promise ». Alors se débat le prix du marché soit, en moyenne, de quarante à cinquante chèvres ou moutons. Quand le solliciteur possède le troupeau nécessaire à la liquidation du prix déterminé, il se rend triomphant chez le père et lui remet le nombre de bêtes convenu, déduction faite de celles livrées en acompte. Immédiatement les villages environnants organisent des festivités en l'honneur des « époux ». Le père offre deux ou trois des bêtes reçues et arrose le festin de « pombé ».

La fête terminée, les heureux se rendent à leur demeure. Peu après, le père rend visite aux jeunes unis et, à son tour, fait présent de chèvres. Cette fois, une fête est donnée par le gendre en l'honneur du père. La jeune fille acquise dans ces conditions reste la femme légitime de l'indigène; les autres femmes qu'il s'adjoit dans la suite ne sont que des esclaves.

Grelots en fer



pour nègres

FÉTICHISME

Le nègre est convaincu que la mort n'est pas le néant. Il croit à un Esprit supérieur réglant les destinées d'ici-bas.

Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de recevoir les enseignements de nos missionnaires se livrent, dans leur ignorance, au fétichisme. Tout monolithe, mont, pic, arbre gigantesque et autres proéminences de la contrée, sont considérés comme des fétiches ayant quelque rapport avec l'Esprit supérieur. Le féticheur est une espèce de fou, qu'on croit inspiré par l'Esprit et possédant le don d'annoncer les dangers qui menacent la tribu. Dans chaque tribu, il y a un féticheur, résidant près de la hutte du chef. Il se laisse très difficilement approcher. Complètement bariolé, il porte sur la tête un grand chapeau à plumes et, autour du cou, ainsi qu'à la ceinture, plusieurs colliers de



Chapeau de féticheur

dents effilées provenant de lions, léopards, crocodiles, singes et autres animaux. Il ne travaille pas; sa seule occupation consiste à placer dans les villages de petits fétiches, tels qu'arbrisseaux, troncs d'arbres morts et de la poudre provenant de plantes pulvérisées, qui doivent préserver la contrée des calamités. A certaines époques de l'année, il se rend sur les monts et pics qui ont rapport avec l'Esprit. Pendant que le « tam-tam » bat, il brûle des herbes spéciales, afin d'obtenir soit une bonne récolte, soit une victoire, ou encore pour garantir la région de la famine qui résulterait d'une sécheresse trop grande, ou d'une invasion de sauterelles. C'est également le féticheur

qui prédit au chef de tribu les grands événements. Son prestige est tel que le sultan ne prend aucune décision, pour la réglementation d'une affaire importante, sans l'avoir consulté: généralement, il suit ses conseils. Au moyen de certaines herbes réduites en poudre, il s'applique aussi à guérir les blessures, ainsi que les maladies internes. Un chef ou un de ses proches tombe-t-il malade, un décès inopiné se produit-il, une calamité s'abat-elle sur la région, le féticheur doit désigner celui qui en est cause. A cet effet, il se rend sur le mont, où est installée une espèce de « pharmacie », bat du « tam-tam » et, en se livrant à toutes sortes de signes cabalistiques, demande à l'Esprit de lui désigner le coupable. Malheur à celui que le féticheur accuse! Si c'est le chef d'une autre tribu, la guerre est déclarée; s'il s'agit d'un indigène, il est impitoyablement mis à mort.

Quelques exemples prouveront l'influence exercée par le féticheur. Le chef Boké était atteint d'une maladie grave. Comme tous les remèdes du féticheur n'avaient donné aucun résultat, les sous-chefs se réunirent en conseil. Le féticheur entendu, ils conclurent que la maladie était anormale. Alors, sans hésiter, le féticheur désigna le chef de village Genombé, comme coupable d'avoir, durant la nuit, empoisonné Boké, en jetant un maléfice sur le champ de sorgho, dont le sultan avait mangé. La nuit même, quelques nyampara assaillirent la demeure de l'innocent Genombé: son cadavre fut retrouvé labouré de coups de flèches et de lances.

A peu de temps de là, le chef Huma, dont les villages sont situés en territoire britannique, à quatre lieues du poste, avait perdu une de ses favorites. La douleur et la colère de Huma furent immenses. En grand chef, il ordonna au féticheur de lui désigner immédiatement le coupable. Précisément quelques nègres d'autres tribus se trouvaient dans les villages de Huma, pour y exercer leur commerce; le féticheur les tint pour responsables de la perte de la favorite. Sans autre forme de procès, Huma donna l'ordre de ligoter tous les étrangers et de



Fétiche
du chef Tjulu

les amener, afin de les mettre au supplice ! Cette grave nouvelle me parvint la nuit suivante. Ce furent d'abord les « cors » des villages soumis à l'Etat, qui se répétèrent la nouvelle du massacre de plusieurs des leurs ; ensuite, les chefs et les indigènes vinrent se lamenter et me demander aide pour venger la mort des innocents dont les cadavres, m'affirmait-on, avaient été livrés en pâture aux gros oiseaux noirs (calao d'Abyssinie), qui les avaient dévorés !

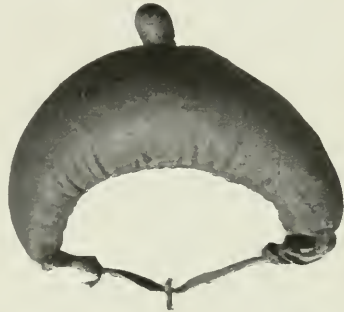
Cette dernière assertion me détermina à renvoyer tout le monde, promettant d'examiner cette affaire dès l'aube. Le restant de la nuit les pleurs, le cor et le tam-tam ne cessèrent. Dans la matinée, précisément au moment où je rédigeais un projet de rapport priant les autorités anglaises, de faire une enquête au sujet des faits reprochés à Huma, un grand bronbaha m'annonça l'arrivée d'un groupe de noirs. C'était une centaine de nègres faisant ronde autour de trois des leurs. Le silence rétabli, j'appris que les héros avaient été ligotés comme d'autres par les gens de Huma ; mais que au moment du supplice, le sultan se souvenant que, parmi les condamnés, se trouvaient des indigènes des tribus soumises à Bula-Matari (roi), et craignant les représailles, il les fit mettre en liberté sur-le-champ. Comme bien on pense, cet événement rehaussa mon prestige dans toute la région. Mettant sans tarder cette victoire à profit, je fis menacer le sultan Huma de peines sévères, si les indigènes soumis à l'autorité de l'Etat du Congo étaient encore inquiétés dans la suite. Dès ce moment, les naturels se sentirent en sécurité et fournirent les impôts avec moins de répugnance.

Dans une autre circonstance, mon autorité fut fortement ébranlée, l'influence du féticheur m'ayant été défavorable auprès du sultan Tjulu. Il n'était soumis que depuis peu. Désirant entretenir l'amitié naissante et intéressée qui nous unissait, je lui fis savoir que j'allais me mettre en route pour lui faire visite. Le sultan me répondit « qu'il serait d'autant plus heureux

de me revoir qu'il avait plusieurs différends à régler avec d'autres tribus ». A mon arrivée dans la contrée, toutes les luttes étaient vides !

J'appelai vainement les indigènes cachés dans les hautes herbes ; pour toute réponse, je perçus ces mots énigmatiques : « Nous n'osons pas approcher ! » Pendant deux jours, je parcourus inutilement, avec mon escorte, les nombreux villages, dont les indigènes fuyaient tous à mon approche. J'appris enfin que Tjulu ne venait pas à moi de crainte d'être tué ! Je lui envoyai de nombreux parlementaires munis de cadeaux ; tous mes efforts restèrent vains ; je reçus invariablement cette réponse : « Je ne vais pas au blanc parce qu'il veut me tuer. »

Je dus rentrer au poste sans avoir obtenu la plus petite entrevue : ce ne fut qu'un mois après, que Tjulu se décida à venir à moi, le féticheur l'ayant assuré que le malheur qui planait sur sa tête était conjuré !



Bracelet-fétiche (en peau)
que portent les guerriers

Quand une tribu déclare la guerre à une autre peuplade, le féticheur accompagne toujours les guerriers. Vêtu de ses atours des grands jours, il exécute en marchant, au son du cor et du tam-tam, les contorsions les plus variées, qu'il mêle de signes bizarres, pour exciter l'Esprit contre la tribu adverse et aussi afin d'inspirer confiance aux guerriers. Lors du combat, si le féticheur est tué, la débandade se produit immédiatement et les valeureux guerriers ne cherchent le salut que dans la fuite, même si leur nombre est dix fois supérieur à celui de l'adversaire. Aussi le féticheur, qui marche ordinairement aux côtés du chef, est-il particulièrement visé. Le prestige du féticheur et les coutumes barbares, qui en sont la conséquence, sont extrêmement difficiles à déraciner. Le moyen le plus efficace est le

« médicament » européen, qui fait échec à celui du féticheur. Aussi les missionnaires et les agents de l'Etat s'en servent-ils à toute occasion pour annihiler la puissance du féticheur et, comme les remèdes soutiennent victorieusement la concurrence de ceux de l'Esculape couleur suie, le prestige du féticheur diminue de jour en jour, et tombera complètement lorsque le missionnaire aura inculqué à nos frères noirs de la région les premiers principes de la religion chrétienne.

GUERRES

L'arme de guerre du nègre de la région de Mahagi est la flèche empoisonnée au moyen de sève du cactus. L'indigène la lance à l'arc avec une habileté rare. Dans le combat corps à corps, il se sert de la lance et du couteau. Il n'a pas de bouclier : quelques nyampara se mettent autour du corps, en guise de cuirasse, un morceau de peau d'éléphant ou d'hippopotame. On constate également, dans les villages occupés par



Carquois

les chefs de tribu, la présence d'un certain nombre de fusils à piston et système Remington. Ces armes sont cédées aux sultans par les Arabes de la côte orientale, en échange d'ivoire et de troupeaux.

Comme piège, il y a le « sangu-léla », morceau de bois effilé ou flèche, enduite de poison, que le naturel place, la pointe en l'air, en travers des sentiers, au fond des cours d'eau peu profonds et des marais, dans les champs et à l'entrée des huttes, voire dans celles-ci. Le



Flèche et arc

« sanguléla » fait, à lui seul, plus de victimes que toutes les autres armes réunies. Aussi, dès qu'on arrive en pays hostile, tous les regards sont-ils portés vers le sol. Semblables aux chiffonniers de Paris, on voit les noirs fouiller du bâton, les herbes près des sentiers et à l'entrée des villages, à la recherche des maudits pièges, placés de manière qu'ils entrent dans les chaires, au moment où l'homme met le pied sur le sol.

Il en résulte que l'extraction du morceau de bois du pied est très laborieuse et que la plaie est difficile, parfois impossible à guérir. L'équipement complet du nègre qui se met en campagne se compose d'un carquois, de flèches, d'un arc, d'un couteau, d'un sac à vivres, d'un cornet, d'une pipe et d'une corde roulée en bandouillère (pour attacher les prisonniers à la queue leu leu). Eventuellement, l'armement est complété d'un fusil ou d'une lance. Avant de se mettre en route, il a soin de se barioler la tête et le corps d'argile blanche, afin d'être préservé des coups de l'ennemi. Le conflit entre deux tribus éclate parfois pour une futilité, telle que le vol de troupeaux, ou bien encore parce que le féticheur endosse à un homme d'une autre peuplade, la responsabilité de la mort d'un proche parent du sultan; soit encore pour un vol de femmes ou d'enfants. Le plus souvent, c'est l'orgueil et la jalousie qui engendrent la guerre, un sultan étant devenu trop puissant. L'amimosité personnelle, résultant des richesses acquises, n'est pas toujours étrangère à la guerre. Certains chefs, dont le prestige est diminué par quelques malheurs, espèrent se réhabiliter en organisant une expédition contre un chef voisin, beaucoup plus faible, dont ils font piller et brûler les villages. Quand les chefs de deux tribus se sont déclaré la guerre, les travaux ordinaires de culture cessent et, dès ce moment, les indigènes ne s'éloignent plus et circulent en armes dans les villages. Toute la journée est consacrée à la fabrication de flèches, lances et couteaux: des



Pipe de chef

émisaires sont envoyés dans les tribus amies pour acheter des armes. Les Arabes non soumis, qu'on rencontre toujours au moment psychologique du conflit, arpentent la région, vendant des fusils et de la poudre à des prix exorbitants. Sur les mamelons, aux extrémités des villages, des huttes sont construites et des sentinelles avancées y sont placées. Des cris de guerre se font entendre çà et là. Les chefs et les nyampara



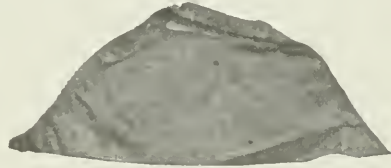
Gaine et conteau
de guerre

tiennent à tout moment des conciliabules pour décider du jour d'attaque: les guerriers se réunissent journallement et, au son du gong et du cornet, exécutent des simulacres de combat, bondissant dans les herbes, tout en lançant des cris affreux. Les plus braves se rendent le soir à proximité des villages ennemis et, blottis dans la montagne, font retentir le « cornet » afin d'éveiller l'attention sur eux. Après un moment de silence, les visiteurs lancent les insultes les plus violentes à l'adresse de leurs adversaires.

Les assaillis répondent sur le même ton, mais ni les uns ni les autres n'ont garde d'approcher, les coups de feu et des flèches de parade s'entrecroisant. Quelques jours après, c'est la tribu adverse qui vient « rendre sa visite » et le charivari recommence. Quand l'animosité entre les tribus antagonistes est arrivée au comble, le sultan qui se sent le plus fort prend résolument l'offensive. Pendant les préparatifs du départ, on distribue de fortes rasades de « pombé » et les sacs à vivres sont remplis. Les femmes se réunissent et chantent victoire! Bientôt la colonne se met en marche, bannière au centre, au son assourdissant du tam-tam, des trompes et des cornets. Presque tous les guerriers fument du chanvre, poison introduit par les Arabes, lequel possède les mêmes propriétés que

l'opium. Aussi les combattants se trouvent-ils bientôt dans un état d'ébriété très prononcé, ce qui vient à propos pour leur donner le courage nécessaire à la marche en avant. En arrivant à proximité des villages ennemis, la colonne accélère l'allure; les tam-tam, trompes, etc., font un bruit formidable auquel se joignent les coups de feu et les hurlements des agresseurs, qui, en brandissant vivement leurs armes, tâchent de produire une panique chez les défenseurs, et de provoquer leur fuite.

Cependant la sentinelle de la tribu assaillie, a prévenu, par le cor, le village de l'arrivée de l'ennemi. Immédiatement, des « sanguléla » en grand nombre sont plantés dans les sentiers, les champs et les huttes; des fétiches consistant en poules et chèvres empoisonnées sont placés sur les sentiers que doivent suivre les agresseurs. Entre-temps, des nyampara sauvent, dans une direction opposée à celle de l'attaque, les richesses, ainsi que les femmes et les



Sac à vivres

enfants. Ces dispositions prises, les guerriers attendent l'assaillant, cachés dans les hautes herbes, dans les champs et derrière les grosses pierres. Les esclaves se tiennent à l'écart pour donner le coup de main décisif en cas de victoire. Peu de temps après, le choc se produit et le carnage commence; les antagonistes, tout en combattant corps à corps, poussent des vociférations et des cris de rage en frappant du couteau ou de la lance.

Ordinairement, le chef de tribu, flanqué du féticheur et de quelques sous-chefs, s'installe sur une haute montagne, où il attend l'issue du combat. Après le premier choc, il donne ordre de brûler les huttes, de rechercher l'ivoire, les femmes, les troupeaux et les vivres. A la fin du jour, les guerriers rejoignent leur chef, les uns, avec le « butin habituel », consistant en mains, pieds, têtes, nez, oreilles, permettant d'estimer le nombre d'ennemis tués ou blessés; les autres, envoyés à la

recherche de « Mâli » (richesse), présentent la « razzia » composée de femmes, enfants, troupeaux, ivoire et armes. Lorsque le vainqueur juge sa haine suffisamment assouvie, il rentre dans ses terres avec le fruit de la campagne. Les esclaves et les femmes se rendent à la rencontre des guerriers et les reçoivent avec force démonstrations joyeuses. Après la distribution de la razzia, des réjouissances sont organisées; on danse et on chante pendant plusieurs jours en l'honneur du puissant sultan; celui-ci fait distribuer des vivres et du « pombé » en quantité. Quant à la tribu battue, son moral se trouve forcément amoindri de la défaite. Pendant les dix premiers jours, les villages pleurent leurs morts et leur misère. Petit à petit, ils se remettent au travail; les localités restent cependant mornes pendant plusieurs mois. Les vaincus commencent ensuite à relever la tête et parfois même l'espoir d'une revanche les hante...

Le Gouvernement s'efforce par tous les moyens de faire cesser ces scènes de sauvagerie sur son vaste territoire.

Cependant, malgré toutes les recommandations, voire les menaces de condamnations sévères, il n'est pas rare de voir l'instinct sauvage et pillard des tribus éloignées de la station, se rebeller contre les mesures civilisatrices. La palabre la plus difficile à régler est celle de la guerre entre deux tribus, car habituellement, ce n'est que le chef battu qui vient se plaindre au blanc, en ayant soin d'endosser tous les torts à la tribu adverse, dont il exagère les déprédations. Quant au vainqueur, dans sa gloire et son orgueil éphémères, il se considère déjà comme supérieur au blanc; à toutes les sommations de venir au poste pour régler le différend, il répond invariablement « qu'il n'a pas le temps ». Il faut alors user de stratagème, en faisant « cueillir » la nuit le sultan et ses nyampara.



Entrave de prisonnier

SOUMISSION DES TRIBUS

A notre arrivée au lac Albert, une seule tribu (les Atsheri) était soumise à l'autorité de l'État. Les autres peuplades, tout en déclarant s'en référer aux lois des Arabes, leurs véritables chefs, permettaient le passage des caravanes de blancs, à condition que les vivres remis, fussent réglés à des taux exorbitants. Cependant le sultan des trois tribus Pendolo, Pamitu et Walendu, avait ouvertement déclaré la guerre au blanc, en faisant attaquer les caravanes se rendant au poste de Kilo et qui devaient conséquemment traverser, durant plusieurs jours, son vaste territoire.

Quelque temps avant ma venue dans la région, quatre soldats avaient été massacrés par les rebelles. Le premier courrier que j'expédiai fut attaqué plusieurs fois au cours du voyage et les malheureux soldats revinrent à la station dans un état lamentable : l'un d'eux avait même été tué et cinq des dix échappés étaient blessés par les flèches et les sanguléla des insoumis. Le personnel était dans la consternation.

Que faire pour sortir de cette impasse? Il fallait absolument une solution. Recourir aux armes n'était guère possible en ce moment. D'une part, ma présence était nécessaire à la station pour tenir en respect les peuplades environnantes; d'autre part, je ne possédais pas de munitions en quantité suffisante pour prendre une sérieuse offensive.

Je résolus donc de tenter, conformément aux vues du gouvernement, de soumettre « pacifiquement » les tribus rebelles. Un nyampara, nommé Brassani, fut envoyé au sultan, afin de lui exposer les avantages qui découleraient pour lui et ses indigènes de leur soumission à l'Etat. La réponse même parvint

huit jours plus tard. Tjulu — c'est le nom du sultan — ne voulait pas que le blanc circulât sur ses terres; de plus, il ne reconnaissait pas sa supériorité. Il avait même ajouté : « Je vais combattre toutes les tribus soumises! » Mettant immédiatement sa menace à exécution, il avait déclaré la guerre à la tribu Licoti.

Sur ces entrefaites, le courrier revint de Kilo; sur treize soldats qui le composaient, dix étaient blessés.

Cette fois, la situation n'était plus tenable. Bien que mes chefs fussent prévenus de l'hostilité constante des insoumis et que des secours dussent m'être envoyés plus tard pour mettre ces sauvages à la raison, je fus acculé à une dernière tentative de soumission par la force morale.

Afin que Tjulu fût pénétré de mes intentions paisibles, je décidai de ne m'adjoindre que dix soldats, ainsi que le drapeau, qui fait nécessairement partie de toutes les reconnaissances.

Les péripéties de ce voyage sont actées textuellement d'après mon journal :

12 janvier 1901.

A l'aube, tout le personnel est rassemblé sous les armes. Mes instructions étant transmises au sergent à qui la garde du poste est confiée et le drapeau salué, la colonne, composée de douze hommes, les visages rayonnants, se met en route.

13 janvier.

Après avoir logé chez le chef des Atscheri, j'arrive au cœur de la tribu Licoti. Kilikoi, leur chef, organise une grande fête en mon honneur et me fait remettre des vivres en quantité pour les braves qui m'accompagnent. Brassani, le nyampara, qui connaît à fond la région, vient se mettre à ma disposition avec six de ses indigènes.

14 janvier.

A 6 heures, tout le monde est prêt. Je prononce une allocution, faisant appel au courage, à la patience et à l'endurance de chacun et, après avoir donné des ordres sévères afin qu'aucun coup de feu ne soit tiré sans mon ordre, la petite troupe se dirige vers le faite de la crête de partage des eaux du Nil et du Congo, qu'elle franchit. Brassani, équipé en véritable sauvage (lances, flèches, cordes, plumes de coq sur la tête et, enroulé au corps, un morceau de peau d'éléphant comme cuirasse), marche en tête; mon caporal le suit, puis le clairon et le restant de la troupe en file indienne, car le sentier n'a pas plus de vingt centimètres de largeur; je me tiens entre le caporal et le clairon. Afin de nous dérober à la vue des indigènes, nous quittons le sentier et nous voilà marchant à travers les hautes herbes qui nous cachent entièrement. Vers midi, nous arrivons en vue des villages; au même moment, nous apercevons les indigènes qui fuient à toutes jambes, en faisant retentir le cornet d'alarme. Nous accélérons la marche afin d'empêcher la fuite des naturels et aussi



Cornet

pour ne pas leur donner le temps de nous résister par les armes. Peu après, à proximité des villages, nous montons au sommet d'un mamelon d'où, après avoir constaté la panique qu'a produite notre arrivée soudaine, je donne ordre à l'interprète de les tranquilliser sur mes intentions et aussi de leur assurer que ma visite n'a d'autre but qu'une entrevue avec le chef.

Ne recevant pas de réponse, je conduis ma troupe au pas gymnastique vers trois agglomérations de huttes qui se trouvent à proximité. Hélas! elles sont déjà vides.

Le cornet d'alarme retentit de tous côtés. A quelques centaines de mètres, je vois fuir les indigènes armés de fusils, lances et flèches; en tête, les femmes, les enfants et les troupeaux. Désirant rester fidèle à la ligne de conduite que je me suis imposée, je défends, malgré les instances

réitérées de mes soldats, d'arrêter les fuyards. Ayant fait avancer l'interprète à mes côtés, je fais annoncer, durant plus d'un quart d'heure, que je ne leur veux aucun mal et que, si leur sultan se soumet à l'autorité de l'Etat, la guerre cessera. Ces paroles pacifiques répétées maintes fois restent sans écho ; quelques instants après, les rebelles sont hors de vue. Tout à coup quelques flèches, parties des hautes herbes, sont dirigées sur la colonne, mais n'atteignent personne. Je rallie vivement la troupe et, avant que le commandement « joue » ait retenti, tous les agresseurs ont fui dans les épaisses jungles.

Ce moment d'effroi dissipé, je décide de pousser plus loin, de nouvelles huttes étant signalées. Nous n'avons pas franchi cinquante mètres que nous sommes obligés d'abandonner le sentier, les nombreuses flèches, cachées dans les bordures de celui-ci, ayant blessé Brassani et une couple de mes soldats. Après deux heures de marche, nous aboutissons sans autre incident aux nouveaux villages. Comme les précédents, ils sont tous vides. Aucun indigène n'est en vue. Mon campement installé et le drapeau hissé au sommet de la hutte principale, je fais une petite reconnaissance dans les environs, Brassani m'affirmant que le « boma » du grand chef Tjulu n'est pas éloigné de ce point. A la tombée du jour, la présence d'indigènes armés est signalée dans les hautes herbes. Mes paroles pacifiques sont répétées; celles-ci sont écoutées et même les indigènes répondent à l'interprète qui ne parvient pas à saisir leur baragouinage. Dès que celui-ci avance, les rebelles se cachent vivement dans un fourré, puis disparaissent.

Lance

La journée s'achève dans le calme. Afin d'éviter toute surprise la nuit, j'installe quatre sentinelles aux extrémités du campement. Le restant de la troupe guette l'arme au pied.

15 janvier.

La nuit, passée en veilles, a été relativement paisible. Il n'y a eu aucune tentative agressive, mais des voix ont été entendues à plusieurs reprises, à proximité du campement.

Au lever du jour, à une centaine de mètres, d'énormes flammes se lèvent de trois côtés. Ce sont les indigènes qui ont mis le feu aux herbes environnant le village, dont nous occupons le centre. Comme le vent souffle avec une certaine violence, les sauvages espèrent voir bientôt notre campement et son contenu détruit par les flammes.

Leurs vœux se réalisent quelque peu, le feu se communiquant aux huttes avec une rapidité effrayante. La retraite se fait du côté opposé au vent et, après une marche accélérée, la colonne est bientôt à l'abri d'une rôtisserie.

Après quatre heures de marche sans rencontrer le moindre village, nous atteignons une agglomération de huttes vides, entourées d'un « boma ». C'est, m'affirme Brassani, la résidence du sultan Tjulu. Personne n'est en vue et le silence le plus complet et le plus triste règne dans toute la région environnante.

La petite troupe reprend le voyage vers l'ouest, à la recherche de nouveaux villages. Mes courageux soldats donnent des signes de lassitude et se plaignent de la non-réussite de ma reconnaissance. Pour les ranimer, je monte sur tous les blocs de marbre qui parsèment la contrée. Rien, absolument rien, ne s'offre à ma vue. Tout le monde est à bout de force.

Vers la tombée du jour, nous arrivons devant cinq huttes abandonnées, à proximité d'un champ de maïs. En un clin d'œil, le champ est ravagé. Je me jette dans ma chaise longue, hanté par de pénibles réflexions.

J'étais installé depuis peu lorsque l'interprète vient me signaler la présence dans les hautes herbes d'indigènes armés de fusils. Je me rends immédiatement dans leur direction. Posté avec l'interprète sur un mamelon, je fais renouveler mes exhortations de la veille. Ils écoutent maintenant attentivement, mais répondent par ces seuls mots : « guerre, guerre, guerre au blanc ! » Ce nouvel échec ne nous décourage pas ; aussi, dès que les cris cessent, je fais répondre en protestant de mes intentions pacifiques. A mesure que les pomparlers



Piège

se poursuivent, le groupe devient plus nombreux et les parlementaires semblent moins agressifs. Ce colloque dure plus d'une demi-heure sans amener de détente. Subitement, à ma demande, l'un d'eux se détache du groupe et se dirige vers nous. Je fais redoubler les pourparlers en l'engageant à se rapprocher davantage : il s'avance jusqu'à trente mètres de nous. Je l'invite à déposer les armes et à venir franchement à moi, lui montrant mes mains vides. Ce dernier geste est décisif et, un instant après, nous lui serrons tous la main afin de le tranquilliser, car il manifeste des signes d'ahurissement et de crainte. Le calme renaît rapidement. Après lui avoir remis un cadeau pour le sultan et pour lui, je lui fais répéter à plusieurs reprises mes bonnes intentions en concluant : « Si le sultan Tjulu fait sa soumission à l'Etat, amnistie complète sera certainement accordée pour tous les faits de guerre antérieurs. Au cas contraire, une guerre à outrance sera entreprise immédiatement. » Tjato, c'est le nom du nyampara qui a osé s'approcher du blanc, me promet de revenir au plus tôt me transmettre la réponse du sultan. Il rejoint ses amis et, après avoir échangé quelques paroles, ils disparaissent vivement dans la direction sud.

La soirée se passe sans autre incident ; je suis convaincu d'aboutir sans violences à la soumission de cette peuplade.

Cependant, la nuit, la trompe de guerre et le cornet d'alarme se font entendre à proximité de nos luttes, mais aucune tête humaine n'est aperçue par les sentinelles, qui font bonne garde.

16 janvier.

De grand matin, le drapeau de l'Etat flotte au sommet d'un monolithe. En attendant le retour du courrier envoyé au sultan, une nouvelle reconnaissance est faite dans le pays environnant. Nous découvrons un village de plus de cent huttes, dont les occupants ont tous pris la fuite depuis plusieurs jours. Le

silence n'est troublé que par les hurlements des chiens, qui s'inquiètent de cette solitude prolongée.

Au commencement de la soirée, le cornet retentit joyeusement; quelques minutes après, la sentinelle paraît avec le brave Tjato et un ami. Le sultan refuse de venir immédiatement à moi; il juge nécessaire de réfléchir et de consulter ses nyampara. Il accepte cependant ma proposition de cesser les hostilités, a prescrit de ne plus faire la guerre aux hommes de Bula-Matari et d'enlever les pièges des sentiers. En signe d'adhésion à l'armistice, il me fait présent d'un magnifique bélier. Tjulu se plaint de ce que tout le monde lui fasse la guerre : Huma, des possessions anglaises; puis Djili, allié aux Wallendu de la forêt, lui a tué récemment beaucoup d'indigènes et volé, entre autres, un troupeau fort de quarante-sept vaches, représenté par autant de petits bâtons, qu'il me fait remettre. Je renouvelle l'assurance de mes bonnes intentions en ajoutant que Bula Matari ne désire que la paix parmi les tribus soumises.

J'apprends que Tjulu est sultan des trois tribus Pendolo, Pamitu et Wallendu, qui occupent le vaste plateau compris entre la crête de partage des eaux du Nil et du Congo et la forêt de Kilo. J'insiste inutilement pour connaître l'endroit où réside Tjulu. Leur mission accomplie, je congédie les parlementaires, en donnant rendez-vous à leur chef pour le surlendemain, près d'un rocher qui domine la région. Ils se retirent très satisfaits de mes paroles et s'éloignent en gambadant au son du cornet. Mes soldats ne sont pas moins heureux; ils m'entourent et organisent une « smala » en l'honneur du blanc, au cours de laquelle ils répètent : La guerre est finie, plus de sanglélé, la route est libre, nous ne devons plus craindre d'être tués !

Sauf deux sentinelles, tout le monde prend un repos mérité, qui se prolonge jusque 9 heures du matin.

17 janvier.

Bien que la lutte dans laquelle je passe la nuit soit infestée de vermine et dégage une odeur nauséabonde, je me lève à regret tant la fatigue est grande.

L'après-midi, nouveau courrier de Tjulu, porteur d'un autre présent, consistant en quatre belles chèvres. Il me fait savoir qu'il ne peut venir maintenant à cause de la palabre, qui doit se prolonger pendant plusieurs jours entre lui et ses sous-chefs, mais qu'il me transmettra lui-même, au poste de l'Etat, la décision prise. Je lui accorde un nouveau délai de dix jours, faute de quoi je retournerai dans ses villages.

19 janvier.

Nous rentrons à la station. Les chefs voisins, désireux de connaître le résultat des pourparlers, viennent me questionner à plusieurs reprises. Je suis convaincu que je ne serai maître dans la région qu'après avoir soumis complètement le puissant sultan, dont le nom seul provoque la crainte. Que Dieu me vienne en aide et la région sera pacifiée.

27 janvier.

Je surveillais les travaux de culture potagère, lorsque mon sergent se présente tout essoufflé. Son énervement est tel que je ne parviens pas à saisir l'objet dont il veut m'entretenir. Je finis par savoir que Tjulu vient de m'envoyer un uyampara avec un présent.

Je m'achemine lentement vers ma demeure, ne voulant à aucun prix trahir la grande joie que me cause la visite des envoyés du sultan. Devant mon gîte, sept nègres accroupis, se mettent à plat ventre à mon arrivée. Je les invite à se lever, en leur disant que le blanc ne veut pas qu'on se prosterne

devant lui. Djato, le même qui avait osé s'approcher de moi lors de la reconnaissance, m'apprend que la palabre est terminée et que Tjulu se soumet à l'autorité de l'Etat. Il me fait remettre une vache et deux immenses pointes d'ivoire, mais il n'ose venir au poste vu l'état de guerre qui existe entre sa peuplade et la tribu Likoti. Le sultan serait très désireux d'avoir sur ses terres une entrevue.

Après une ample distribution de cadeaux, je renvoie les indigènes de Tjulu, leur annonçant que, trois jours après, je me rendrai chez lui, afin d'organiser la région au point de vue du service des étapes de ravitaillement et de portage.

4 février.

Je me trouve à nouveau parmi les indigènes du grand sultan.

Les sentiers qui, précédemment, étaient criblés de flèches et de pièges de toutes espèces, sont entièrement libres, mais les naturels, toujours craintifs, fuient à notre approche. Après quelques appels, ils s'avancent avec précaution vers mon escorte et j'en profite pour leur tendre la main. Ils se joignent à nous et font retentir au cornet des airs signifiant « paix ». « Molembé! Molembé! » (paix! paix!), crient-ils maintenant à pleins poumons aux villages encore éloignés et, finalement, ils chantent et dansent derrière ma troupe. J'envoie un présent à Tjulu en désignant l'endroit où je l'attends. Il réciproque par trois moutons, mais, disent les indigènes, il n'ose pas approcher de peur d'être tué! Je renvoie un nouveau cadeau avec l'assurance que personne ne touchera ni à lui, ni à ses gens qui m'escortent.

A la fin du jour, un grand nombre de nègres viennent en armes au campement avec des vivres pour ma troupe, mais le sultan reste invisible.

5 février.

Je continue ma marche dans les villages, suivi de plus de cent indigènes, qui ne cessent de danser.

Dans l'après-midi, des nyampara viennent m'annoncer que le grand chef est à quelque distance, mais que, craignant d'approcher, il désire que j'aille *seul* à lui!

Accompagné d'un soldat, je me rends à sa rencontre et, au moment où il est en vue, je m'installe sur un petit mamelon; bientôt il me rejoint, escorté de plus de cent nègres et arabisés.

Ce grand sultan est décidément bien penaud au moment de l'entrevue; il baisse les yeux et s'accroupit devant le blanc à la mode arabe. Pour le rassurer, je lui serre la main et l'invite à venir au campement. Il se décide enfin à me suivre et, un instant après, nous nous trouvons réunis, au centre d'un grand cercle, formé par mes soldats et les gens de Tjulu. Arabisé dès sa plus tendre jeunesse, Tjulu paraît âgé d'une trentaine d'années. Sa taille ne dépasse pas 1^m70, mais son visage, garni d'une barbe soignée, exprime, avec des yeux noirs pétillants, une mâle énergie. Il porte le fez et les vêtements arabes et tient continuellement en main une badine, afin d'accentuer ses ordres par le geste. La démarche est fière et le pas rapide. Le silence rétabli, j'invite Tjulu à renouveler devant tous sa soumission aux lois de l'Etat. Aussitôt le grand sultan annonce d'une voix vibrante à ses nyampara, au nombre de trente, sa soumission à Bula Matari, ajoutant qu'il est heureux de vivre en paix avec mukama diti (le chef blanc), ainsi qu'avec les soldats de l'Etat.

Nous nous serrons vigoureusement les mains; au même instant, un immense cri de joie sort de plus de deux cents poitrines. Successivement par ordre de rang, toute sa suite vient me toucher les phalanges.

Les présentations terminées, Tjulu me fait remettre, comme gage de son serment, cinquante chèvres et moutons, quatre vaches et veaux et deux nouvelles pointes d'ivoire.

Après avoir réglé le tout suivant le barème d'usage, nous vidons les deux seules bouteilles de vin que je possède. Il fait honneur au vin, qu'il me dit n'avoir jamais goûté.

Dans le camp des soldats, le « pombé » circule à la ronde et mes braves fraternisent avec la suite de Tjulu. Peu après, à la clarté de la lune, plus de trois cents hommes, femmes et enfants se livrent autour de nous à des danses folles et des chants joyeux parmi lesquels je distingue : « Molembé » (en paix), « Mukama diti » (grand chef) et « Bula Matari ».

Tjulu ne cesse de me dévisager. Pas plus que la plupart de ces indigènes, il n'a vu l'homme blanc, mais les Arabes et les Derviches lui en avaient fait un portrait tel qu'il avait juré de lui faire une guerre sans merci. Dès son enfance, on lui avait parlé avec terreur du blanc et sa mère même lui avait fait promettre de ne pas l'approcher. « Il te mangera, » disait-elle.

Tjulu me questionne sur l'Europe; il me demande si j'ai vu souvent « Bula Matari »; sur ma réponse affirmative, il se renseigne sur son physique, sa manière de vivre et ses occupations. D'après lui, comme de l'avis de tous les nègres de la côte occidentale du lac Albert, le roi du pays des blancs est l'illustre Stanley, qui a laissé parmi les populations noires le souvenir, encore vivace, du « surhomme », tant par son énergie que par ses qualités d'explorateur et d'organisateur. J'ai toutes les peines du monde à faire comprendre à ces naïfs que le roi n'est pas Stanley, mais bien un homme de grande taille, à la belle barbe blanche.

Après avoir décidé pour le lendemain les visites dans les villages occupés par les trois tribus sous la férule du sultan, nous nous quittons amicalement.

6 février.

En marche de grand matin, nous atteignons les villages occupés par les « Pendolo », grands et forts gaillards à la figure brutale. Ils forment la garde de corps de Tjulu. Nous occupons ensuite la tribu des Pamitu, qui sont les pâtres et les agriculteurs; puis installation de notre campement au milieu d'un grand village, où je ne tarde pas à devenir la curiosité générale des femmes et des enfants.

7 février.

Enfin, nous aboutissons à la plaine, parsemée de petits bosquets, qui s'étend jusqu'à l'entrée de la forêt de Kilo. Cette partie de terrain est occupée par les Walendu. A notre arrivée, tous les indigènes fuient; la parole énergique de Tjulu s'impose pour leur faire réintégrer les huttes.

Les Walendu s'occupent exclusivement de culture. Petits et gras, leur visage, au lieu d'inspirer la crainte, dénote plutôt une nature « bonasse ». Cette tribu est anthropophage. Je leur notifie les lois qui punissent le cannibalisme et annonce que ceux qui enfreindraient cette interdiction seraient traduits en justice.

8 et 9 février.

Ces deux jours se passent en inspection des villages. Toutes les occasions sont mises à profit pour engager les chefs et les indigènes à augmenter les productions végétales du sol et à élargir les sentiers que suivent les caravanes. Un poste de ravitaillement sera installé au village « Boo », à quatre journées de marche du poste; puis nous nous dirigeons vers la station.

En arrivant au village, un indigène me montre un gamin de quatre à cinq ans souffrant d'une plaie au pied. Ma présence n'a pas le don de le tranquilliser, car il pousse des cris à fendre l'âme. Enfin, après bien des hésitations, il se laisse examiner la

jambe, qu'il parvient cependant à retirer plusieurs fois encore de mes mains, avant que le pansement à l'acide phénique ne soit terminé. A la vue du beau bandage blanc qui enveloppe la plaie, il rit bruyamment de sa frayeur.

10 février.

Tout est rentré dans l'ordre. Les indigènes sont aux travaux et les nyampara s'occupent de faire reconstruire les huttes brûlées lors de mon arrivée dans la région.

Lorsque nous approchons de la crête de partage des eaux du Nil, Tjulu et sa suite donnent des signes visibles d'inquiétude. Le sultan brusquement m'exprime le désir de rentrer dans ses terres, ne voulant pas passer par la tribu Licoti, avec laquelle il est en guerre. Lui ayant affirmé, à plusieurs reprises, qu'il n'a rien à craindre, il se décide à gravir la chaîne de montagnes.

Nouvel arrêt en arrivant près du premier village des Licoti. C'est le moment le plus critique, la présence de Tjulu chez les Licoti étant indispensable, pour aboutir à la cessation des hostilités entre ces deux peuplades. Après de nouvelles exhortations, Tjulu poursuit sa marche et me voilà bientôt au sommet de la crête de partage, suivi du vaincu de la veille.

Kilikoi, le chef des Licoti, entouré de sa suite, vient à notre rencontre. Je mets les deux sultans en présence et les invite à s'asseoir et à s'expliquer.

Le règlement de la plalabre est laborieux, car les deux rivaux ont une foule de méfaits à se reprocher; ils finissent cependant par se serrer la main et se quittent bons amis.

Ma mission est terminée; Tjulu rentre chez lui tandis que, de mon côté, je m'acheminerais demain vers la station.

12 février.

Rentrée heureuse au poste, où m'attendent le personnel et les indigènes prévenus de notre réussite. Tous les soldats

sont sous les armes et le commandement « portez armes » retentit au moment où j'approche d'eux. Les femmes des soldats, couvertes de leurs plus beaux atours, exécutent le salut militaire en souriant. Les chefs Tokukenda et Keta m'envoient chacun une vache comme présent. Tous les visages rayonnent; les chefs et les indigènes de marque viennent tour à tour me féliciter. Si maintenant, après tant d'honneurs, la vanité ne me perd pas, je vais pouvoir faire fructifier cette vaste région d'une ère de paix.

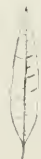
A mon tour, j'amène devant le front de la troupe les dix vaillants soldats qui m'ont accompagné. Après les avoir félicités de leur endurance, j'annonce que leur conduite sera signalée à mes chefs. Des fêtes sont organisées le restant du jour; l'animation est grande, tous cherchant à amplifier les péripéties de cette reconnaissance qui n'avait pas duré moins d'un mois.

Cette facile soumission me permit d'administrer pendant six mois la région sans qu'aucune velléité de révolte se manifestât.

L'arrivée, par la côte orientale, de trafiquants arabes, qui vinrent vendre aux chefs de tribu de la poudre et des fusils en échange d'ivoire, modifia ces heureuses dispositions.

Keta, le chef des Bangari, leva le premier l'étendard de la révolte. Comme ses villages se trouvaient à proximité du poste, je ne me sentis plus en sécurité. N'étant pas parvenu par diplomatie à éteindre le feu qui couvait depuis plus d'un mois, nous dûmes, cette fois, faire usage des armes pour mettre les révoltés à la raison. Après huit jours de palabres, au cours desquelles le frère de Keta fut tué aux avant-postes — ce qui détermina la débandade — les mutins se soumièrent, affirmant que les Arabes et les quelques Derviches qui habitent la contrée étaient les instigateurs du soulèvement.

Un mois après, Keta et plus de deux cents indigènes vinrent danser et chanter durant trois jours devant le poste, confirmant par cette démonstration leur obéissance aux lois de l'Etat.



PERSONNEL DE LA STATION

Une petite diversion à ce récit de voyage permettra de se renseigner au sujet de l'organisation de la force publique et des travailleurs au service de l'Etat.

FORCE PUBLIQUE

Le recrutement de la force publique se fait au moyen d'engagements volontaires et de levées annuelles de milice. Celles-ci se font à raison de un homme par vingt-cinq cases, ce qui, en tablant sur une moyenne de quatre habitants par case, ne représente que 1 p. c.

Le terme de milice est de douze ans, dont sept à passer sous les armes et cinq à la réserve.

Quand le milicien a accompli sa période active, il est envoyé en congé illimité dans le village où il a déclaré vouloir s'établir. Pendant les cinq années suivantes, il reste à la disposition du gouvernement en vue d'une mobilisation.

Le terme d'engagement volontaire varie, sans toutefois être inférieur à trois ans. L'effectif des volontaires ne peut être supérieur au quart de l'effectif total de chaque compagnie.

La solde du volontaire est stipulée par contrat; elle ne peut être supérieure à quinze



Soldat

francs par mois pour les districts de Boma et de Banana, et à dix francs pour les autres districts; les frais de nourriture, d'habillement et d'équipement non compris.

Le milicien reçoit une solde calculée à raison de vingt et un centimes par jour. Le milicien rengagé pour trois ans touche trente-cinq centimes par jour et celui rengagé pour la seconde fois, cinquante centimes.

Il est, en outre, accordé une allocation mensuelle de réserve de fr. 1.25, à tous les militaires, sauf aux volontaires de la côte, pour le temps passé sous les armes. Cette allocation leur est payée au moment où ils quittent le service actif. Tout militaire rengagé reçoit une prime de cinquante francs.

Les femmes légitimes des militaires de toutes catégories ont droit à une allocation mensuelle de un franc, en échange des travaux de culture qu'elles exécutent dans les postes.

Les compagnies se composent de sergents-majors, premiers sergents, sergents, caporaux-clairons, caporaux, clairons, soldats de 1^{re} et de 2^e classe.

Des suppléments journaliers de solde sont accordés aux gradés : vingt-cinq centimes aux sergents-majors; vingt centimes aux premiers sergents; dix centimes aux sergents; sept centimes aux caporaux-clairons; cinq centimes aux caporaux; quatre centimes aux clairons-soldats de 1^{re} classe et deux centimes aux clairons et soldats de 1^{re} classe.

Les soldats réformés pour lésions ou maladies incurables contractées pendant le service, perçoivent une solde de réforme variant entre les deux tiers et le quart de leur solde journalière.

L'habillement se compose : en grande tenue, du fez, de la veste et du pantalon en serge bleue; en petite tenue, du fez, de la veste et du pantalon en toile bleue.

Chaque soldat a droit à une tenue et à une couverture par an.

Il est établi pour les soldats, des livrets individuels dans lesquels est consigné, outre le signalement, le compte courant, c'est-à-dire la solde et les autres paiements effectués, ainsi que les allocations revenant aux intéressés.

La solde est payée le dernier jour de chaque mois, en numéraire ou en marchandises ayant cours dans la région.

Deux fois par an, le 30 juin et le 31 décembre, les comptes des livrets sont clôturés et l'avoir éventuel est reporté au semestre suivant.

L'armement se compose du fusil Albini et de la baïonnette.

TRAVAILLEURS

Les nègres sont admis au service de l'Etat en qualité de travailleurs à un salaire arrêté de commun accord et qui varie suivant la région. Les paiements se règlent de la même manière que ceux des soldats.

A mon arrivée dans la région, je constatai que ni soldats, ni travailleurs n'étaient renseignés sur le temps de service qui leur restait à accomplir, ni au sujet de la somme qui leur revenait. Je fis connaître verbalement à chacun sa situation exacte, remettant un nombre de petits bâtons égal au nombre de lunes (mois) qu'ils avaient à rester sous les drapeaux. A chaque premier



Travailleurs

quartier de lune, tous jetaient joyeusement un petit bâton. Quant aux sommes qui leur restaient dues, chaque autre petit bâton distribué représentait un doti d'étoffe appelée « américain », valeur fr. 2.50, qu'ils auraient à toucher lors de leur congédiement.

L'alimentation du personnel est nécessairement assurée par le chef de poste. Tous les samedis, les chefs de village présentent les vivres requis, payés à raison de quatre centimes la ration. Le même jour, tout homme obtient sept rations, se composant chacune d'un kilo de sorgho, de maïs, de haricots ou de millet.

Deux fois par semaine, le samedi et le mercredi, trois chèvres sont distribuées ainsi qu'une ration de sel et de poisson.

La ration ainsi composée est suffisante, d'autant plus que, pour compléter leur alimentation, tous les noirs de la station se livrent à la culture des patates douces.

TABLEAU DE TRAVAIL

Les jours ouvrables, le travail est réglé de la manière suivante :

Réveil à 5 1/2 heures, appel à 6 heures. Les travailleurs se rendent aux champs et les gamins conduisent les troupeaux au pâturage, tandis que les femmes et les boy nettoient les habitations et leurs alentours. La force publique est exercée journellement : le lundi, école de peloton et de compagnie que je commande moi-même; le mardi, école du soldat que commandent les caporaux; le mercredi, inspection des armes et théories diverses sur les devoirs du soldat envers la patrie, le roi et les blancs; sur la moralité, le respect envers les chefs; conseils pour resserrer les liens de famille et d'hospitalité; le jeudi, exécution d'un service de campagne ou d'une marche-manœuvre;

le vendredi, travail d'assouplissement et exercice de pointage; le samedi, école du soldat, commandée par les sergents.

L'exercice terminé, le clairon sonne la visite médicale qui, en l'absence de l'homme de l'art, est passée par le blanc aidé de son boy.

Les affections et indispositions les plus fréquentes consistent en fièvres, maux d'estomac, coliques, diarrhées, dysenteries, constipations et aussi les blessures occasionnées par les pièges et les armes des insoumis. Des médicaments sont envoyés périodiquement par le gouvernement. Certains de mes nègres affectionnent particulièrement l'huile de ricin, qu'ils ingurgitent sans la moindre grimace, léchant même les parois du gobelet. La quinine, cette substance ultra-amère, délivrée en comprimés, est croquée comme le plus délicieux bonbon.

Quant aux blessures produites par les armes des rebelles, elles sont lavées à l'eau phéniquée. De l'ammoniaque pure est introduite dans la blessure au moyen d'un seringue, et immédiatement après, on la lave à l'acide phénique. Ce remède radical, mais souverain, faisait parfois bondir le patient.

Les autres médicaments employés ne sont pas moins efficaces, puisque, pour un séjour de vingt mois dans la région, il n'a été enregistré que le décès d'une personne et d'un enfant, et ce pour un contingent de cent cinquante individus environ.

La visite terminée, déjeuner à 8 1/2 heures; immédiatement après on sonne le rassemblement. Tout le personnel est en tenue de travail (vieux effets, pagnes, chapeaux, etc.). Répartition aux différentes escouades du travail de construction, de culture et de plantation. Les cantonniers sont envoyés aux routes, tandis que les gardes-champêtres (soldats civilisés) partent dans les villages, à la recherche des chefs et des indigènes ayant commis quelque délit ou devant régler une palabre. Chaque jour, le blanc va jeter le coup d'œil du maître sur les travaux, ainsi qu'au potager, que cinq femmes entretiennent.

Rentré au poste, je règle les différends entre naturels.

A 11 1/2 heures, le clairon sonne la cessation du travail.

A midi, déjeuner et, à 2 heures, a lieu le troisième appel et la garde montante.

Le travail entamé le matin est ensuite repris. J'en profite pour me livrer aux travaux d'écriture et, éventuellement, aux paiements. A 5 1/2 heures, le labeur prend fin. Le personnel, ainsi que les détenus, sont envoyés à la rivière voisine, où tous vont se baigner.

Après m'être rafraîchi, je m'habille de blanc et prends, sous le feuillage, l'apéritif, composé souvent de miel et d'eau, tout en traçant mentalement les occupations du lendemain.

Le personnel noir se réunit, par tribu, sous une espèce de champignon. Fumant leur pipe, les hommes devisent au sujet des événements saillants et des potins du jour. A 7 heures, dîner et, à 8 heures, le clairon sonne la retraite. Immédiatement le silence le plus complet fait place au brouhaha d'une journée remplie. Seuls la sentinelle et les hommes de garde veillent à la sécurité de la station.

Le dimanche et les jours de fêtes légales, repos complet. Une bonne partie de mes nègres se rendent dans les villages voisins pour faire des échanges, tandis que je m'adonne au plaisir de la chasse. Parfois aussi, les indigènes se réunissent l'après-midi près de mon habitation et, jusqu'à la tombée du jour, se livrent aux danses et chants en honneur.

ALERTES ET MARCHES

Une fois par mois, il y a « alerte » la nuit et même le jour.

La consigne disait : Au cas où un coup de feu serait entendu la nuit, tous les soldats doivent se rendre au pas gymnastique au magasin d'armes, sans prendre la peine d'endosser les

effets militaires. Quant aux femmes et aux travailleurs, ils devront rester chez eux.

Pour y exercer la troupe, je sors nuitamment de ma demeure et tire un coup de feu en l'air ou bien encore je fais décharger son fusil par la sentinelle.

Ceux qui, les premiers, ont entendu le coup de feu, donnent l'alarme, tandis que le clairon sonne le rassemblement. Tous se dirigent vivement vers le magasin d'armes et se groupent sur deux rangs. On distribue les armes et les munitions préparées à l'avance, et cinq minutes après la troupe, une cartouche dans le magasin et un paquet dans la cartouchière, se met en marche sur quatre rangs, et baïonnette au canon, vers un point désigné.

Après un simulaere de combat, une marche de nuit est entreprise. La sortie se prolonge pendant une heure environ, puis la troupe rentre au poste.

Le jour, je choisis le moment où tout le monde est aux travaux pour faire sonner l'alerte. Le rassemblement s'exécute d'après le même ordre que celui de nuit.

Parfois aussi se produisent de fausses alertes, soit que la sentinelle ait tiré sur les léopards qui viennent rôder autour de la station, soit qu'elle ait cru apercevoir dans la nuit une silhouette humaine, qui ne s'est pas arrêtée au commandement d'usage. Cependant, afin de ne pas subir, le cas échéant, le sort du berger de la fable, j'exécute quand même la marche de nuit.

Afin d'habituer les indigènes à ne plus fuir à l'arrivée de la troupe, j'organise mensuellement un simulaere de campement dans un village soumis. La troupe prend le pas de route jusqu'à cinq cents mètres de l'entrée du village; puis, clairon sonnante et drapeau déployé, on entre dans la localité, où le chef et les nyampara nous reçoivent, non sans un certain émoi. Après avoir fraternisé et bu du « pombé » avec les habitants, la colonne reprend le chemin de la station.

Ce genre de marche était fort prisé des soldats; mais, au début, les indigènes n'étaient pas très rassurés. d'autant plus

que je choisissais ordinairement comme halte, le village en retard du paiement de l'impôt. Cette démonstration, que je qualifiais de « navale », avait le don de faire régler immédiatement les impôts arriérés.

D'autres fois, afin d'entretenir une saine émulation dans cette région fort montagnaise, nous faisons l'ascension des monts les plus élevés. Cette opération ne laissait pas d'apeurer les populations y ayant placé leurs médicaments les protégeant du mauvais esprit; aussi les indigènes prédisaient-ils des malédictions aux soldats.

NAISSANCES

Suivant l'usage, la naissance d'un enfant parmi le personnel donne lieu à des formalités auxquelles je me plie avec satisfaction.

A peine une heure s'est-elle écoulée depuis la nativité du baby, que la mère et l'heureux père viennent me le présenter. Je les félicite tous deux et, pour me conformer aux coutumes, je donne un doti d'étoffe comme indemnité de trousseau.

La déclaration de naissance est aussitôt actée; certains noms ont, durant un temps, une vogue particulière. C'est ainsi que sur cinq filles nées en l'espace de quatre mois, quatre portent le nom de « Tabusuku »

DÉCÈS

Un décès produit la consternation générale. Toutes les femmes de la tribu du trépassé se réunissent dans sa hutte et, accroupies en cercle, se lamentent et se roulent par terre jusqu'au moment de la levée du corps.

Après la constatation du décès, le corps, enveloppé dans une natte, est conduit au cimetière sur une civière improvisée.

La troupe en tenue sans armes, les travailleurs et les gamins affublés de leurs plus beaux atours, suivent le cortège funèbre, dans lequel je prends rang immédiatement après le corps.

Au champ de repos, je prononce quelques paroles rappelant les qualités du défunt, puis tout le monde salue militairement; ensuite, les amis du disparu jettent dans la fosse des étoffes, des perles, des bouteilles vides, afin que, d'après leur pensée, le camarade puisse s'en servir dans l'autre monde.

Le respect des morts, inculqué aux noirs par les instructions du gouvernement, augmente l'attachement du nègre pour le blanc.

INSPECTIONS

Tous les mois, il y a inspection générale de la troupe et des habitations.

Après le salut au drapeau, je donne lecture à tous des décrets, instructions et ordres, et aussi des peines prononcées par les conseils de guerre. Ensuite, je distribue les galons aux nouveaux promus et les récompenses aux lauréats des concours.

Cette cérémonie accomplie, on exécute une marche-parade d'une heure, terminée par un défilé. Semblable inspection a lieu également à la veille d'un événement heureux. C'est ainsi qu'à l'occasion du mariage du prince Albert avec la princesse Elisabeth, une prise d'armes est commandée.

Après l'annonce de cette heureuse union, je rassemble la troupe et je fais tonner par trois fois le canon, puis congé est accordé pendant toute la journée; cinq chèvres et d'autres vivres supplémentaires sont distribués au personnel. Ensuite, les chefs de tribu et les principaux nyampara sont appelés au poste. Ayant porté à leur connaissance le motif de la fête, ils reçoivent chacun un présent composé d'étoffes. La naissance du prince Léopold est annoncée par la même démonstration de loyalisme

VISITES D'HOMMES BLANCS

Seul blanc dans la région depuis près de neuf mois, je me demande journellement quand cette longue solitude prendra fin. Aux noirs, je n'ai garde de conter mes souffrances morales, m'étant aperçu que la discrétion est une qualité inconnue du nègre. Toute plainte est interprétée comme un signe de faiblesse, diminuant fortement le prestige. Aussi, la nostalgie m'avait rendu mélancolique et sombre. Parfois, à la tombée de la nuit, lorsqu'un profond silence succédait au brouhaha de la journée, je ressentais le besoin de causer de la patrie absente et de ma famille, dont je ne recevais des nouvelles qu'à de trop longs intervalles. Alors, afin de me ressaisir, j'allais me promener seul dans les allées, parlant tout haut.

Le 13 juin 1901, jour à jamais mémorable, un indigène du village de Tokukenda, s'arrête hors d'haleine devant ma demeure et me présente une baguette à l'extrémité de laquelle est lié un bout de papier. C'est une missive signée « Bresson » m'annonçant que deux blancs ont logé chez Tokukenda et qu'ils sont en marche pour la station !

Tour à tour, je blanchis, je rougis, je me mets à trembler. Des larmes de satisfaction me vinrent aux yeux. Je donne immédiatement l'ordre du départ, pendant qu'on apprête la chambre destinée aux voyageurs.

Je vole à la rencontre des chers inconnus, que je joins à mi-chemin. C'est le cœur débordant d'allégresse que je souhaite la bienvenue à mes hôtes, lesquels sont deux Pères blancs, MM. Bresson et Varangot. Après quelques instants de repos, nous nous mettons en marche pour le poste.



Courrier

Ma curiosité est grande: aussi je ne cesse de les questionner.

A notre arrivée à la station, nous vidons sur-le-champ la seule bouteille de porto qui me reste. Ah! quel agréable moment.

Ces missionnaires me donnent les dernières nouvelles d'Europe et d'Afrique: assassinat du roi d'Italie, décès de la reine Victoria et avènement au trône d'Edouard VII, mort de l'ex-roi Milan, mariage du prince Albert de Belgique, etc., etc.

Le siège de la mission des Pères blancs se trouve au « Toró », dans l'Uganda. L'évêché est installé près de Mengo. Quant à mes visiteurs, leur section est à Homia, soit à deux jours de marche du fort Kibero, installé à la rive orientale du lac Albert.

Les renseignements que me communiquent ces vénérables missionnaires, concernant les indigènes de la région frontière et aussi au sujet des Arabes et des Madhistes me sont très précieux.

Le Père Varangot, à la belle barbe fleuve, est un vétéran de la terre africaine, où il est établi depuis treize ans. Ses débuts, en Terre-Sainte, lui ont procuré le suprême honneur de célébrer la messe en l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Il a visité ensuite l'Algérie, pour aboutir, il y a sept ans, dans l'Afrique centrale par Bagamoyo et Tabora.

Le Père Bresson est un Breton au parler franc. Il jouit d'une santé et d'une vigueur rares au cœur de l'Afrique. Quoique beaucoup plus jeune que son collègue, il a déjà à son actif de nombreux voyages en Algérie et dans l'Uganda.

A ma demande pressante, les deux missionnaires resteront mes hôtes pendant cinq jours. Grands cultivateurs, ils me donnent d'excellents conseils au sujet des plantes potagères et des arbres fruitiers: ils veulent bien me promettre l'envoi de plants de citronnier, de grenadier et de fraisier de bois d'Europe, qui poussent normalement à Homia.

Nous visitons les villages environnants et faisons ensemble plusieurs parties de chasse.

Le moment du départ a sonné: ces hôtes charmants repren-

nent le chemin de l'Uganda; je les accompagne jusqu'au Nil blanc, qu'ils désirent voir de près. A peine sommes-nous installés au campement, que le goût de la chasse les incite à se remettre en route; bientôt deux belles antilopes chevalines gisent devant nos tentes.

Le soir, nous soupions tranquillement à la rive du Nil, quand une petite troupe est signalée : ce sont des policemen de l'Uganda; un d'eux me remet une lettre !



Lieutenant Maxsted

Je suis agréablement surpris en y lisant que deux gentlemen anglais ont foulé le sol du territoire de l'Etat. Ils m'informent que, vu l'obscurité, ils campent au village Kagolo, mais qu'ils se rendront le lendemain à la station. Je m'empresse de répondre aux autorités anglaises que leur venue est impatiemment désirée des missionnaires et moi.

Tant de bonheur trouble mon sommeil !

Le lendemain matin, nos nouveaux visiteurs arrivent au campement. Ce sont MM. Hugh

Maxsted, lieutenant au 4^e régiment des fusiliers royaux et le docteur Branch.

Le lieutenant Maxsted, jeune, exubérant de santé, d'une grande affabilité, est très communicatif. Commandant du fort de Wadelai, de fondation récente, il s'est rendu, de concert avec le docteur Branch, au lac Albert. Ayant appris qu'un fort belge était installé en face du Nil Victoria, il est venu nous faire

visite de bon voisinage. En hommes pratiques, comme le sont, du reste, tous les Anglais, ils se sont munis du nécessaire : vivres, conserves, condiments et liquides en quantité.

Après avoir vidé le verre de l'amitié, je propose une partie de chasse à l'éléphant, en l'honneur des autorités anglaises.

Cette offre est acceptée d'emblée et aussitôt les blancs se mettent en route vers un petit bois, où se tiennent ordinairement, pendant les heures chaudes, les éléphants de la région.

A tout instant, nous relevons des traces de passage des pachydermes, mais, par un singulier hasard, aucun de ses colosses n'est visible. Nous changeons de tactique en formant deux groupes qui, aidés des soldats des deux nations, battent le bois en tous sens. Rien, rien !

Visiblement déconcertés et afin de ne pas rentrer « bredouilles », nous nous acharnons sur un beau singe noir et blanc, le « guereza », qui perche au sommet d'un arbre.

Pour calmer nos nerfs, une décharge générale lui est envoyée. A la seconde salve, le quadrumaue, bourré de plomb, lâche prise et vient tomber à nos pieds.

Il est midi lorsque, fort fatigués, nous décidons de retourner au campement. Un dîner, préparé diplomatiquement mi-partie par le cuisinier indou, mi-partie par mon cuisinier nègre, nous réconforte.

L'homme pâle ayant peu parcouru la rive gauche du hant Nil, la réunion de cinq blancs de trois nationalités différentes aux sources du Nil blanc constitue un véritable événement. Aussi les indigènes ne s'expliquent-ils pas le motif de cette « invasion blanche ».

Les missionnaires ne pouvant prolonger leur séjour, font leurs préparatifs de départ. Après les plus cordiaux adieux et



Guereza

leur avoir fait espérer ma visite à la mission de Homia, les Pères Bresson et Varangot s'embarquent dans les allèges mises gracieusement à leur disposition par les Anglais, tandis que ces derniers s'acheminent, avec leur escorte, vers la station.

L'obscurité est apparue depuis longtemps quand, à 7 h. 1/2, nous arrivons au poste, où la troupe sous les armes nous attend.

Nous avons parcouru cinquante kilomètres environ depuis ce



M. Maxsted au repos

matin et pourtant, dispos, mes hôtes nouveaux se mettent à table. Mais la fatigue se fait sentir et nous ne tardons pas à aller nous étendre dans nos lits.

Le jour suivant, je m'empresse de faire visiter aux autorités anglaises les constructions, le bétail, le champ de tir, le potager, les routes, tandis que les soldats des deux nations, dont une couple d'indous, échangent des cadeaux.

Le lieutenant Maxsted se rend également dans les villages à proximité du poste. Il me dit être émerveillé du travail que les Belges ont accompli en si peu de temps aux bords du Nil.

Ayant les mêmes vues, nous ne tardons pas à nous vouer mutuellement amitié; celle-ci facilitera notre tâche dans le règlement amiable des différends, qui surgissent forcément

dans une région frontière, où les brigands se mêlent à la population dense.

Désirant sceller sa venue, le lieutenant Maxsted me propose l'organisation d'un service postal reliant le Haut-Ituri à l'Uganda et à l'Egypte : la première voie, par l'Uganda, via Mahagi, Wadelai, Mengo, Port-Florence et Mombasa, situé à la côte orientale : la deuxième voie, par le Nil, via Mahagi, Wadelai, Gondokero, Kartoum, Le Caire.

La ligne de chemin de fer du Caire au Cap étant terminée jusque Kartoum, et de Kartoum des canonnières anglaises faisant régulièrement le trajet sur le Nil jusque Gondokero (près de Lado), quarante jours suffiront, à l'avenir, pour transmettre la correspondance d'Europe à Mahagi, alors que, par la voie de Boma, les courriers mettent cent et vingt jours.

Mettant immédiatement notre projet à exécution, M. Maxsted me remet des timbres de l'Uganda en échange de ceux de l'Etat, et nous décidons que, le premier de chaque mois, un courrier partira de Mahagi pour Wadelai et vice versa.

Voilà le Haut-Ituri désormais relié par Mahagi, l'Uganda et l'Egypte au vieux continent.

Avant de reprendre le chemin du Nil, les autorités anglaises me font promettre une prompt visite à Wadelai.

Une semaine s'est à peine écoulée que ce parfait gentleman



M^{re} Streicher

me fait remettre, avec une aimable lettre, un magnifique chien danois.

Ma période de « veine » continuant, les Arabes de l'Uganda viennent m'offrir en vente un âne de Mascate, qui me rendra les plus grands services lors de mes tournées de reconnaissance, d'autant plus que, ancien cavalier, j'ai beaucoup souffert de l'absence, en Afrique, de la plus noble conquête de l'homme.

Les Anglais ont quitté la région depuis une quinzaine de jours à peine que je suis avisé de la visite de M^{gr} Streicher, évêque de Taboreo, qui, après avoir parcouru successivement les postes frontières d'Iremu et de Kilo, s'en retourne dans l'Uganda, par Mahagi.

Je joins Monseigneur au village de Boké. Sa Grandeur, quoique âgée de quarante ans, voyage toujours à pied. C'est un des missionnaires de la première heure, qui s'est voué corps et âme à porter la parole du Seigneur au cœur de l'Afrique.

Malgré mes instances, M^{gr} Streicher ne peut prolonger sa visite au delà de deux jours à Mahagi, une besogne pressante l'attendant à Taboreo. Il quitte le territoire de l'Etat, en remerciant vivement tous les blancs de leur bonne hospitalité.

Me voilà à nouveau seul durant sept longs mois ; cependant ces visites m'ont retrempe l'âme et, bien que souffrant parfois de la solitude, je vis dans l'espoir d'autres visites et aussi du prochain retour dans la mère-patrie !





Train de la ligne Mombasa-Port Florence *
(Uganda)

RECONNAISSANCE SUR LE NIL

Quatre vastes lignes de chemin de fer traverseront, dans un avenir rapproché, l'Afrique : dans le sens de la longueur la ligne du Caire au Cap ; dans celui de la largeur la ligne Mombasa-Port-Florence-Lac Albert, qui se réunira à la ligne Congo-Nil. Le point d'intersection de ces trois immenses voies ferrées sera vraisemblablement le nord du Lac Albert, près de Mahagi.

La ligne de chemin de fer, qui doit relier le Congo au Nil, comportera environ douze cents kilomètres de voie ferrée, partant de Stanleyville.

Afin de ne pas entreprendre des travaux inutiles, il s'agissait d'être fixé sur la navigabilité du Nil entre Mahagi et Dufilé. A cet effet, mes chefs me signifièrent l'ordre de reconnaître la rive gauche du Nil — qui était peu ou pas connue — jusque Dufilé et de les renseigner au sujet des populations riveraines.

Pour ne pas apeurer les indigènes, je fis annoncer un mois à l'avance mon départ pour Dufilé. Entretemps, j'organisai l'escadre (!) qui devait m'accompagner.

La tâche la plus ardue consistait à trouver les payeurs et

porteurs; la descente du Nil étant redoutée à cause des Maldiistes, habitant cette région. Il me fallut énormément de patience pour convaincre les naturels de la protection que leur assureraient mes soldats.

Le 10 février 1902, toutes les palabres étaient terminées; je décidai du départ pour le lendemain.

11 février.

En route pour le port de Mahagi. Quinze soldats et trente indigènes de Keta m'accompagnent pour le transbordement éventuel des pirogues. Le chemin récemment percé, rend l'escorte d'humeur gaie; c'est clairon sonnante que la troupe atteint le poste de ravitaillement installé au fond de la baie.



Tokukenda

Tokukenda, le fameux sultan des Bagongo, à qui échet l'honneur d'assister à la rencontre de Stanley et d'Emin Pacha au lac Albert, vient avec une très imposante escorte, tout habillée de blanc, me faire la visite réglementaire. Il met quatre bacs à quarante payeurs à ma disposition. Avec les trois grandes pirogues qui m'ont été envoyées par mon chef, l'escadrille, composée de sept bâtiments dont trois cuirassés (!) (les pirogues), pourra imposer sur le fameux Nil blanc, visité pour la première fois, dans cette région, par les troupes de l'Etat.

Ayant été prévenu que la rive gauche du Nil était inhabitée, on procède au chargement de moutons, de chèvres, de poules et de nombreuses rations de sorgho.

12 février.

Tokukenda assiste aux préparatifs de départ. Tous les indigènes, au nombre d'une centaine, placés sous l'œil vigilant d'un

nyampara, expriment leur satisfaction de se rendre à Kartoum (!) d'autant plus qu'un doti d'étoffes leur est promis à la rentrée. Bientôt tout ce monde prend place dans les pirogues.

Il est huit heures quand un coup de canon, pardon, « de fusil » donne le signal du départ; la flottille démarre lentement pendant que le clairon sonne des fantaisies joyeuses.

A midi nous abordons chez Dokukelu, aux sources du Nil blanc. Ce sultan, chef des Pagnemur, vient à ma rencontre et m'offre deux baes et des pagayeurs.

13 février.

Aucune désertion ne s'est produite, et la flottille, au grand complet, se met en branle au lever du soleil.

Désirant admirer aisément les sites et faire face aux événements, ma pirogue, en vaisseau amiral, prend la tête de l'escadre qui suit le thalweg en file indienne, les bâtiments (!) espacés de cinq mètres. Nous longeons la côte anglaise; la confiance commence à naître; les villages ont disparu. Le chant de mes pagayeurs seul éveille l'attention des paisibles échassiers qui, troublés dans leur douce somnolence, fuient en poussant des cris perçants. Des espèces de genêts de cinq à six mètres ont remplacé la brousse et les bois. Tout à coup, une panique surgit parmi les pagayeurs qui refusent d'avancer. C'est une bande d'hippopotames qui veut barrer le passage à la flottille, mais quelques coups de feu mettent ces intrus en fuite.



Milan

Le Nil, qui atteint de cinq à six kilomètres de largeur à sa sortie du lac Albert, se rétrécit sensiblement. De belles collines se dessinent à l'horizon. Les rives, très pittoresques, sont parsemées de petits bois. A tout moment, on aperçoit sur le fleuve silencieux, des aigles, des éperviers et de petits oiseaux, perchés sur des espèces de bambous, dont le gazouillement nous ravit. A trois heures, un village est en vue à la rive anglaise, je décide de camper en face. Des indigènes traversent le Nil et viennent m'offrir des vivres en vente. Ils ne paraissent pas étonnés de notre visite et lient vite conversation avec mes gens.

14 février.

Pendant la marche, le tableau de travail est ainsi réglé : 6 heures, réveil au clairon, soins de propreté et léger repas ; 7 heures, en pirogue. A moins de circonstances imprévues, on voyagera jusqu'à 4 heures. Arrivée à l'étape, installation du cantonnement, distribution de vivres, repas, palabres et, à 7 heures, retraite sonnée par le clairon, afin d'inspirer le respect aux populations. Trois sentinelles veilleront continuellement à la sécurité du campement, dont personne ne pourra s'éloigner sans mon autorisation ; aucun étranger ne pourra s'approcher sans déposer les armes.

Le voyage se poursuit suivant les ordres donnés. Tout le monde est en pirogue à l'heure réglementaire. Le plus grand fleuve du monde n'a plus, à certains endroits, que cinq cents mètres de largeur. Les rives sont nues. Par ci, par là, un palmier. Des îlots, couverts de genêts, commencent à obstruer la régularité de la nappe d'eau, qui se dirige lentement vers la Méditerranée.

Vers midi, un village s'offre à la vue sur la rive gauche : nous abordons dans une localité composée de cent huttes. Tjatim, le chef, vient à ma rencontre sans aucune méfiance. Ses

hommes sont grands et, signe particulier, paraissent bien faibles. Ils portent, incrusté au bas de la lèvre inférieure, un morceau de verre. Nous ne devons pas craindre la faim, car des vivres nous sont remis en quantité.

L'après-midi, j'organise une chasse au gros gibier. Nous apercevons plusieurs troupeaux d'une trentaine d'antilopes chevalines. Impossible de les approcher; dès que nous diminuons la distance qui nous en sépare, elles fuient à toute allure.

Les moustiques nous assaillent dès la tombée du jour, et, en quantité telle, que je me hâte de protéger mon lit d'une double moustiquaire.

15 février.

Tout le monde est dispos au départ. De nombreuses hirondelles volettent tout près des pirogues et nous accompagnent un moment. Le Nil est toujours calme à peine aperçoit-on le fil de l'eau. Le terrain est très plat; de nombreuses îles divisent le cours.

Des pélicans, des canards, des ibis sacrés et des marabouts sommeillent sur le sable des rives; d'autres échassiers, perchés sur les arbres, s'inquiètent au passage de la flottille et vont assurer leur retraite au loin.

Le Nil s'élargit maintenant et mesure mille cinq cents mètres environ d'une rive à l'autre. Plusieurs villages sont installés à la rive gauche. Les indigènes, tous très grands et complètement nus, assistent curieusement au défilé de la flotte fantôme.

A 1 heure, le poste anglais de Wadelai est en vue. J'y aborde pour rendre visite aux officiers. Les troupes anglaises pré-



Marabout

sentent les armes à mon passage et, à l'arrivée au fort, une cordiale réception m'est réservée par les autorités. M. Maxsted, qui a été appelé au commandement du poste de Gondokero, est remplacé par M. Kmoles. J'y retrouve cependant le docteur Branch. Après un succulent repas, bien arrosé, les amphitryons organisent une partie de chasse sur le Nil. Nous voilà installés sur une spacieuse allège à voile, à l'affût du canard.



Devant le poste de Wadelai *

Les Anglais ne ratent pas un canard au vol, tandis que moi, j'éprouve des difficultés à abattre un maigre héron, ce qui porte un rude accroë à ma réputation de chasseur.

Les soldats anglais qui sont venus à Mahagi, reconnaissent mes hommes; ils fraternisent, et les indous conduisent mes lascars dans les bazars arabes, où, en causant, ils boivent et fument toute la soirée.

Pendant le dîner, qui réunit six blancs, les danses et chants des pygmés exécutés par mon nain, ne laissent pas d'égayer la société. Il reçoit des cadeaux de tous.

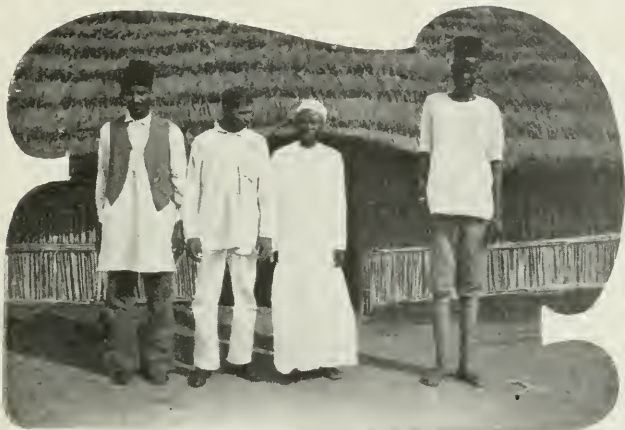
J'ai toutes les peines à écourter mon séjour et à délaisser de si tôt une hospitalité vraiment anglaise. Il est bien tard quand je vais me reposer.

16 février.

Six jours vous séparent encore de Dufilé, m'ont dit les insulaires en me souhaitant « bon voyage. »

Les îlots font leur réapparition. Aux rives des collines boisées et, par-ci par-là, des villages dont les habitants nous dévisagent d'un œil tranquille.

Dans la suite, les îles, toujours couvertes d'espèces de genêts,



Indous et Indigènes de l'Uganda commerçants *

cachent les rives, qui sont distantes de plus de cinq kilomètres. Dans un labyrinthe de marais, je cherche vainement un point pour atterrir.

L'après-midi, un violent orage éclate et met le silencieux Nil en fureur. D'énormes vagues menacent même la flottille. Le calme renaît, mais les pagayeurs ont perdu le fil de l'eau. Nous voguons à la recherche de la rive gauche. Toutefois, les îlots se présentent en si grand nombre que je désespère d'y aboutir. A 5 1/2 heures, enfin, nous voyons la terre ferme. Après avoir dévoré quatre épis de maïs, je me mets au lit. Voulant parer aux ennuis de ma solitude, les moustiques, par centaines, voletant contre les parois de ma moustiquaire — heureusement hermétiquement close — organisent une sérénade.

17 février.

Mes nègres, moins bien protégés, se ressentent de la visite des moustiques, car personne n'est prêt à partir quand je donne l'ordre de lever l'ancre.

Le voyage à peine repris, une vingtaine d'hippopotames approchent jusqu'à trente mètres des pirogues. Ils nous fixent curieusement et poussent des beuglements; puis, plongent et reparaissent plus loin. Les marais ont fait place aux îlots et le pays environnant les rives est uni. Bientôt, nous sommes assaillis par une cinquantaine d'hippopotames. Ils paraissent vouloir nous barrer la route. Un seul coup de feu les fait fuir tous!

Le jour tombe quand on dresse ma tente et, peu après, tout le monde, sauf les sentinelles, va goûter le repos.

La nuit, les hippopotames font leur réapparition. Sans quitter l'eau, où ils se sentent en sécurité, ces pauvres reviennent beugler et se plaindre jusque près du campement. C'est que, par un hasard malheureux, nous avons dérangé les colosses, en installant nos tentes à l'endroit où ils ont l'habitude de passer la nuit! Parfois, des beuglements plus énergiques semblent vouloir nous inciter à déguerpir. Quelques hippopotames poussent la témérité jusqu'à venir tout près de la rive montrer leur grosse tête, en soufflant fortement, espérant probablement nous effrayer. Comme nous ne faisons mine de bouger, les colosses, de guerre lasse, prennent le parti de passer une nuit blanche à l'eau!

18 février.

Nos visiteurs nocturnes de la veille nous attendent au large. Auraient-ils l'intention de nous faire payer notre bravade? En tous cas, l'œil en feu, ils paraissent guetter pour nous livrer combat; mes pagayeurs manifestent des signes d'effroi. Trois coups de feu décident les monstres à plonger au loin, à la grande joie de tous les indigènes. A peine avons-nous passé la zone dangereuse que la bande reparaît; cette fois, un seul plomb les fait définitivement battre en retraite.

Les marais obstruent le cours normal du fleuve; les rives toutes plates paraissent désertes et le silence n'est troublé que par le bruit des pagaies. Il est 4 heures quand nous abordons à un endroit très sec, permettant de camper.

19 février.

La nuit a été calme, mais, à peine en route, nouvelle visite des monstres sous-marins.

Plusieurs belles chaînes de montagnes s'offrent à la vue; ensuite, c'est une bande d'une trentaine d'éléphants broutant tranquillement à la rive droite. Peu après, on me signale la présence, dans un marais, de sept nouveaux éléphants. Sans éveiller leur attention, nous en approchons à une quarantaine de mètres et une décharge de quatre coups d'Albini part. Un pachyderme, atteint au front, chancelle. Une nouvelle décharge lui est envoyée et quelques minutes après, son corps git dans la fange, tandis que ses compagnons décampent lentement du boubrier.

Quoique 5 heures aient sonné, nous ne pouvons aborder, étant entourés de marais. Je décide de camper sur un petit rocher qui émerge au milieu du Nil. Il y fait chaud et malsain, surtout à



Ivoire apporté aux autorités anglaises *

cause des odeurs fades que dégagent les marais. Je renonce au dîner et me contente de grignoter deux épis de maïs.

L'escorte donne des signes visibles de lassitude : les conversations gaies des premiers jours ont fait place au silence morne.

Je visite le campement et, tout en causant de choses diverses, j'annonce que dans trois jours nous arriverons à destination. Ces paroles n'ont pas le don de les ranimer.

20 février.

Le départ se fait d'une façon pénible. Tous mes hommes semblent fatigués ; ce n'est qu'une heure après que les pagayeurs, en maugréant, se mettent sérieusement à la besogne.

Voilà de nouveau nos inséparables amphibiés. Cette fois, le décor change. Ils sont plus de quarante, couchés sur un banc de sable. Un coup de feu fait disparaître sur-le-champ cette masse de chair au fond de l'eau, qui rejailit écumante à plusieurs mètres de hauteur.

Vers 1 heure, un village se distingue à la rive gauche et je donne l'ordre d'y mettre le cap. En approchant, j'aperçois de nombreux soldats, puis deux visages blancs ! Tous ont l'air effaré. Un moment après, des coups de feu et des cris de joie partent de la rive, répétés par mes soldats. Je n'ai pas le temps de me renseigner sur le nom du lieu où nous abordons que, déjà, deux sous-officiers, m'apprennent que nous avons atteint Dufilé nouveau, ancien fort égyptien, construit par le savant Emin Pacha. Fini ! crié-je aux gens de mon escorte, dont le visage se déride rapidement.

Pendant que je prends une collation, on m'apprend que Dufilé vient d'être déplacé par ordre supérieur et que l'installation du nouveau poste se fait exactement sur l'emplacement occupé jadis par les troupes égyptiennes.

De nombreuses habitations en briques sont enclavées dans le fort, dont l'étendue dépasse deux cents mètres carrés. Un for-

midable fossé et des remblais en défendent l'entrée. Décidément, Emin Pacha s'est surpassé ici.

Dans l'attente du retour du commandant de Dufilé, qui occupe encore l'ancien poste, nous assistons aux festivités organisées par les soldats, à l'occasion de l'arrivée des hommes de Bula Matari; celles-ci se prolongent bien tard dans la soirée.

21 février.

Arrivée du lieutenant Renard. Quelle heureuse rencontre que celle de cette vieille connaissance d'Europe! Nous nous amusons quelque peu de l'accontrement dans lequel nous nous présentons l'un à l'autre. Moi porteur d'une grande barbe en broussaille et couvert d'effets rapiécés; lui, le brillant officier du 3^e lanciers, en bras de chemise, coiffé d'un chapeau boër et montant un bourriquet harnaché d'une selle taillée dans un tronc d'arbre!

Mais le décorum est d'ordre secondaire. Notre préoccupation du moment n'est-elle pas de conduire à bien les travaux urgents qu'on nous a confiés.

Après avoir vidé le verre de l'amitié, nous nous mettons en marche vers Dufilé ancien, que nous atteignons après quatre heures de marche.

Les bâtiments, construits au moyen de pierres bleues, sont grands et solides et en font une coquette station. A quelque distance, le poste ressemble à s'y méprendre à un hameau de la province de Liège. Il y fait sain; outre une température beaucoup moins élevée qu'à Mahagi, une brise légère se lève dès 8 heures du matin, et les monstiques y sont rares. Les indigènes sont semblables à ceux que j'ai vus au cours du voyage. Les hommes sont presque tous nus, tandis que les femmes sont légèrement vêtues.

23 février.

Nous profitons du dimanche pour excursionner dans les cataractes du Nil, à vingt minutes de la station.

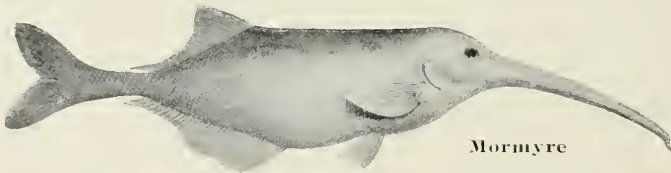
Les indigènes ne possédant pas de « baes », nous transbordent au delà du Nil, qui se divise en deux tronçons, sur des radeaux d'un nouveau genre : sept ou huit grosses branches attachées l'une à l'autre. On s'assied à l'avant, tandis qu'à l'arrière un indigène, la poitrine appuyée sur le radeau, le restant du corps à l'eau, nage et pousse les branches vers



Toror

l'endroit désigné. C'est peu pratique et l'eau entrant par les interstices, mouille le bas des reins. Ce moyen de passage, tout à fait primitif, porte le nom énigmatique de « Toror »!

Nous avons atteint la seconde branche du Nil. Les rapides y sont impétueux; le bruit du clapotement de l'eau sur la pierre se fait entendre à plus d'un kilomètre. Comme le poisson est fort abondant près des cataractes, une partie de pêche... à la tonite



Mormyre

est décidée. Une cartouche est jetée dans le fleuve. Une forte détonation, suivie d'une gerbe d'eau, trouble les profondeurs du Nil et fait venir quinze à vingt gros poissons à la surface. Etourdis pour un moment, il n'y a plus qu'à les cueillir. Cette pêche miraculeuse est renouvelée trois fois avec le même succès.



Silure

Soudain, une explosion se produit près de moi. Instinctivement, je me retourne en me cachant le visage des mains. A cet instant, M. Bleusen vient à moi, pâle et couvert de sang. Il me montre son bras droit, qui ne forme plus qu'un amas de chair vive, dont les os se détachent. M. Renard et moi volons à son secours, mais le blessé se dégage vivement. Ne se rendant pas compte de la gravité de l'accident, il veut courageusement poursuivre seul; ses forces le trahissent et il s'affaisse aussitôt. Pendant un premier pansement, nous dépêchons un courrier auprès du docteur à Nimélé (poste anglais en face de Dufilé); puis, nous nous empressons de faire repasser la branche du Nil à notre blessé, installé sur le radeau Toror. Une demi-heure après, il est déshabillé et étendu sur son lit. La main droite n'existe plus et du poignet il ne reste que des lambeaux sanglants auxquels adhèrent des os réduits en bouillie. La figure et le corps sont couverts de petites blessures provenant des éclats. Les plaies sont immédiatement lavées à l'eau phéniquée, puis pansées au moyen de la ouate et de gaze.

L'accident s'explique comme suit : Bleusen tenait une cartouche de tonite dont la mèche était allumée. Il s'apprêtait à la lancer dans le fleuve, quand un soldat lui dit de la diriger vers un autre endroit; trop tard, hélas! la cartouche avait déjà éclaté dans la main de l'imprudent.

24 février.

Notre malade, quoique souffrant énormément, se porte relativement bien : sa faiblesse est grande par suite des pertes de sang. Le médecin, que nous attendons impatiemment, arrive dans la soirée. C'est l'aimable docteur Branch, dont on n'a pas oublié la visite à Mahagi, qui, de passage à Nimélé, vient offrir ses services. Après un examen attentif de la plaie, il juge une opération nécessaire, fixée au lendemain.

25 février.

L'opération a heureusement réussi. Après avoir endormi le patient, on lui a amputé l'avant-bras mutilé.

Bleusen (1) se réveille une demi-heure après et, les larmes aux yeux, remercie le praticien. Nous joignons de tout cœur nos félicitations à celles de notre camarade, l'opération ayant été menée avec grande habileté.

L'heure du départ a sonné pour moi. Je quitte mes compagnons pour reprendre le chemin du lac Albert. Au moment de nous séparer, le lieutenant Renard et moi, nous nous criions à plusieurs reprises : « Au revoir ! à Bruxelles ! »

Minuit est proche quand nous atteignons Dufilé-nouveau.

26 février.

C'est au son d'une fanfare de clairon que l'escadre appareille vers le sud, en longeant la rive gauche.

A 5 heures du soir, nous abordons devant une grande falaise.

La nuit, la chaleur accablante m'oblige à ouvrir ma tente, bien que je sois couché sans couverture ni drap de lit.

27 février.

Des rochers et des collines se remarquent à l'ouest. Aucun village n'est en vue. Les rives, légèrement boisées, sont couvertes de brousses. Le vent souffle et nous avançons bien lentement à cause des vagues qui sillonnent le Nil. Nous passons la nuit sur un îlot bien marécageux. Il pleut, tous mes noirs sont momifiés.

(1) Bleusen, ex-sous-officier au régiment des Carabiniers, promu au grade de sous-lieutenant dans la suite, est rentré dans la mère patrie quelques mois après. Il n'a pas tardé à retourner en Afrique; il y est décédé, dans la région de Mongala, en 1905.

28 février.

Un village est en vue vers 1 heure. Je décide *illico* d'y loger.

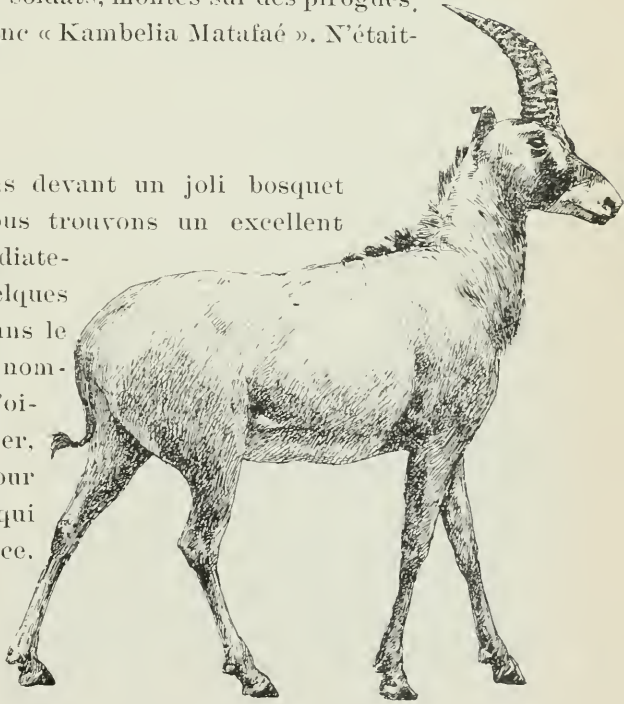
A notre approche, tous les indigènes ont fui. Armés de lances, ils se tiennent à quelque distance. A l'appel du nyampara qui m'accompagne, ils reviennent aux huttes.

Nous avons atteint la tribu des Aliba, ayant pour chef Lou. Des vaches, des moutons et des chèvres forment la richesse de la peuplade dont les hommes, de même que les femmes, sont totalement dépourvus de vêtements.

Cette importante localité est clôturée au moyen de branches d'arbres, pour parer aux incessantes attaques des Madi, qui habitent les montagnes, à l'intérieur du pays. Lou me conte qu'il n'a vu qu'un seul homme blanc. Il venait du lac Albert, accompagné d'un grand nombre de soldats, montés sur des pirogues. Les soldats appelaient le blanc « Kambelia Matafaé ». N'était-ce pas Emin Pacha?

1^{er} mars.

A 4 heures, nous arrivons devant un joli bosquet touffu et bien frais, où nous trouvons un excellent campement. Je pars immédiatement en chasse avec quelques soldats. C'est le paradis dans le désert, car nous voyons d'innombrables et belles espèces d'oiseaux qui se laissent approcher, mais que nous dédaignons pour les nombreuses antilopes, qui gambadent à peu de distance. Une d'elles paie de la vie l'imprudance de voisiner avec le blanc. Deux lièvres, les premiers que j'aperçois



Antilope chevaline

au Congo, parviennent à se sauver. La nuit, les fauves, qui ne sont pas à ignorer en cet endroit giboyeux, viennent nous rendre visite. Leurs hurlements divers, parmi lesquels se distingue le rugissement du lion, nous tiennent éveillés toute la nuit. Pour compléter ce « concert africain », nos amis les hippopotames font à la rive une nouvelle apparition bruyante. Ce sont les feux du bivouac qui inquiètent tous ces « pleureurs » et les dérangent dans leur champ d'action.

Afin de parer à toute éventualité, cinq soldats, l'arme au pied, veillent dans la direction d'où partent les rugissements. Décidément, me dis-je, il n'y a donc pas de médaille sans revers ?

2 mars.

La nuit a été bien mauvaise. Serait-ce la sérénade de la nuit qui en est la cause ? Une pluie diluvienne nous mouille jusqu'aux os. Les crocodiles, couchés paresseusement sur les banes de sable, fixent d'un œil vitreux notre cavalcade qui ne les émeut pas. Cela nous énerve de constater que notre passage laisse les sauriens indifférents. En guise d'ultimatum, un coup de feu leur est envoyé, qui les tire de leur torpeur. Comme mus par un ressort, et en signe d'effroi, ils ouvrent toute large leur

immense gueule, puis, dare dare, disparaissent au fond du fleuve.

Au coucher du soleil, les mouettes glissent sur l'onde, donnant ainsi un éclat particulier, au morne paysage qui nous entoure.

La nuit est venue ; nous ne trouvons pas, dans l'enchevêtrement d'îlots qui nous entourent, d'endroit pour aborder.



Labyrinthe du Nil près de Wadclai

Les énervants moustiques font leur apparition et bientôt nous avons à nous débattre contre ces importuns. Parfois même les pagayeurs poussent des cris de douleur. Quant à moi, semblable à un naufragé de la « Méduse », j'agite continuellement un essuie-main pour me protéger des maudits insectes. Nécessairement, l'allure de la marche s'en ressent et, à tout instant, il faut tempêter pour que nous n'allions pas à la dérive.

Heureusement, une bonne pluie met tous ces diptères en fuite. Les pagayeurs replongent maintenant avec force leurs rames dans le Nil, mais cette ardeur est de courte durée, la fatigue étant grande. A 10 1/2 heures, enfin, nous apercevons un village. Des cris de joie partent avec un ensemble touchant de tous mes bâtiments. Au moment où nous abordons, les indigènes viennent à la rive et leur chef, Bagay, m'offre des vivres. Nous n'avons garde d'y toucher, désirant avant tout nous reposer dans ce grand village, entouré d'un boma, par crainte d'une incursion des Madi.

3 mars.

Nous stoppons jusqu'au lendemain parmi la tribu Ometi, où nous arrivons après trois heures de voyage. Leur sultan Pôké m'assure que, tout jeune, il a vu venir chez lui, en bateau à vapeur, les deux seuls blancs qu'il ait rencontrés avant moi. Nous n'avons pas peur des blancs, ajoute-t-il, mais nous avons horreur des Madhistes, qui pillent tout sur leur passage.

4 mars.

Mes nègres ont bavardé une bonne partie de la nuit. Serait-ce la rentrée prochaine qui leur aurait fait délier la langue ?

La rive gauche, que nous cotoyons, devient de plus en plus pittoresque. Quantités d'oiseaux gazouillent sur les arbres. Plus loin, j'aperçois, perchés sur un seul arbre, plus de cinquante

gros oiseaux blancs et noirs. Ce sont des cigognes, qui se laissent approcher de très près, puis s'envolent toutes en une longue trainée semblable à une belle gerbe. Comme c'est joli!

Au crépuscule, nous nous arrêtons au village Uratji.

5 mars.

A peine avons-nous dépassé Wadelai, que nous sommes assaillis par une violente tempête. A tout moment, nos embar-



Personnel du fort anglais de Wadelai *

cations menacent de chavirer ou d'être submergées; les vagues se jettent jusque dans les pirogues. Heureusement, le ciel s'éclaircit et mes nègres se mettent à chanter, parce que nous avons échappé à un danger sérieux, d'autant plus grand que, éloignés des rives, nous nous

trouvons dans une région marécageuse, qui aurait rendu le sauvetage difficile, sinon impossible.

Nous passons la nuit chez le chef Tjalawa.

Je m'appête à goûter le repos examinant une dernière fois le Nil qui, dans la large vallée et la nuit noire, semble dormir calme et sombre.

Soudain, comme par un effet magique, une clarté paraît à l'horizon et change instantanément l'aspect du fleuve et des environs. Maintenant la nappe liquide a une teinte argentée et les bois sont dans la pénombre : la pleine lune est apparue. Peu après, un long murmure poétique, semblant sortir de terre, s'élève graduellement en harmonie parfaite, nous

extasie l'âme en rêveries les plus douces et les plus mystérieuses.

Ce sont plusieurs centaines d'indigènes de la rive droite, dont nous sommes séparés de près de deux kilomètres, qui entonnent tous le même chant mélodieux, que les coups de tam-tam, à peine perceptibles, rythment lentement. L'effet en est ravissant et à tout jamais inoubliable.

6 mars.

À peine en route, les pagayeurs reprennent leurs chants: l'approche des villages, quittés il y a près d'un mois, n'est pas étrangère à cette bonne humeur. Le concert prend fin en arrivant au village de Dobukelu qui, pour la circonstance, fait venir tous les indigènes à la rive, afin d'assister à la rentrée de ses hommes.

7 mars.

Nous voilà en pirogue pour rejoindre le port d'attache de l'escadrille et, à 11 heures, nous entrons dans la baie de Mahagi. Toute mon escorte chante, tandis que les indigènes se rassem-



Le Nil près du Iac Albert *

blent y compris Tokukenda, devant le poste de ravitaillement. La terre de Mahagi est saluée d'un coup de feu au moment où la flottille aborde.

Tokukenda et ses nyampara ne cessent de nous interroger au sujet de Kartoum (!) et des peuplades que nous avons rencontrées. Leur joie est grande quand ils apprennent que pas un indigène ne manque à l'appel. Après le paiement, les payeurs se hâtent de regagner leurs villages, où ils amplifieront singulièrement les incidents du voyage et les beautés de Kartoum (!)

8 mars.

Rentrée à la station. Au moment où j'atteins le sommet de la chaîne de montagnes qui forme la vallée du lac, je salue une dernière fois cette belle et enivrante nappe d'eau, remplie de souvenirs glorieux, que je ne reverrai peut-être plus jamais.

Voici les femmes du poste, vêtues de riches étoffes, qui viennent à la rencontre de mes hommes et, peu après, j'aperçois la troupe réunie en grande tenue, le drapeau flottant au centre.

Comme je suis heureux de revoir mes braves : l'émotion me gagne quand je serre la main au sergent Mangapa. Mon successeur est annoncé et sera ici dans quelques jours. Les fatigues du voyage m'ont indisposé, aussi vais-je retremper mes forces par quelques heures de repos, remettant au lendemain le règlement des palabres dont on veut m'entretenir.

CONCLUSIONS.

Le but du voyage à Dufilé a été atteint.

L'expédition se composait de :

Neuf embarcations (dont six baes); trente indigènes pour le transbordement éventuel par terre; quarante-cinq payeurs; quinze soldats; quatre cents rations de vivres de réserve, plus dix moutons et vingt poules.

Il a été reconnu que :

Le Nil est navigable entre le lac Albert et Dufilé, attendu que le voyage a été effectué à l'époque où les eaux étaient les plus basses ;

La distance qui sépare ces deux points est de neuf jours de Mahagi à Dufilé, et de onze jours de Dufilé à Mahagi ;

Le service de transport et de courrier sur le Nil peut être considéré comme établi, trois soldats ayant, quelques jours après notre reconnaissance, refait le même voyage sans être inquiétés ;

La rive gauche est peuplée d'indigènes paisibles, qui possèdent du gros bétail, des chèvres et des moutons en quantité ;

Seize jours séparent Mahagi de Lado, dont neuf à effectuer en pirogue et sept à pied (de Dufilé à Lado).



Canoas à Lado *

ADIEUX A LA STATION

19 mars 1902.

M. Vervloet, est arrivé à la station. C'est un officier énergique et plein d'ardeur. Après la remise du commandement je lui donne un aperçu de la politique de la région, puis, mes préparatifs de départ pour la mère patrie sont faits.

Je ne puis me figurer que je vais quitter Mahagi, où nous avons, le personnel et moi, peiné pendant près de vingt mois.

Les chefs des environs viennent déclarer qu'ils regrettent mon départ; cependant j'ai dû sévir envers tous. « Tu étais notre père et maintenant que tu t'en vas qu'allons-nous devenir? » s'écrie un d'eux. Je le rassure, promettant que mon successeur suivra les mêmes traditions, qui sont, d'ailleurs, conformes aux vues du gouvernement.

Au cours de cette dernière entrevue, l'émotion me gagne; j'ai peine à cacher mes larmes. Il est donc possible de s'attacher à des sauvages!

Une partie des soldats ont fini leur terme d'engagement et retourneront avec moi. Je ne serai donc pas seul à voyager jusque Iremu. L'heure des adieux sonne. La troupe rassemblée dans l'allée des bananiers, porte l'arme, et je dis au revoir aux soldats. Quelques minutes après, je serre la main au nouveau chef de poste et me voilà en route pour la Belgique.



Calao

TROISIÈME PARTIE



De Mahagi
à Anvers

DE MAHAGI A BENI

19 mars 1902.



DEVANT rendre compte à mon chef de zone, qui est en reconnaissance au lac Albert-Edouard, de ma mission sur le Nil, j'entreprends, en faisant un assez long détour par Beni, ma marche vers la mère patrie.

Du 20 au 29 mars.

C'est à regret que je quitte le village Boké et pourtant j'ai hâte de traverser au plus vite la région. La chaleur est extrême ; les porteurs s'enveloppent les pieds de morceaux d'étoffe, pour se les préserver des brûlures occasionnées par le sol surchauffé. La caravane avance péniblement ; je perçois chez mes porteurs des velléités de désertion. Partout, sur mon passage, l'affreux sentier du début a été élargi de trois à quatre mètres. Des passerelles ont été placées jusque sur les plus petits cours d'eau.

La pluie bienfaisante fait son apparition au moment où nous quittons la plaine pour entrer dans la marécageuse forêt de Kilo.

Une route a été construite facilitant ainsi énormément la marche: toute la caravane traverse allègrement les clairières. Mon front se déride et j'avance d'un pas alerte: ces grandes jungles (Matétés) qui, à l'aller, nous avaient fait souffrir et nous cachaient le ciel et le panorama environnant, sont fauchées par les indigènes de la région, soumis par le chef de poste de Kilo. Dans la plaine, nous relevons des traces de buffles et de phacochères, mais aucun animal n'est en vue. Il ne me faut que sept jours pour atteindre Kilo, alors que j'en ai mis douze à l'aller. Ces progrès sont dus tant aux coupures introduites dans les tracés, qu'à la construction des routes.

Réception cordiale à Kilo, que je ne trouve pas sensiblement changé. Avec quelle joie je constate la présence dans le potager de choux, carottes, céleris, etc. Le « pot au feu » mijote bientôt avec trois belles poules, des légumes et du vermicelle: c'est un vrai régal.

Le changement de climat produit ses effets: me voilà cloué au lit pendant trois jours, atteint de fièvre.

Du 30 mars au 3 avril.

Kilo, rendu tristement célèbre par la retraite d'une partie de l'expédition du Nil qui devait, en 1897, se diriger vers Kartoum pour aider lord Kitchener, commandant en chef des troupes égyptiennes, et qui fut prise entre deux feux de madhistes est une station intermédiaire entre Iremu et Mahagi. Le pays environnant est particulièrement montagneux et la population peu dense. La végétation dominante est le maigre et désolant « matété »: aussi les soldats se désignent-ils la station, sous le surnom de « Matété ».

Une route relie actuellement Kilo à Iremu et des villages soumis, installés à certains endroits entre les deux postes, permettent de se rendre compte du travail important accompli en moins de deux ans, par les officiers, sous-officiers et agents de l'État.

De nombreuses montagnes sont à gravir et à descendre à pic, c'est la partie la plus accidentée du voyage. A l'étape, heureusement, des indigènes sont installés maintenant dans les postes de ravitaillement et viennent offrir des vivres.

Ces postes ne sont pas toujours entretenus avec tout le soin désirable. Les puces y ont élu domicile et nous agacent de façon telle que personne ne parvient à trouver le sommeil.

En passant au large d'un village abandonné de la tribu des Wagnari, on me signale l'endroit où le chef Walu, exécuté depuis, avait fait massacrer sept soldats envoyés en courrier à Iremu.

La forêt fait de nouveau place à la brousse. J'y découvre une espèce d'anachorète nègre qui vit isolé dans les profondeurs du bois. Accroupi dans une hutte faite de branchages et de feuilles, il reste muet à nos questions, tout en nous fixant



Femme Wallendu
de la
région d'Iremu

d'un regard indifférent sinon absent. Sa nourriture consiste uniquement en fruits qu'il fait griller sur la cendre: nul ne l'approche ordinairement, car on le craint pour ses sorcelleries.

La belle plaine d'Iremu s'offre à la vue. Je revois avec émotion la longue et imposante chaîne de montagne qui sépare les eaux du Nil de celles du Congo et, à l'ouest, la noire rivière Ituri, qui serpente au centre des bosquets.

Iremu, le sanatorium de l'Ituri, est atteint; j'y goûte le repos pendant plusieurs jours. Le fort n'a guère changé depuis mon



Personnel de la station d'Iremu, affublé de ses plus beaux atours

premier passage; cependant, de nombreuses habitations ont été construites à l'extérieur. Plusieurs villages d'arabisés sont venus s'installer à proximité du fort.

7 avril.

En route pour le fort Beni. L'immense et sauvage forêt de l'Aruwimi, si riche en plantes caoutchoutifères, se dessine au sud, dans un cadre grandiose. Je vais encore la traverser en faisant cependant un angle droit par Beni, où j'ai hâte d'arriver.



Camp du chemin de fer

Après deux jours de marche j'atteins le campement de la commission d'études du chemin de fer des « Grands Lacs » que dirige M. Vervloet, chef de la brigade d'étude de la ligne qui devra réunir le lac Albert au lac Albert Edouard.

Chaque tronçon de ligne comprend une brigade d'études, composée de deux ou

trois blancs, cent cinquante travailleurs nègres et un peloton de soldats qui assure la police. Au point initial se dresse le camp, où se sont agglomérées, dans un quadrilatère, quatre-vingts huttes. Le centre en est occupé par trois grandes habitations à l'usage des blancs, des magasins et du cachot. En cinq jours, le campement est achevé et reconvert de branchages et de feuilles.

Celui-ci terminé, le tracé du chemin de fer est immédiatement entamé. L'ingénieur fait jalonner la direction à suivre et un sentier d'un mètre est aussitôt formé à coups de hache. Cent cinquante indigènes armés de machettes se mettent en ligne et, sur une largeur de dix à quinze mètres, forment le tracé

définitif, en sapant les arbres à cinquante centimètres du sol, sauf cependant ceux de trop grande envergure. Cette besogne accomplie sur un parcours de vingt kilomètres, le camp est délaissé puis érigé au nouvel emplacement.

Un mois de travail est nécessaire à une brigade de cent cinquante hommes, pour effectuer le tracé sur une distance de vingt kilomètres.

A Iremu, la brigade Beni, rencontrera celle de l'ingénieur Adam, qui doit réunir le Congo au Nil, dont le point initial est Stanleyville.

Dès ce jour, les étapes se feront aux camps abandonnés par la brigade, dont je suis à rebours le tracé. Il pleut journellement : aussi est-ce transie de froid et mouillée jusqu'aux os que la caravane arrive aux étapes. Des bandes de singes vont et viennent dans tous les sens et, à notre approche, fuient en sautant de branche en branche. La nuit, les hyènes et certains



Maisons danoises du chemin de fer - grands lacs

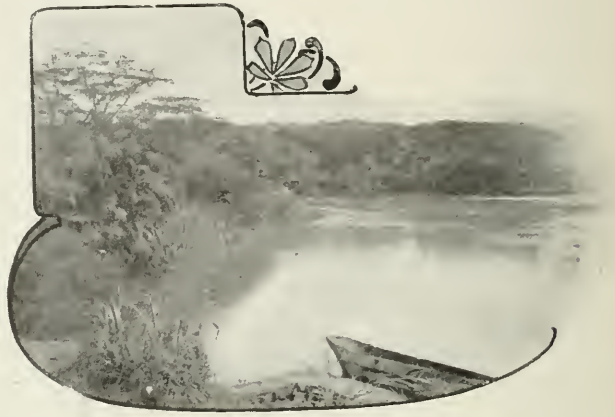
oiseaux nocturnes nous réveillent par leurs cris. Les villages sont rares : mes porteurs, pour apaiser la faim, mangent des feuilles de haricots indigènes et des tiges de maïs. Heureusement, nous approchons de Beni, appelé l'Eldorado du Congo.

La plaine, aux montagnes élevées, fait place à la forêt. Peu après, nous aboutissons à une large avenue bordée de bananiers. Les indigènes viennent me saluer militairement sur la route et j'entends un grand brouhaha dans le fort. M. de Magne, grand et fort sous-officier des chasseurs à pied, escorté des chefs et

des nyampara, vient à ma rencontre, suivi de la troupe en armes, clairon sonnante.

Le fort Béni est le plus coquet, sinon le meilleur, de tous ceux que j'ai vus. Un mur d'enceinte entoure complètement la station composée de cinq bâtiments, dont trois en pisé. Le troupeau de gros bétail est formé de plus de cent bêtes à cornes et d'un lot important de chèvres et moutons; on fait également un grand élevage de poules.

Un panorama splendide s'offre à la vue. Au fond de la vallée, la rivière Semliki, au courant rapide, traverse une jolie contrée boisée, en dessinant de nombreux zigzags. Dans la plaine environnante, d'immenses plantations de bananiers, riz, maïs, etc., couvrent le sol. Au nord-est, des falaises et des chaînes de



La Semliki à Beni

montagnes se dressent en remparts de la grande forêt.

Beni rappelle aussi un souvenir glorieux. C'est la plaine où l'intrépide commandant Henry, parti d'Avakubi avec deux cents soldats, remporta la première victoire sur les révoltés Batétéla et Bakusu, qui, après avoir massacré les blancs et les soldats de l'avant-garde de l'expédition du Nil, commandée par le commandant Leroy, se livraient au pillage de la contrée.

Kilongosi, le grand chef de la région, parle avec effroi des révoltés, lesquels après la défaite infligée par le commandant Henry, s'enfuirent vers le Maniema.

Depuis la retraite des mutins, Kilongosi est le plus dévoué sultan de la région. Journallement, il vient s'informer des travaux à exécuter, de manière à occuper ses nombreux indigènes.

Glacier et volcans

Dans la direction est, se dresse le fameux pic « Ruwenzuri », le quatrième des grands sommets connus de la terre, dont le point culminant est à 6,000 mètres d'altitude.

Le Gaurisankar, dans l'Hymalaya, atteint 8,800 mètres; dans l'Amérique du Sud, l'Aconcagua s'élève à 6,900 mètres et le Chimborazo à 6,300 mètres; le Ruwenzuri à 6,000 mètres; immédiatement après vient le Mont Blanc à 4,800 mètres.

Le sombre et majestueux Ruwenzuri domine dans un élanement grandiose toutes les montagnes voisines, qui semblent des tertres de taupes. A la base de la masse rocheuse, des villages sont installés et de grandes cultures de bananiers s'échelonnent jusqu'à cinq cents mètres. Plus haut, elle est couverte d'arbres et d'herbes entremêlés, qui se clairsemment à mesure que les yeux s'élèvent, puis, le roc paraît aride; finalement ce sont les trois cimes éternellement couvertes de neiges qui éblouissent la vue.

Le Ruwenzuri, que les anciens appelaient « Mont de la Lune », bien que situé entre la ligne équatoriale et le premier parallèle nord, est toujours coiffé de blanc. Ce phénomène est unique sur le globe terrestre. La partie supérieure du glacier, semblable à tout ce qui est réellement beau, ne se montre qu'exceptionnellement; cette particularité s'explique en ce sens que beaucoup de nuages, en voyageant, se heurtent contre le roc. Arrêtés radicalement dans leur marche et cependant poussés par le vent, ils s'étendent et se répartissent dans les environs, provoquant de nombreuses et bienfaisantes pluies. C'est à cette bizarrerie qu'est due la fertilité extraordinaire de la région Beni, nom, du reste, prédestiné.

Au nord du lac Kivu (1) dans la vallée supérieure de la rivière

(1) Description du commandant Sillye.

Rutshuru s'étend, en un vaste et majestueux hémicycle, la chaîne des grands volcans (Kimuga).

Plusieurs de ces colosses sont encore en activité; maintes éruptions de lave se sont produites en ces dernières années. La région est également parsemée de petits lacs, anciens cratères, plus ou moins importants. Le terrain qui entoure la chaîne des volcans est recouvert, en grande partie, de sco-



Chaîne des volcans
Au milieu le volcan « Muhovura »

ries et des gaillons de lave, au milieu desquels la marche est des plus pénible. On y trouve fort peu d'eau; à peine quelques sources, dont le débit est généralement très faible et intermittent. La contrée des volcans est parsemée de cavernes qui se sont formées probablement, au cours d'anciennes éruptions. Généralement l'accès en est extrêmement difficile; il faut ramper à plat ventre sur quarante à cinquante mètres dans un étroit boyau avant d'arriver aux galeries principales, qui atteignent souvent un kilomètre de longueur, huit à dix mètres de largeur, sur cinq à six mètres de hauteur. Ces cavernes ser-

vent de repaires aux indigènes de la plaine (les Bahutu), lesquels, toujours exposés aux incursions des Batura (les Pygmées des montagnes), s'y réfugient en masse, à la première alerte.

La végétation varie suivant l'altitude. Les volcans sont recouverts à la base, d'une brousse peu élevée, mais assez dure ; puis, de taillis épineux ; enfin, sur les flancs des volcans et jusqu'à plus de deux mille cinq cents mètres d'élévation, de hautes forêts de bambous, parsemées de poches marécageuses et même de pâturages, où vivent de nombreux troupeaux de gros bétail. A des altitudes plus considérables encore, on rencontre de vastes champs d'immortelles, alternant avec les bruyères aux fleurs blanches et mauves, se couvrant de givre sous le souffle glacial des vents.

On peut dire que ce pays est exceptionnellement intéressant : la chaîne si imposante des volcans ; ses contreforts, aux crevasses immenses ; les splendides forêts de bambous qui les couvrent ; les curieux petits laes qui les entourent... tout cela forme un ensemble superbe, dont la plume ne saurait exprimer le pittoresque ni la magnificence !

Le commandant Sillye est annoncé, revenant de Rutshuru, où il est allé fonder un nouveau poste. Tout le personnel se porte à sa rencontre. C'est avec une réelle émotion que je retrouve, au cœur de l'Afrique, un camarade de jeunesse.

Pour la circonstance, le chef de poste a fait hisser une vingtaine de drapeaux devant le fort et, au moment où notre chef entre, le clairon sonne par trois fois au « colonel », tandis que les troupes présentent les armes !

Conseil de guerre.

Un chef de village, nommé Nobudana, est prévenu d'assassinat de soldats. La zone étant sous le régime militaire spécial, il sera jugé par le conseil de guerre.

A 6 heures du matin, les tables sont apprêtées sur la véranda de l'habitation du chef de zone ; le prévenu, la chaîne au cou, est amené. Une demi-heure après, le juge du conseil de guerre, en grande tenue, la poitrine ornée de décorations, fait son apparition. Remplissant les fonctions de greffier, il me fait prêter serment et, immédiatement après, l'audience est ouverte. Quelques indigènes et le personnel libre de la station assistent aux débats, qui sont publics. Nobudana est accusé d'avoir fait massacrer des soldats qui, escortant un courrier, passaient par son village. Deux des trois soldats ont été tués ; le troisième est parvenu à s'échapper, quoique blessé d'un coup de lance à l'œil. Il est présent à l'audience.

Au cours de l'interrogatoire, le président rappelle au prévenu Nobudana toutes les péripéties des crimes qu'on lui reproche sinon comme coupable, du moins comme instigateur.

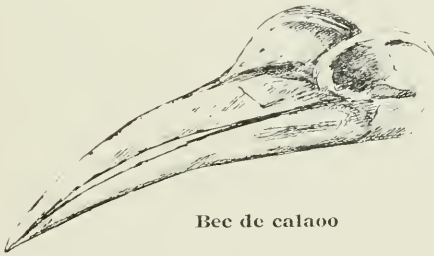
Nobudana, tremblant de tous ses membres, nie énergiquement toute participation au meurtre, mais les témoins sont affirmatifs dans leurs dépositions. Ils reconnaissent, dans le prévenu, l'instigateur du massacre, qu'ils ont vu courir, une lance à la main, sur les soldats. L'accusé ne peut produire aucun témoin à décharge.

Les débats se poursuivent, puis le juge se retire pour délibérer. Quelques minutes se passent et le conseil de guerre rentre en séance pour le prononcé du jugement. Nobudana est condamné à la peine de mort du chef d'assassinat. Il sera immédiatement exécuté par pendaison.

Le jugement est traduit au condamné, qui le reçoit sans sourciller. La potence est installée, sur-le-champ, à la place d'Armes.

Nobudana est conduit, par la troupe en armes, au lieu du supplice. Tout le personnel de l'Etat et des indigènes de la région sont réunis sur la place. Nobudana se passe lui-même autour du cou le nœud coulant qu'on lui remet et monte vivement sur la traverse horizontale, qui est rapidement détachée. Un instant après, le corps se balance. Justice d'ici-bas est faite.

La veille du départ est arrivée. Banquet, au cours duquel le lieutenant Anzeluis, officier américain, nous conte ses exploits pendant la guerre hispano-américaine. Notre pensée se reporte ensuite sur le pays que je vais bientôt revoir, et je me charge bien volontiers des visites à faire aux parents de mes compagnons d'Afrique, que je laisse en plein labeur.



Bec de calao

DE BENI
A STANLEYVILLE

CETTE PARTIE de la route est certainement celle où les intempéries de la grande forêt du plateau central m'ont été les plus nuisibles. La nuit, une chaleur humide m'empêche de prendre le repos; le jour, nous sommes sans cesse gratifiés d'averses. Mes serviteurs sont tous fiévreux et moi-même je paie un nouveau tribut au climat de la terre d'Afrique.

La mousse est parsemée d'insectes aux odeurs nauséabondes. Installés dans un fourré pour y prendre une collation, nous voyons venir des milliers d'abeilles qui se posent sur les aliments; leur nombre sans cesse grandissant nous oblige à lever le camp, sans avoir pu satisfaire notre faim. La lumière du soleil pénètre à peine sous la voûte feuillée; la caravane avance tristement et péniblement à travers les fouillis de lianes et les nombreuses mares stagnantes.

Les nains.

Un groupe de petits hommes armés est signalé à mi-chemin de Mowambi. A notre vue, ils s'éclipsent en poussant des cris. Cependant, à mes appels, quelques-uns reviennent sur le sentier:

ils s'approchent de nous, suivis immédiatement de l'autre partie du groupe formant en tout vingt et un nègres armés de lances et de flèches. Un d'entre eux est porteur d'une petite anti-



Nain

lope, prise au filet, que le plus grand de la bande m'offre par une mimique aussi expressive que comique. Cette aubaine me décide à camper à l'endroit même, afin d'étudier de façon plus précise les mœurs des célèbres « gnomes » africains.

Petits, trapus, les genoux à l'intérieur, le visage grossier, dur et méchant, les nains sont des nomades qui ne reconnaissent aucune autorité.

Ils vivent en petits groupes dans les profondeurs de la forêt et à proximité des villages. Leurs habitations, en forme de coupole, sont faites de branches et couvertes de feuilles. Elles sont agglomérées à proximité d'un village. Dès que le groupe de nains a construit son repaire, leur chef s'abouche avec le village voisin pour la vente du produit de la chasse en échange d'armes. L'accord conclu, les hommes se mettent du matin au soir à l'affût du gibier, tel qu'éléphant, okapi, antilope, hyène, léopard, civette, etc., pendant que les femmes et les enfants restent au campement. Leurs armes consistent en lances et en flèches.

Le nain s'attaque à tous les animaux sauvages indistinctement, dont il n'a aucune crainte; si la bête traquée n'est pas atteinte, il grimpe, avec une agilité de singe, sur un arbre et, avant que l'animal en fureur ait eu le temps de bondir sur son agresseur, celui-ci a déjà assuré sa retraite sur une solide branche. Pour la chasse à l'éléphant, il se sert de la lance. Caché près du sentier que suit ordinairement le plus grand des proboscidiens de notre époque lorsqu'il se rend à la rivière pour s'abreuver, le pygmée guette son arrivée et lui jette avec force sa lance dans le jarret. Une seconde, puis une troi-



Nain

sième lance, suivie d'autres encore, lui sont envoyées dans le pliant des membres jusqu'à ce que la bête tombe. La chasse au léopard se pratique d'après les mêmes principes. Quant à l'antilope, elle est prise soit au filet, soit au tir à l'arc.

Le nain pratique la chasse avec une adresse remarquable. Rarement l'arme ne porte pas. Le coup d'œil est si rapide



Boy "Pygmée",

qu'il parvient à atteindre à la flèche, combien peu équilibrée ! des oiseaux au vol. Le produit de la chasse (ivoire, viande et peaux) est porté au chef du village avec lequel le marché a été conclu, et qui remet en échange des lances, flèches, couteaux et aussi des vivres cultivés. Si la chasse est de maigre rapport, les nains vont marauder dans les champs indigènes et s'emparent de tout ce qui peut servir à leur alimentation. La guerre en résulte parfois; cependant, les pygmées étant craints, les indigènes

prudents ne cherchent à les prendre que dans des embuscades. Dès que le gibier devient rare dans la région, le groupe de nains se met à la recherche d'une région plus propice. Cet endroit trouvé, le chef du groupe, escorté de plusieurs nains, se rend au village le plus voisin et conclut l'accord des échanges avec les chefs indigènes.

La vie de ces primitifs, qui consiste uniquement à chasser pour subvenir à leur alimentation, est donc en tous points semblable à celle des premiers hommes. Aussi les agents de l'Etat ont-ils à faire à forte partie lorsqu'ils tentent de les soumettre à la loi commune.

Le groupe qui est au campement paraît se ressentir de l'influence de la forêt. Ils examinent curieusement, tout en échangeant leurs impressions à voix basse, les installations érigées pour la nuit, ainsi que les préparatifs des repas.

L'après-midi, après une distribution d'étoffes, je sollicite, par une mimique expressive, la faveur d'une danse. Après s'être fait prier comme de grands artistes, ils s'exécutent ; cet exercice se résume à frapper alternativement les pieds sur le sol en balançant le corps de gauche à droite et vice versa et à tourner en cercle, accompagnant ce pas d'un chant doux et lent, dont les mêmes monosyllables sont répétées en cadence. A la fin du jour, je congédie les « mombuti », ainsi que les Arabes et les indigènes de la région les surnomment, et ils disparaissent tous dans la profondeur de la forêt, en gambadant et en hurlant des cris de joie.

L'Okapi.

Nous campons au cœur de la zone habitée par l'animal qui occupe en ce moment les savants zoologistes du monde, l'« okapi ».

On prétend que les nains et les okapis vivent dans la même région. Cependant, depuis mon départ d'Iremu, j'ai rencontré à

plusieurs reprises des groupes de nains sans avoir aperçu d'okapi. Je grille du désir d'entrevoir le curieux quadrupède. Les soldats et les nains affirment que l'okapi ne sort pas des fourrés. Comme je ne possède pas l'agilité des nègres et des pygmées pour traverser l'inextricable fouillis de plantes qui couvre le sol, je me borne à scruter en vain l'horizon. La nouvelle que deux okapis ont été tués récemment et que leur dépouille se trouve à Mowambi me console. La description que fit un grand journal de la capitale permettra de connaître dans tous ses détails l'origine et la manière de vivre de ce mammifère.

« Il n'arrive pas fréquemment, à l'époque actuelle, qu'on trouve quelque animal vivant appartenant à une espèce nouvelle. Il en est dont on parle depuis longtemps sans que nul soit arrivé à fixer la découverte : par exemple, le fameux serpent de mer qui, s'il faut en croire M. Racovitza, n'est pas une fable, et les antilopes au pelage inconnu, que des voyageurs prétendent avoir entrevues dans les parcs fermés de l'empereur de Chine. L'okapi, lui, dont personne n'avait parlé, surgit, en coup de théâtre, — c'est le plus récent des animaux nouvellement connus, — et il mérite bien une petite mention dans l'Encyclopédie du *Soir*. Il est déjà célèbre ; les revues et les magazines ont publié son image, et, dans un article de la *Revue*

de l'Université de Bruxelles, M. A. Lamcere a réuni tous les documents qu'on possédait à son sujet, il y a quelques mois.

» Cependant, l'arrivée d'un nouvel exemplaire au Musée de Tervueren donne la démonstration objective des conclusions par lesquelles M. Lamcere termine son article,



Okapi mâle

et il sera peut-être intéressant, pour les promeneurs qui poussent jusqu'à Tervueren, de connaître l'histoire de cet animal, dont ils peuvent voir les dépouilles dans les vitrines du Musée du Congo.

» A la séance du 20 novembre 1900, de la société zoologique de Londres, le secrétaire de la société lisait une lettre du gouverneur général de l'Uganda, sir Harry Johnston, où celui-ci racontait avoir fait une excursion qui l'avait amené à pénétrer dans la grande forêt congolaise et à recueillir des renseignements sur une nouvelle espèce de zèbre :

» Feuilletant l'ouvrage de Stanley : *Darkest Afrika*, je notai qu'il mentionne que ces pygmées ont une dénomination pour le cheval ou pour l'âne, et qu'ils assurent que de pareils animaux se trouvent dans leurs forêts. Comme le type ordinaire du zèbre évite prudemment l'épaisseur des forêts, cette donnée me parut curieuse.

» Entretenant depuis des mois la bande de pygmées qui avaient été capturés par un flibustier allemand (et leur rapatriement était l'un des motifs pour lesquels je me rendais sur le territoire de l'Etat Indépendant du Congo), je les questionnai à ce sujet, et ils furent très explicites : ils me dirent qu'ils appelaient l'animal okapi. Ils le décrivaient comme étant bai ou d'un gris foncé sur toutes les parties supérieures du corps, avec des bandes sur la croupe et sur les jambes. Dès que j'arrivai au poste belge de Beni, je commençai à questionner mon hôte, qui, immédiatement, reconnut l'existence de cet animal et promit de m'envoyer là où je pourrais en tirer un. On assurait qu'il fréquentait les parties les plus profondes de la forêt, qu'il allait ordinairement par couples. Les Belges assuraient que la tête était très longue et très effilée. Un homme déclara que le museau était particulièrement effilé. On commença par m'allécher, en déclarant qu'il y avait quelque part une peau que je pourrais avoir; mais on trouva que la peau avait été découpée par les soldats indigènes pour en faire des ceintures et des bandou-

lières. Deux de ces fragments furent trouvés et on me les donna. Quel que puisse être l'animal auquel ces morceaux appartiennent, ce n'est aucun des zèbres ou des ânes sauvages connus; les morceaux de peau, malheureusement, montrent principalement les bandes de la croupe et des jambes. Ces bandes sont très irrégulières, avec une bordure marron, et elles paraissent se détacher d'un fond bai ou gris foncé uniforme. Malheureusement, nous ne réussîmes pas à avoir un spécimen de cet animal dans la forêt, durant notre court séjour; mais un des agents de l'Etat Indépendant du Congo a promis de m'envoyer une peau et un crâne complets.

» Mis en possession de ces fragments de peau dont parlait sir Harry Johnston, M. Sclater, le président de la Société zoologique de Londres, concluait à la présence, dans la grande forêt équatoriale, d'un animal nouveau, différent des espèces de zèbres connues et appartenant, sans doute, au genre *Equus*.

» Mais, plus tard, le commandant du poste de Beni faisait parvenir à sir Harry Johnston, une peau et deux crânes de l'animal désigné par les indigènes sous le nom d'okapi. Dès lors, le naturaliste anglais pouvait constater que l'okapi n'appartenait pas au genre *Equus*; il avait le pied fourchu: c'était donc un ruminant, et il appartenait à la famille dont la girafe était le seul représentant vivant. Celle-ci ne se trouvait plus isolée parmi les mammifères, et on retrouvait un lien, « l'anneau perdu » des transformistes, entre elle et les ruminants tertiaires.

» La girafe rentre dans l'ordre des boïdiens, ou on a réuni les bêtes à cornes et leurs parents directs dans la généalogie animale. Les boïdiens ne possédaient point de cornes à l'origine, mais, chez le mâle, les canines supérieures étaient développées comme chez le sanglier. Le muse est le seul représentant actuel de ce stade antérieur. Il est apparenté à des espèces éteintes, telles que le *Dremotherium*, qu'on retrouve encore dans le miocène de l'Allier et celui de Sansan (Gers), et qui était encore dépourvu de cornes.

» L'évolution réduisit les canines supérieures chez le mâle et, par un phénomène de compensation ou de balancement qui n'est pas rare, et qui est fort intéressant, développa les cornes. On assiste à une répartition différente du capital organique. C'est ainsi que, chez le muntjac de l'Inde, on trouve encore d'assez grandes canines supérieures et de petites cornes; le mâle du cerf et du chevreuil n'ont plus que des canines supérieures petites ou nulles, tandis qu'ils ont, au contraire, des cornes très développées. Chez le renne, les cornes apparaissent aussi chez la femelle.

» La structure des cornes s'établit aussi dans des sens différents. Chez la girafe, les cornes sont formées d'un cornillon (proéminence crânienne qui sert de support au reste de la corne), d'un bois (d'origine dermique) permanent et simple, d'une thèque (c'est la peau qui coiffe le bois) permanente aussi; chez le cerf, le bois tombe chaque année et s'accroît d'un andouiller, la peau également tombe et se reforme chaque année. Chez le bœuf, le bois est réduit et ne se voit que chez l'embryon. La thèque est permanente : elle est formée d'un épiderme épaissi, qui se transforme en corne creuse. C'est le stade le plus développé.

» On voit que la girafe offre la structure la plus simple, celle qui a précédé les deux autres. Elle a conservé à peu près le crâne primitif des cervidés; mais, à d'autres égards, elle constitue un type supérieur, ne serait-ce que par la présence des cornes chez les deux sexes, ce qui est un caractère lié à une forme évoluée.

» Il existe une espèce éteinte, le *Samotherium*, qui est une forme de transition entre les ancêtres des cervidés. Le *Samotherium* est un girafidé, son crâne a les mêmes caractères que celui de la girafe, mais, par d'autres caractères, il se rapproche d'un ruminant ordinaire; les membres antérieurs ne sont pas plus longs que les membres postérieurs; le cou n'est pas allongé comme chez la girafe. A côté du *Samotherium*, l'*Helladotherium*,

autre espèce éteinte, s'apparente à l'ancêtre direct du *Samotherium*, mais sa descendance évolue dans un sens parallèle et différent de celui qui mène du *Samotherium* à la girafe.

» On avait d'abord cru que l'okapi représentait l'*Helladotherium*, ressuscitant de toutes pièces. L'examen attentif des dépouilles de l'animal a montré que l'okapi vient se ranger entre le *Samotherium* et la girafe, et l'étude dit :

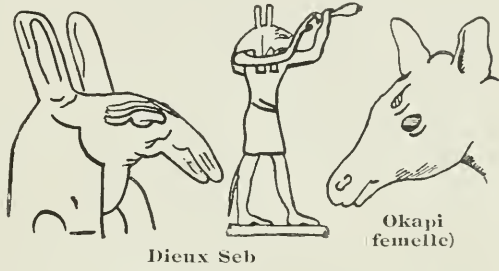
« L'okapi a la taille et le port du cerf, les membres antérieurs un peu plus hauts que les membres postérieurs, la queue assez longue, terminée par une touffe de poils noirs, les oreilles très grandes et larges, bordées d'une frange noire soyeuse; les côtés de la tête étaient de teinte crème: assez haut sur le front, on remarquait au-dessus de chaque œil une petite touffe de poils noirs, que Johnston considérait comme la trace des cornes disparues; le museau, par l'allongement des narines, par la forme des lèvres entièrement couvertes de poils, ressemblait singulièrement à celui de la girafe, de sorte qu'on était en droit de supposer que la langue était aussi longue et mince, pour permettre à la bête de cueillir les feuilles de la forêt. »

» En mai 1902, le Musée de Tervueren recevait un squelette et une peau d'okapi. Le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo chargeait M. Forsytts, major, de l'examen de ces dépouilles. Ce sont les conclusions de ce savant naturaliste qui ont fait placer l'okapi entre les *Samotheriums* et la girafe. Cependant, il ne faut pas concevoir l'okapi comme un ancêtre direct de la girafe. Il est le dernier terme d'une évolution où l'un et l'autre ont eu un ancêtre commun, mais il a acquis, de son côté, des caractères perfectionnés qui le détachent d'une source commune, et ne lui laissent avec la girafe que des rapports de parallélisme ou, si on veut, de cousinage.

» L'okapi vit dans l'épaisse forêt qui va de l'Equateur au 2^e degré de latitude nord, à l'ouest de la rivière Semliki, non loin du mont Ruwenzuri.

» Cependant, il semble que l'okapi ait jadis résidé dans la

vallée du Nil, d'où il aurait été refoulé jusque dans les régions équatoriales. Un savant anglais vient de découvrir que les Egyptiens connaissaient l'okapi. Un de leurs dieux, Seb, père et meurtrier d'Osiris, porte une tête bien caractérisée d'okapi, comme on peut s'en convaincre par l'examen des figures ci-contre. L'habitat de cet animal s'est donc restreint pendant les périodes historiques. Il est à supposer que l'espèce disparaîtrait maintenant bien vite si elle n'était rigoureusement protégée.



» Ni la grandeur de ses oreilles, ni l'originalité de sa robe ne pourraient le sauver du Blanc, ce passionnant animal étant devenu l'objet d'une forte demande de la part de tous les jardins zoologiques et de tous les musées. Heureusement, le souverain de l'Etat Indépendant du Congo vient de rendre un décret qui déclare l'okapi « tabou ». Il est désormais formellement défendu d'y toucher; exceptionnellement, un petit nombre d'exemplaires seront sacrifiés pour le Musée de Tervueren, et on cherchera à en amener un au Jardin zoologique d'Anvers. Nous ne verrons probablement jamais l'okapi vivant, car il est à supposer qu'il sera impossible de le maintenir en vie, en dehors de la grande forêt congolaise, si chaude, si humide, que son atmosphère a été comparée à celle d'un bain turc.

» Parlant des exemplaires arrivés au Musée de Tervueren, M. Lameere, qui ne connaissait qu'un d'eux et qui savait que le second était en route, comparait le premier exemplaire de Tervueren aux figures données par M. Ray Lankester dans son mémoire. Il concluait à l'existence probable de deux (1) espèces d'okapis, l'une petite, portant des cornes, ayant une robe plus obscure et des raies plus nombreuses sur les pattes; l'autre, plus

(1) Il n'existe qu'une seule espèce d'opaki; le mâle est cornu, tandis que la femelle n'a pas de cornes. (Note de l'auteur.)

grande, sans cornes et avec un nombre moindre de rayures sur les pattes.

» On peut s'étonner que l'okapi soit resté si longtemps ignoré, quand des postes commandés par des blancs étaient occupés dans le réseau même de leur habitat coutumier. La faute en est à l'ignorance et à l'indifférence. »

Nous poursuivons en pleine zone arabe. Comme j'ai hâte d'atteindre Stanleyville, je renonce à l'hospitalité qui m'est offerte aux étapes intermédiaires. A mon arrivée au village Linda, installé à la rive d'un affluent de l'Ituri, nous tombons litté-



Dans la forêt de l'Aruwimi *

ralement de privations. Il est impossible de s'y procurer des vivres: le chef arabe Gazi me déclare, avec un sourire ironique, que les nombreuses poules qui picorent dans le village sont vendues aux soldats et qu'il en est de même des autres vivres. Invité à me faire connaître les noms des acheteurs, il hésite. Je le

somme de fournir les réquisitions pour alimenter ma caravane; au lieu de s'exécuter, il cherche à s'éclipser. Deux soldats l'amarrent et, les menottes aux mains, je le fais conduire en détention, à la grande joie de l'escorte. Instantanément son visage change, il me supplie maintenant de lui rendre la liberté, m'assurant que les vivres demandés seront immédiatement remis. Entretemps, d'autres Arabes accourent avec une grande quantité de poules, d'œufs et de bananes pour mes porteurs. Le paiement effectué, je remets le prisonnier en liberté; il s'accroupit devant moi et me fait force gestes de soumission.

La réglementation de cette palabre me rend fiévreux au point que je me vois obligé de prendre un repos d'un jour. Le

lendemain, j'atteins l'Ituri. A la vue de la large rivière qui annonce le terme d'un voyage de plus de deux mois de marche, je ne me sens plus de joie. Je revois avec plaisir le village où, en me dirigeant vers Mahagi, j'ai logé. Les Arabes, le visage souriant, viennent maintenant m'offrir des poules et des vivres, dont je ne sais que faire. Que les temps sont changés !

Un mois de voyage en pirogue me sépare de Stanleyville ; les pagayeurs (Wagenia) filent à toute vitesse et je descends l'Ituri fasciné par les chants des hommes de l'eau. Le panorama est splendide ; aux deux rives, la vaste forêt, sur laquelle le soleil darde ses rayons d'or, ne m'a jamais paru plus grandiose. De temps à autre, le bruit des chutes d'eau me tire de ma rêverie.

« Sabaké bwana ! » s'écrient tous les Arabes lorsque j'aborde dans les villages et, en se découvrant, ils me présentent des vivres. Auraient-ils donc été informés de la punition que j'ai dû infliger, il y a quelques jours, à un des leurs ? Bientôt nous atteignons Avakubi, où je trouve quatre blancs, dont l'intrépide lieutenant Siffer. Après quelques jours de repos, je m'embarque sur les pirogues qui doivent me conduire à Banalia. Les pagayeurs entonnent leurs chants. En approchant d'un village arabe de la rive gauche, dont les indigènes en chantant défrichent le sol, mes pagayeurs reprennent leur refrain et, de la terre à l'eau et de l'eau à la terre s'échange le même couplet qui, semblable à un formidable écho, se répercute au loin dans la sombre et silencieuse vallée.

Plus loin, debout sur un petit roc, au milieu de la rivière, un hippopotame solitaire nous fixe stupidement. On me signale l'animal en m'invitant à le tirer. Je m'en garde bien et mon souvenir se reporte aux « joyeuses » chasses du Nil.

A Bandaka, les indigènes m'attendent à la rive. Mon arrivée provoque une hilarité générale ; celle-ci persistant, j'en demande la raison ? Au lieu de répondre on redouble les rires. Je saisis enfin le motif de cette gaieté subite que rien ne semblait justifier. Leur chef m'ayant accueilli en riant bruyamment, tous ces naïfs,

semblables au gendarme de la légende, ont jugé nécessaire de l'imiter longuement. Cette scène ridicule porte atteinte à mon autorité : plusieurs sommations sont même indispensables pour obtenir des vivres, que je paie cependant largement. Vers la tombée du jour, les indigènes se rendent aux « rapides » afin d'examiner les nasses calées dans les interstices



Nasse

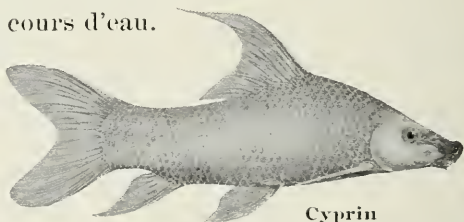


Characin

rocheux, où le courant bouillonne.

Une dizaine de nasses, qu'on relève contiennent toutes des poissons de dix à trente centimètres, aux écailles luisantes, qui se débattent avec force contre les parois de leur cage. En général, la délicatesse de la chair du poisson est proportionnée à la force du courant où il se tient habituellement. C'est ainsi que les poissons pris dans les courants impétueux et limpides (chutes et rapides) sont plus fins que ceux saisis dans les eaux calmes des cours d'eau.

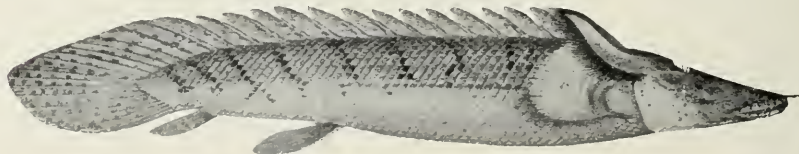
Leur chair, qui se ressent de la pression de l'eau, est ferme et, par conséquent, plus appétissante.



Cyprin

Le service des transports est organisé de façon

- exemplaire sur l'Aruwimi. Tant par eau que sur terre, il se fait de village à village. Dès que des pirogues sont annoncées par les gongs, les indigènes délaissent leurs travaux et, munis de leurs pagaïes, se rendent vivement au débarcadère, où ils devancent très souvent l'arrivée des embarcations. Les pagayeurs



Polyptère

sont relayés et le transport poursuit immédiatement sa marche. Les premiers retournent dans leur village en se servant d'une pirogue qui stationne à la rive. A l'approche d'un endroit où les rapides, cataractes et chutes empêchent le transport par eau, les charges sont déposées à terre et les pirogues, conduites par quelques nègres, franchissent à vide les passes difficiles. Les hommes, femmes et enfants, des villages installés aux environs des rapides vont prendre les charges déposées par les pagayeurs et les transbordent à l'endroit où le service par eau va être repris immédiatement. Le fait qu'aucun des nombreux transports destinés aux brigades d'études du chemin de fer et aux agents du haut Ituri n'est resté en souffrance, démontre l'excellence de l'organisation.



Rapides en saison sèche

Je passe successivement les stations de Bomili, que commande le sous-lieutenant Nilis, et de Panga, pour aboutir à la tribu des Mobali, nègres aussi pacifiques que peureux. Jamais ils n'entreprennent la guerre et, avant l'installation des postes de l'Etat sur l'Aruwini, ils étaient les esclaves des Mongélima, peuplade plus brave et plus guerrière, ayant pour chef Lubu, dont il a été question précédemment. Quoique grands et forts, les Mobali ne désirent que la paix; aussi sont-ils considérés comme les indigènes de la région les plus soumis à l'Etat. Arrivés au morne village Kalakbwoi, les naturels nous reçoivent avec méfiance. La plupart des huttes sont vides parce que, me déclare le chef, les tribus Walesé et Medjé leur font la guerre. A la tombée du jour, les indigènes se réunissent devant la hutte du chef et, au son du « gong » et d'une espèce d'ocarina, se mettent

à chanter tristement. Ce charivari ne prenant pas fin, je fais dire de cesser ces chants lugubres et discordants qui nous empêchent de prendre du repos. Mais le chef insiste, alléguant que tous les jours, depuis le crépuscule jusqu'à l'aube, le même concert est organisé pour effrayer les ennemis ! Il me conte qu'il y a peu de temps un indigène a été saisi par les Medjé et mis sur le bûcher, pendant que tous les gens du village dansaient autour du supplicié. La frayeur de tous ces nègres est si grande qu'ils la communiquent à mes soldats d'escorte et à mes boy, lesquels ne veulent pas quitter ma véranda, les Medjé ne devant pas être loin. Je cherche en vain à les rassurer. C'est tout tremblants et roulant de grands yeux que les indigènes regagnent la hutte du chef, où ils reprennent le charivari un instant interrompu. Je ne me sens plus à l'aise, aussi je ne sommeille que d'un œil, écoutant les chuchotements de mon personnel qui veille au coin du feu. Finalement, je me lève et, armé, je passe le reste de la nuit dans ma chaise longue.

Les Medjé ne se sont pas plus montrés que les léopards, qu'on m'avait affirmé être nombreux dans le voisinage. En quittant cet endroit inhospiti-



Baby saluant les blancs *

talier, je réfléchis au sujet de l'exagération dont les nègres émail-
lent toujours leurs appréhensions et leurs plaintes. Le chant des
pagayeurs et le soleil levant dissipent la mauvaise humeur
provoquée par une nuit blanche et agitée. Aux rives, les indi-
gènes viennent tous voir passer les pirogues ce pendant que les
enfants, en riant, font le salut militaire. Le gong fait sa réappa-
rition: nous pénétrons dans le domaine des Mongélina. Sem-
blables à des Peaux-Rouges, tous les naturels, en grande tenue,
c'est-à-dire couverts d'huile et de gula, viennent me serrer la
main. L'odeur de l'huile
de palme et de gula me
soulève le cœur: aussi
ma visite est-elle de
courte durée et je me
jette précipitamment
dans la pirogue, ayant
hâte de respirer l'air pur.

Les villages devien-
nent de plus en plus
nombreux et le « gong »
ne cesse de battre, an-
nonçant le passage du
blanc sur les terres des
Mongélina. Nous filons à une



Pagayeurs Mongélina *

allure vertigineuse, car les riverains excitent les pagayeurs
qui semblent rivaliser de vitesse. En approchant de Banalia,
où je désire arriver avant la nuit, une querelle éclate entre
les pagayeurs de l'avant et ceux de l'arrière. Ne parvenant
pas à imposer mon autorité aux adversaires, dont les gestes
désordonnés faisaient louvoyer la pirogue, je me deman-
dai comment prendrait fin cet incident tragico-comique qui
mettait notre vie en danger, quand, tout à coup, la pirogue
basecula et faillit se retourner! L'émotion qui en résulta fut si
forte que, sur-le-champ, la querelle cessa: un instant après,

les antagonistes se mirent à chanter. Banalia est atteint. J'y trouve le capitaine Nahan et son adjoint. Le poste se ressent de l'action d'un commandant originaire du Luxembourg; des cultures de toutes espèces environnent la station. Des routes bordées d'arbres fruitiers sillonnent le pays dans tous les sens; des habitations en briques ont fait place à celles en pisé. Au dehors, la station est agrémentée d'une cité militaire en chaume. Ce sont les militaires congédiés, originaires



Cité de soldats (Mongéliana) licenciés, à Banalia *

de la région, qui y ont élu domicile avec femmes et enfants. Leur temps de service expiré, les braves fils de Mars, considérant les indigènes comme leur étant maintenant de beaucoup inférieurs, forment déjà, en érigeant domicile entre le poste et les villages, une nouvelle génération. Ils composent ainsi une classe de transition entre le blanc et l'indigène. S'inspirant de la devise : « Par l'épée et par la charrue », ils se livrent au travail des grandes cultures indigènes et aussi à celles des légumes d'Europe, qu'ils vendent, avec un réel profit, aux blancs de passage.

Leur physique n'a plus cet aspect brutal qu'on remarque chez les autres habitants (1); ils sont vêtus d'étoffes européennes et leur manière de vivre tend à se rapprocher de celle des blancs avec lesquels ils ont été, pendant plusieurs années, en contact direct. Cet ensemble prouve d'une manière éclatante le bond formidable effectué par la civilisation.

Après un jour passé dans la jolie station, je me remets en route pour atteindre la rivière « Lindi », située à deux jours de marche. Le « gong » ne cesse de m'annoncer dans les nombreux villages que je traverse à la hâte pour échapper aux compliments habituels des chefs, huilés et poudrés. Mes charges restent en panne à une halte; le sultan m'informe que ce sont les femmes qui sont chargées de cette besogne. Celles-ci étant aux champs, il faut attendre leur retour, qui se fait bien désirer. Voyant que je suis visiblement impatienté, quelques indigènes se décident à transporter mes bagages, mais si lentement que la caravane n'arrive qu'à 8 heures du soir. Je suis obligé de me mettre au lit le ventre creux. Après une mauvaise nuit, la colonne est en vue de Gwania. Un blanc se promène de long en large dans la station; son accoutrement, plus encore que sa démarche, fixe mon attention. L'uniforme se compose d'un immense pantalon bleu d'une ampleur démesurée, d'une chemise bouffante en flanelle rose et d'une large ceinture de cuir. Coiffé d'un chapeau de feutre à la d'Artagnan, surmonté d'une énorme plume, il marche d'un pas mesuré, tenant à la main, en guise de canne, une lance le fer en bas. Abordant ce singulier personnage, je lui demande s'il est Breton. Moi, me répond-il avec un accent de terroir, je suis Bruxellois! Sur ce, il me conduit sans trop d'empressement à mon logement pour y prendre le « frais ».

Tout est étrange ici. Les constructions sont de forme cylin-

(1) Par comparaison examiner le village Mongélina de la page 75, avec celui de la cité des Mongélina licenciés du service.

drique et à peine habitables. Les nègres qui se promènent dans la station sont, les uns, sans vêtement, mais la tête couverte d'un chapeau à larges bords; les autres ont endossé une redingote, mais, en revanche, n'ont ni pantalon ni couvre-chef; d'autres encore se promènent le pantalon boutonné au-dessous de la chemise. A la véranda de l'habitation de mon original amphitryon, j'aperçois, suspendus aux « stick », des oiseaux, des crocodiles, des lézards, des varans, des peaux de singes, des crânes de gorilles et d'orangs-outangs, des chauves-souris, des pieds d'antilopes, etc., le tout répandant une odeur infecte. Ça et là, des touffes de plumes plantées au plafond. Tel blanc, telle station!

La nuit, nous sommes réveillés par des clameurs. Un soldat entre précipitamment chez moi, annonçant que mon boy, devenu subitement fou, circule dans la station, armé d'un grand couteau menaçant tout le monde de mort. Deux hommes ont été légèrement blessés. Immédiatement, une chasse à l'homme est organisée dans la forêt, où le gamin s'est réfugié; quelques minutes après, il est ligoté et mis hors d'état de nuire. Il pousse des rugissements en faisant de grands efforts pour briser ses entraves. L'eau froide le calme et, le matin, quand je me mets en route pour Bengamisa, il me déclare que ce sont les léopards, envoyés par l'esprit, qui ont agi sur lui et provoqué la crise de la veille!

Nous voguons sur la rivière Lindi. Les rapides se succèdent à peu d'intervalle et, malgré toute la prévoyance des pagayeurs, nous allons heurter un roc. Le choc et les cris des pagayeurs m'ont fait croire un instant que notre frêle embarcation était perdue, d'autant plus qu'elle était déjà couchée sur le flanc. Il n'en est heureusement rien. Un peu plus en aval, mon attention est attirée sur une charogne de chien qui surnage en suivant le courant. Elle disparaît tout à coup comme attirée vers le lit de la rivière, puis, peu après, reparait vivement à la surface! Désirant examiner ce phénomène, je fais arrêter la pirogue; à plusieurs reprises, le cadavre plonge puis reparait. Je perçois

enfin l'énigme de ce manège : un poisson, mesurant un mètre environ, arrivé à fleur d'eau, saisit la charogne avec laquelle il disparaît rapidement au fond de l'eau et, après en avoir happé un morceau, lâche le restant du corps, qui remonte illico à la surface.

A 2 heures, nous abordons la coquette station de Bengamisa, bénéficiant d'une situation privilégiée au point de vue climatique. La marche est reprise après un jour de repos. Les chefs de village se portent à ma rencontre en faisant le salut militaire, tandis que le « gong » bat sans discontinuer. A un moment donné, je suis escorté de plus de cinquante enfants qui, pendant près d'un quart d'heure, prennent le pas gymnastique pour rester à ma hauteur. Me voilà de nouveau



La rivière " Liadi ", à Bengamisa

en pirogue, cette fois jusque Stanleyville. Peu de temps après, nous débarquons au village arabe Kaporata. La localité a été complètement transformée depuis mon précédent passage. De grandes et belles habitations en pisé ont fait place aux masures et des arbres fruitiers bordent les routes qui remplacent les affreux sentiers.

Les chefs et leurs indigènes viennent tous s'accroupir devant ma véranda et assistent patiemment à mon dîner. Certains, plus hardis, visitent avec convoitise mes collections. Les peaux de léopard surtout sont visées. Finalement, les chefs me font une proposition d'achat d'une peau de léopard en échange d'une poule ! (Dans la contrée, une poule vaut vingt-cinq centimes.) Je m'assure de la mine du quémandeur et, son visage parais-

sant réfléchi, je me décide à voir jusqu'où il va pousser la plaisanterie

Me rappelant que je n'avais pu obtenir des œufs pour varier mon dîner, je dis aux chefs et à leurs indigènes qu'une poule vaut plus qu'une peau de léopard : Si vous voulez me céder un œuf — dont la valeur égale deux centimes — vous aurez chacun une peau de léopard ! Oui, oui, répondent-ils et, le visage épanoui, ils se précipitent à la recherche d'œufs.

Quelques minutes après, plus de trente nègres se trouvent devant ma demeure, m'offrant précieusement des œufs. Sachant que je ne possède que sept peaux de léopard, ils se bousculent violemment pour être les premiers. Tout le monde veut être servi à la fois, ou plutôt, chacun craint de ne pas être contenté. Assis dans ma chaise longue, je contemple impassible ce brouhaha et, finalement, j'annonce que je ne parlerai qu'après que le silence aura été rétabli. Le grand chef se dévoue, d'autant plus qu'il est le premier intéressé ; il gesticule, tempête et distribue même plusieurs coups de bâton pour faire taire ses aboyeurs. O surprise ! lorsque je me lève, plus de cinquante mains présentant des œufs se tendent fiévreusement vers moi, alors qu'une heure avant on m'avait affirmé que ceux-ci faisaient défaut ! Avec calme, je leur annonce que, ne possédant que sept peaux et ne voulant « favoriser » personne, je renonce au marché. Le mécontentement général se traduit immédiatement par des cris et des vociférations, mais certains comprennent, car ils se mettent à rire bruyamment. Je lève ensuite le camp, accompagné du collant grand chef, qui, espérant toujours obtenir une peau de léopard, me conduit jusqu'à l'embarcadère.

Quelques heures plus tard, nous entrons dans un grand village. Tous les indigènes sont à la rive, seul le chef ne daigne se montrer que pour demander un « matabiche » ! Ce brave chef a changé les rôles : au lieu de m'offrir des vivres en vente, il vient, les mains vides, me mendier un présent pour lui et ses nyampara. Je ne parviens pas à obtenir la plus petite poule,

malgré mes pressantes demandes. La palabre ne se réglant pas, je le remercie par quelques paroles brèves. Le soir, nouvelle visite de l'hospitalier chef, qui me dit sérieusement que, dans mon intérêt, il serait préférable que j'aille à Stanleyville par la rivière Tjopo. Je devine qu'il veut se débarrasser de moi au plus vite, sans devoir fournir des payeurs, le trajet par Tjopo se faisant à pied. Aussi, je renonce à ses bons conseils et à ceux de ses nyampara. Il a peur d'aller par la Tjopo! dit-il en s'éloignant.

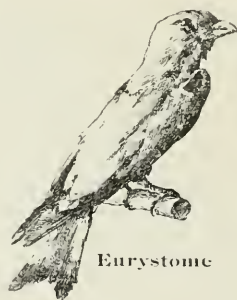
Nous sommes en pirogue depuis moins d'une heure, lorsque nous arrivons devant le beau fleuve Congo. A la vue du grand cours d'eau, mon cœur se dilate et, heureux, je me dis : à bientôt l'océan. Il est plus de midi lorsque nous atteignons Stanleyville, qui est morne; sauf la sentinelle, je n'aperçois âme qui vive. Tous sont au mess et déjeuner. Mon entrée produit quelque surprise parmi les nombreux blancs. Un excellent repas me met de bonne humeur et les conversations, un moment



Banquet au mess de Stanleyville *

interrompues, reprennent leur cours avec un auditeur en plus, heureux de se délier la langue parmi ses compatriotes.

Une triste nouvelle nous vient de l'Ituri. Le vaillant sous-officier de Magné, qui commandait le fort de Beni, a été surpris en reconnaissance par une tribu rebelle qu'il voulait soumettre pacifiquement et a été mis au supplice, ainsi que les soldats de son escorte. Mon souvenir se tourne vers Beni, où, il y a un mois à peine, je laissai ce brave compagnon plein d'ardeur et de santé. Il est mort en héros obscur pour la civilisation et pour la patrie, comme tant d'autres Belges restés dans l'oubli.



Eurystome

DE STANLEYVILLE
A BOMA

Du 21 juin au 17 août 1902.

LA *Délivrance* fait retentir ses trois coups de sifflet et descend aussitôt le Congo à la vitesse de dix à onze nœuds à l'heure. Le capitaine suédois, qui pilote le bateau, ne comprend ni le français ni le kisuahili. Dans ces conditions, nous n'aurons pas de mal à nous entendre. Nous passons Romée et, à deux heures, nous abordons à Isangi, à l'embouchure du « Lomami », où nous passons la nuit. Le lendemain, un brouillard intense force le capitaine à marcher prudemment à demi-vitesse, le fleuve étant parsemé de nombreux bancs de sable. Basoko est atteint; j'y suis astreint à un repos de plusieurs jours, le temps nécessaire au chargement du bateau.

Le petit district de l'Aruwimi est la « terre promise » des caféiers du Congo. Il y en a là plus de six cent mille plants, m'assure le chef de culture en me montrant des plantations s'échelonnant à perte de vue dans toutes les directions.

Depuis peu, passent régulièrement deux fois par jour devant ma demeure une cinquantaine d'enfants qui se rendent au commissariat du district. Ce sont de pauvres petiots, abandonnés par leurs parents, qui seront très prochainement dirigés

sur les missions catholiques. Une femme en a la garde. Précédemment, elle recevait en bloc les rations destinées aux enfants. Mais comme les enfants dépérissaient à vue d'œil — plusieurs même étaient morts — une enquête fut ouverte et apprit que la surveillante vendait la plus grande partie des aliments aux indigènes ! La marâtre fut jugée, condamnée et enchaînée. Afin d'éviter le retour de faits aussi révoltants, le commissaire de district prit la sage et ingénieuse détermination de faire venir tous les enfants, munis de leur ration, devant lui. Après qu'un capita s'est assuré que les négrillons sont tous servis, le repas est consommé sur place.

Le district de l'Aruwimi passait naguère, avec celui des Bangala, pour posséder le plus grand nombre de peuplades anthropophages. Malgré les progrès immenses réalisés depuis l'occupation des terres par les représentants de la civilisation, ces coutumes bestiales et avilissantes ne sont pas près d'être déracinées.



Plantation de caféiers *

Il est courant d'entendre dire qu'une telle tribu peu ou pas soumise a fait la guerre à une telle autre et que les esclaves, les femmes et les enfants ont fait les frais de plusieurs festins sauvages. A une époque plus reculée, des marchés de « chair » humaine avaient lieu à des moments déterminés par les chefs. Les châtimens exemplaires qui ont été infligés à ces brutes noires ont heureusement fait diminuer ces usages, qu'on n'est cependant pas parvenu à supprimer encore complètement.

La *Délivrance* est rentrée de Jambuya; nous reprenons aussitôt notre marche vers Bumba. Un gros événement me tire d'un rêve équatorial : venant de la rive gauche, un animal, dont la tête seule émerge, se dirige à toute vitesse vers l'autre rive en passant près du bateau. C'est un serpent de grande dimension. Deux formidables coups de bâton lui sont administrés par les passagers nègres et le reptile disparaît aussitôt au fond de l'eau. J'en suis fort désappointé, car j'aurais désiré faire empailler le rampant, afin de le rapprocher du fameux serpent de mer des navigateurs, lequel est cependant encore considéré, par les sceptiques, comme un animal fabuleux. La perte du reptile nageur m'est moins sensible quand on m'apprend que le serpent nage très bien. A des époques déterminées — vers la saison des pluies — il émigre souvent, passant d'une île à l'autre, en traversant aisément des nappes d'eau de plusieurs kilomètres. Celui que nous avons assailli devait franchir une dizaine de kilomètres avant d'atterrir. Ce n'est donc pas encore un spécimen du fameux serpent de mer, concluai-je, et, reprenant mon rêve, je me demandai si le serpent fantôme des navigateurs n'est pas uniquement le serpent de terre qui se déplace.

Nous abordons à Bumba par une pluie battante. J'y revois un ancien compagnon d'armes, Staelens, aujourd'hui capitaine, qui s'est illustré dans la campagne contre les Budja.

Un ordre parfait règne dans ce poste. Bumba, après Léopoldville, est le port de passage le plus important du Congo. A cer-

tains moments cinq steamers y stationnent. A table, se réunissent jusque trente agents blancs, les uns venant, les autres rentrant en Europe. Au port, c'est un va-et-vient continu de débardeurs nègres occupés au chargement et au déchargement des bateaux. Bumba est également le point terminus des grands steamers à fond plat, tels que *Hainaut*, *Brabant* et *Flandre*, jaugeant trois cents tonnes environ, qui partent régulièrement toutes les trois semaines de Léopoldville.



Le steamer "Brabant", jaugeant 300 tonnes *

Des petits bateaux de vingt à vingt-cinq tonnes, tels que *Ville de Bruxelles* et *Délivrance*, assurent le service, d'une part, entre Bumba et Ibembo pour les transports destinés à l'Uélé et à l'enclave de Lado; d'autre part, de Bumba à Stanleyville pour les transports vers la province orientale. Toutes les marchandises venant de ces directions sont transbordées et pesées avant leur départ de Bumba. On se figure difficilement la charge encombrante dévolue au chef de poste de Bumba.

Le 1^{er} juillet, jour de l'anniversaire de la fondation de l'Etat, est considéré au Congo, avec celui de la fête patronale du Roi, comme « grand jour ». Des réjouissances sont organisées dans

toutes les stations, tant pour les blancs que pour les nègres. À Bumba, un banquet réunit tous les agents au mess et, au milieu de l'enthousiasme général, le chef de poste porte un toast à la santé de notre vénéré Souverain, qui est vivement acclamé.

J'avais reçu, dans un dernier envoi d'Europe, une boîte de cire mélangée de térébenthine, destinée au nettoyage des cuirs. En remettant cette boîte au négrillon chargé d'astiquer mon harnachement, je lui en avais indiqué l'usage. Malheureusement, un détail m'avait échappé : c'est que le boy, en recevant de la besogne supplémentaire, s'était confondu en remerciements au lieu de se plaindre... Quelques jours plus tard, en visitant mes bagages, je constatai que mon harnachement était resté dans le même état de moisissure. Interrogé, le négrillon me dit qu'il avait pensé que le mafuta (graisse) était un matabiche et qu'il s'en était servi pour préparer son... manger ! L'enquête me révéla que le gourmand avait assaisonné, sur le feu, son riz avec un demi-kilo de cire-térébenthine et, pour la circonstance, avait invité plusieurs déku (amis) à savourer ce mets d'un nouveau genre. Ce n'était pas bon ! me dit-il en contractant le visage.

« Selo ! Selo ! » C'est le *Brabant* qui vient d'être aperçu au coude et dont les nègres signalent l'approche par ce cri qui passe comme une traînée de poudre. La joie se lit sur les visages et le grave commandant Wtterwulghe, qui est parmi les rentrants, se départ de sa réserve habituelle, en exécutant un « entrechat » des plus réussis.

Trois jours après, le *Brabant*, avec un chargement complet, lève l'ancre. Parmi les passagers qui retournent dans la mère patrie, outre le commandant Wtterwulghe, qui vient de passer quatre ans dans la zone des Maeraera, il y a le docteur suédois Heiberg, le capitaine Vanden Steyne et le lieutenant de cavalerie Perin, qui revient de l'expédition contre les Ababua. Le chef de zone Wtterwulghe ramène quatre petits métis, deux

petites filles et deux garçonnets, dont les pères sont décédés. Il a pris, en vrai philanthrope, les orphelins sous sa protection réellement paternelle. Les garçonnets resteront à la mission de Scheut, à Boma; quant aux petites filles, elles accompagneront le commandant en Europe. Quelques heures après notre départ de Bumba, nous atteignons Dobo, poste qui fut pendant tout un temps voué aux attaques des Budja. Pour plus de sécurité, on a entouré la station d'une palissade de quatre mètres de hauteur, ayant aux extrémités nord et sud une tour de six mètres permettant aux sentinelles de scruter au loin l'horizon. Nous logeons dans une île pour ne pas être visités par les rebelles, nous dit sérieusement le capitaine. Le jour suivant, arrêt forcé au milieu des îles. Le *Brabant* s'est échoué en plein sur un banc de sable! On se livre aux manœuvres les plus énergiques pour dégager le bateau, mais la roue tourne sans résultat. Comme moyen suprême, on essaie le cabestan. L'ancre, autour de laquelle on attache un câble, est plantée en terre à une quinzaine de mètres du bateau. On fait manœuvrer le cabestan et la machine en même temps. Cette fois, nous sommes dégagés : le bateau a reculé de plus de deux mètres. La manœuvre est renouvelée une dizaine de fois et le steamer reprend sa marche après sept heures de panne. Il paraît que le bateau *Kempener*, qui n'a pu se dégager seul du banc de sable, est resté huit longs jours dans les parages avant qu'un bateau de passage lui vînt en aide. Les environs étant dépourvus de villages, se figure-t-on l'épreuve de patience à laquelle équipage et passagers ont été soumis au cours de la famine qui a régné tant parmi les blancs que parmi les nombreux noirs qu'on embarque à chaque départ?

A la nuit tombante, nous atteignons Lisala et, une heure après, le camp d'Umangi. Dès que le steamer est annoncé, quantité d'indigènes, montés dans des pirogues, accourent à sa rencontre; ils offrent en vente des bâtons de canne à sucre, du poisson et des bananes. La vente est fructueuse. Ils s'en vont

les pirogues vides, en chantant à pleins poumons. Voici Nouvelle-Anvers, où j'ai passé mes quatre premiers mois d'Afrique. Dès que nous abordons, je vais faire une visite au chef-lieu du district des Bangala. Je n'y trouve plus aucun des agents d'alors. Les uns sont rentrés, les autres ont permuté; d'autres encore sont décédés.

Nouvelle-Anvers n'a guère changé depuis deux ans, mais les environs sont à peine reconnaissables, car des travaux considérables y ont été exécutés. Je dirige mes pas à l'endroit appelé « colonie », où se trouvait casernée jadis la compagnie des Bangala.

Plus rien de tout cela n'existe. La colonie scolaire y a pris place. Des centaines de voix s'élèvent comme un long murmure. Ce sont les enfants que les infatigables Pères de Scheut instruisent. Ils épellent tous ensemble les lettres de l'alphabet.

Quel bel aspect a maintenant cet endroit ! A côté de jolies villas, de belles pelouses, de grandes avenues et des routes se remarquent partout. Tout respire ici l'activité.

De tous les nègres de la station, je ne reconnais qu'un seul soldat. Il n'a donc fallu que deux ans pour transformer le personnel d'une station de cette importance ! La cavalerie de Nouvelle-Anvers fait son apparition. Huit jolis petits chevaux



Colonie scolaire à Nouvelle-Anvers *

à la crinière flottante galopent en liberté et viennent tous ensemble s'abreuver au fleuve.

Nous reprenons notre marche vers Coquilhatville. Des palmiers en quantité s'élèvent dans les bois des rives. Le district des Bangala passe pour être celui où le palmier « Boracius » croît le mieux.

La chaleur est accablante, à ce point que, la nuit, ne pouvant goûter le sommeil, plusieurs voyageurs viennent chercher le



Devant "Eala,, *

frais sur le pont. Mais les inévitables moustiques et autres insectes malfaisants nous assaillent de piqûres et nous obligent à réintégrer nos fournaises. Une pluie bienfaisante vient heureusement calmer notre nervosité.

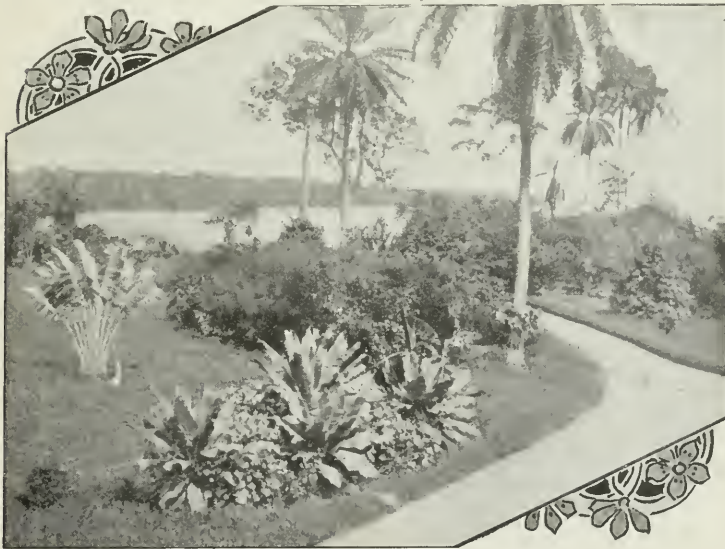
Les hommes de la tribu Wangata, à l'air dur, se présentent à nous. Ils sont peu endurants, dit-on.

Après avoir pu admirer l'emplacement du jardin botanique d'Eala installé près de l'embouchure du Ruki, nous abordons au camp d'Irebu, le sanatorium du district de l'Equateur.

Nous venons de dépasser la ligne de l'Equateur sans guère nous en douter, sinon par une simple réminiscence du célèbre

baptême. Un petit poste, installé à la rive, expédie un courrier au bateau. Une tardive manœuvre des hommes montant la pirogue empêche celle-ci d'atteindre à temps l'arrière du *Brabant* ; aussi la voilà-t-elle prise dans le remous. La frêle embarcation chavire et plonge son équipage dans le fleuve. La pirogue du *Brabant* vole au secours des naufragés et les engins de sauvetage sont jetés à l'eau. Entretemps les pagayeurs ont reparu à la surface et l'un d'eux, le bras hors de l'eau, tient d'une main ferme le « pli », cause de l'accident. Il nage vers la côte, tandis que les trois autres se suspendent à la pirogue qui est poussée vers la rive. Les pagayeurs se réinstallent immédiatement dans la pirogue et, quelques minutes plus tard, le pli est remis au commissaire. Tout est bien qui finit bien !

Lukuléla, où nous stoppons, est la région des grandes cultures de tabac. Un peu en aval, plusieurs poteaux en fer sont couchés. Ce sont ceux de la ligne téléphonique Léopoldville-Coquilhatville, que des éléphants ont tordus la nuit précédente, manifestant ainsi leur colère de voir leurs pâturages envahis par les



Vue prise au jardin botanique d'Eala * †

matériaux européens. Parfois cinq ou six poteaux sont abattus en une nuit par ces gros proboscidiens.

En abordant un petit poste de bois, les indigènes offrent en vente une quantité de fruits appelés « buma ». Tous les noirs de l'équipage en achètent et les dévorent avidement. L'exemple est suivi par les blancs, qui s'en procurent à leur tour, et, à un moment donné, tout l'équipage grignote un fruit inconnu des vieux Congolais. Le jus tient du goût de la pomme verte.

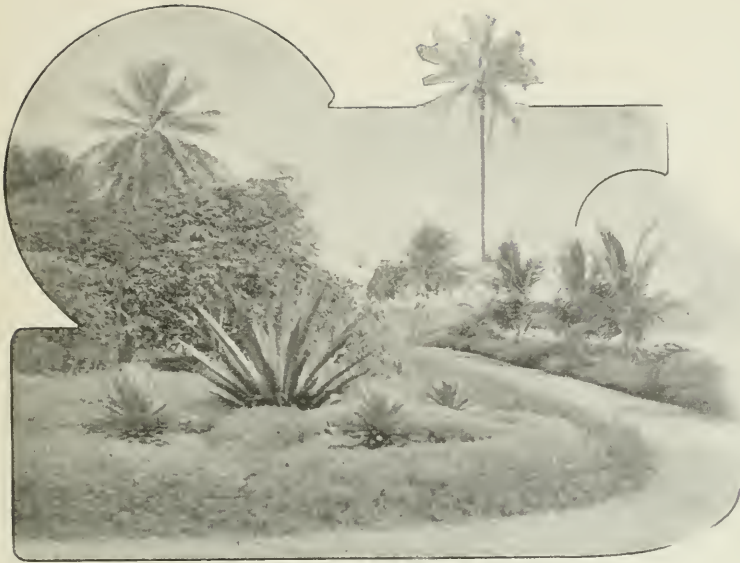
Dès que le *Brabant* est annoncé au poste de Bololo, des centaines de nègres porteurs de chikwangs, de papayes, arachides, poissons, chèvres et poules accourent à sa rencontre. Aussitôt que le bateau aborde, tous sont déjà installés à la rive.

Bololo est considéré comme étant le marché le plus important du moyen Congo; les indigènes des contrées fort éloignées viennent y offrir en vente leurs marchandises à des prix fabuleux, auxquels les nécessités obligent de souscrire.

Un bouc est payé septante francs alors qu'à Mahagi, il s'achetait couramment pour un franc vingt-cinq centimes!



Poteaux tordus par les éléphants *



Avenue jardin botanique d'Eala) *

Un craquement sinistre, suivi de deux formidables choes, met tous les passagers aux abois. Ayant le sentiment qu'une catastrophe se produit, chacun accourt sur le pont. Les nègres installés au rez de fleuve poussent des cris de terreur et viennent se réfugier à l'étage, tandis que le second du bateau, le visage décomposé, se rend, en coup de vent africain, chez le capitaine. Une voie d'eau se déclare aussitôt dans une cale qui déjà s'emplit. Le bateau incline fortement à gauche. Des cris de détresse sont poussés par les femmes et maints hommes se débarrassent de leurs vêtements pour se lancer à l'eau, pendant que d'autres se jettent dans les pirogues attachées aux flancs du *Brabant*. Sur le pont, les ordres sont communiqués avec calme; le capitaine parvient à faire virer précipitamment le navire, qui va s'échouer sur un banc de sable presque à fleur d'eau. Nous voilà sauvés, grâce à un banc de sable, si souvent maudit au cours du voyage.

On s'assure ensuite des causes qui ont failli provoquer la

catastrophe : le *Brabant*, en longeant la rive gauche, a heurté un snack (tronc d'arbre sous-marin) qui a perforé la quille blindée du bateau, pratiquant ainsi une large excavation par laquelle l'eau s'est engouffrée dans la cale. Sans ce banc de salut, pardon... de sable, assure le capitaine, nous n'eussions pas fait vingt mètres que le bateau se fût couché sur le côté gauche, entraînant corps et biens dans le fleuve !

Le *Brabant* bien assujéti, le capitaine remet au lendemain les affaires sérieuses, et passagers et équipage vont prendre le repos, sauf les mécaniciens. La cale vidée et la voie d'eau aveuglée au moyen de bois et de matelas, le steamer est dégagé et, bien que penchant un peu à gauche, il se dirige à demi-vapeur sur Léopoldville, dont trois jours nous séparent.

Décidément le *Brabant* est malchanceux. A l'aller, deux décès se sont produits à bord ; aujourd'hui un décès est encore à enregistrer : un sous-officier vient de rendre l'âme. Rentrant malade, son état s'était subitement aggravé ces derniers jours, sans laisser entrevoir cependant une fin aussi rapide. Il est vrai qu'au lieu de réagir, il se laissait mourir. Il est à constater que les blancs qui n'ont pas l'énergie et la volonté de vivre s'en vont bien plus vite au Congo que dans la patrie. Il faut conserver, dans les moments les plus difficiles, la ferme volonté de vivre. Après la constatation du décès, le *Brabant* stoppe ; le cadavre recouvert d'un drap est mis en pirogue et, sous la conduite du médecin et du commissaire du bord, le cortège funèbre se dirige sur Bololo, où le chef de poste se chargera de l'inhumation. Une demi-heure après, le bateau reprend sa marche en avant.

Nous entrons dans la région des monts de Cristal. Les grandes chaînes de montagnes, couvertes de savane, se distinguent d'autant mieux que nous voguons dans le chenal voisin du chef-lieu du Stanley-Pool.

Le 20 juillet, nous débarquons non sans joie à Léopoldville, la vraie capitale industrielle du Congo. Il y règne une activité

fiévreuse, tant à la rive — sur les tôles destinées aux bateaux — qu'aux ateliers. De grands hangars, de spacieux magasins, ainsi que de grandes habitations en briques couvrent le vaste plan incliné sur lequel l'Anvers du Congo a été construit. Dès la tombée du jour, la lumière électrique, projetée dans la rue principale, remplace avantageusement les rayons lunaires.

Semblables à des fourmis, cent cinquante blancs et plus de deux mille nègres se livrent au travail depuis l'aube jusqu'au



Avenue du Roi-Souverain à Léopoldville (L'appet *)

crépuscule, formant ainsi de la station un centre d'activité et d'énergie. A midi et à 7 heures du soir, tous les blancs sont réunis au mess, où un repas aussi substantiel que copieux leur est servi.

Pendant mon court séjour à Léopoldville, une circonstance assez amusante m'a permis de constater combien est grande la difficulté de diagnostiquer la terrible maladie du sommeil, qui décime en ce moment notre colonie : de trois soldats nouvellement incorporés, un avait été reconnu atteint du mal. Désirant nous présenter son intéressant sujet, un docteur fit venir les nouveaux incorporés qui, habillés de neuf, se

ressemblaient assez bien. Sans hésiter, il fit signe à l'un d'eux d'approcher : Voici, dit-il, le soldat atteint de la maladie qui préoccupe les savants des deux mondes. Les symptômes, comme vous allez voir, sont caractéristiques : yeux vitreux, glandes derrière les mâchoires, pouls irrégulier, battement faible du cœur, démarche chancelante et grande maigreur. Le jeune médecin avait à peine fini sa démonstration qu'un des deux autres soldats, sortant des rangs, affirma être le malade ! Et il disait vrai. Le docteur, dans sa démonstration, s'était trompé de sujet...

En wagon pour Matadi ! Après avoir franchi les premiers kilomètres, plusieurs d'entre nous, n'ayant plus l'habitude de voyager en chemin de fer ressentent un certain malaise, pareil au mal de mer. Nous roulons à raison de trente kilomètres à l'heure à travers les villages nègres, qui nous accueillent.

Nous arrivons après neuf heures de voyage à Tumba. Le train est

bondé lorsque, le lendemain, nous nous mettons en route pour Matadi. Les autorités civiles et militaires s'y rendent toutes, pour assister à la célébration du baptême des cloches, à laquelle elles sont conviées. Nous approchons de la partie la plus accidentée : le pic Cambier, le ravin de la Roche, à la végétation superbe, puis le ravin du Sommeil, ainsi surnommé parce qu'il fut le tombeau de plusieurs blancs et noirs ayant coopéré à l'édification du pont métallique qui le couvre. Le Palabala, non moins célèbre jadis — le cauchemar des nouveaux lorsqu'ils devaient le franchir *cum pedibus* — est contourné. Après avoir longé pendant quelque temps la rivière Pozo à travers une



A Léopoldville
(En voiture !)

contrée des plus pittoresque, nous entrons en gare de Matadi, où les directeurs de factorerie attendent notre arrivée pour nous conduire à l'hôtel.

Matadi est en fête. Des drapeaux de toutes les nations et des oriflammes flottent sur les habitations. Le lendemain, dimanche, de nombreux étrangers débarquent, ainsi que la musique de la colonie scolaire de Boma. Je profite de quelques moments de liberté pour faire diverses emplettes, mes vêtements ayant par trop souffert de mou séjour au pays noir.

A 4 heures commence la fête du baptême des cloches. Toutes les autorités civiles et militaires prennent place derrière la jolie petite église, ainsi que M. De Backer, directeur de la compagnie du chemin de fer et sa dame, auxquels échoit le parrainage. Quelques instants plus tard, M^{sr} Van Ronselé, mitre en tête et la crosse à la main, fait son entrée, suivi d'un nombreux cortège religieux. La cérémonie terminée, les parvains



Village des travailleurs du chemin de fer à Sona-Gongo *

font tinter les cloches ; ils sont relayés aussitôt par deux Pères rédemptoristes, qui, cette fois, les font vibrer à toute volée. Immédiatement après, la fanfare de la colonie scolaire célèbre le baptême par une joyeuse marche et la solennité prend fin.

A 5 heures, la place regorge de monde. Un concert y est donné par les enfants de la colonie, lesquels, installés sur un



Musique de la colonie scolaire à Boma *

coquet kiosque, exécutent divers morceaux, dont *Le moulin de la Forêt Noire*, qui obtient un réel succès. La fête musicale terminée, personne ne se décide à quitter la place, et les jeunes musiciens sont invités à parcourir le village au son de quelques pas redoublés. Dès les premières notes, beaucoup de blancs, le chapeau au bout de la canne et suivis de nègres, emboitent le pas. C'est une répétition de la retraite « Bruxelles-Kermesse » de l'Exposition de 1897. Les visages rayonnent, l'animation va grandissant. En revenant sur la place, les blancs forment, en dansant et se tenant par les mains, un cercle dont le centre est occupé par les valeureux petits musiciens. La marche ter-

minée, les chapeaux se lèvent, tous les participants acclament les infatigables jeunes gens. C'est du délire.

Cette journée mémorable se termine par l'exécution d'une vigoureuse *Brabançonne*, que tous, blancs et noirs, écoutent recueillis et chapeau bas.

Le lendemain, je m'embarque sur le *Héron*, qui nous conduit à Boma. Les petits musiciens ont pris place à bord et, durant le parcours, qui prend trois heures, nous gratifient d'un concert. Ils profitent du passage devant un poste pour faire entendre



Panorama de Matadi

une marche entraînant. Nous arrivons en vue de Boma, où, peu après, nous débarquons, étonnés de trouver à la rive un grand nombre de jeunes gentlemen nègres, habillés à l'européenne, le cigare à la bouche et la canne à la main couverte de bagues. Ici, sans conteste, la civilisation a fait un progrès considérable à tous les points de vue. Le confort et les mets excellents, la propre chambre ainsi que la viande fraîche me font penser à Boma de l'arrivée, où je me rappelle être resté dans un mauvais hôtel treize jours à manger des viandes conservées.

À table, à Boma, les explorateurs en chambre sont originaux. Leurs exploits aussi extraordinaires qu'imaginaires font les frais

de la conversation. A les entendre, ils ont tous été mêlés à des événements les uns plus effrayants que les autres. Un d'eux nous conte sérieusement que, se trouvant dans le Kasai, il n'avait pas craint de visiter seul et sans armes un village dont les indigènes venaient de tuer (et manger, s'entend!) dix soldats. Non seulement il avait été reçu avec force honneurs par ces anthropophages d'un nouveau genre, mais encore il avait soumis sur-le-champ leur terrible et puissant sultan. Un autre avait chassé l'éléphant et, muni d'une lance, avait terrassé d'un seul coup l'énorme pachyderme... Non content de ce récit déjà bien extraordinaire, il ajoute cette vieille histoire à dormir debout que, pour prendre le crocodile, il s'était servi d'un simple poinçon effilé aux deux extrémités. Au moment où le saurien ouvrait la gueule pour happer le chasseur, il lui avait « placé » froidement le poinçon verticalement entre les dents. Le crocodile, croyant tenir sa proie, ferma vivement la gueule, fixant ainsi de sa propre force le fer entre les parties supérieure et inférieure de la gueule. Tartarin! riposta un auditeur. Le narrateur, très interloqué de l'épithète, nous fit grâce de la suite. Il paraît qu'il était vraiment du midi de la France.

Un nègre promène silencieusement dans les principales rues de Boma une affiche appliquée à un poteau, annonçant une vente publique. C'est le trousseau d'un matelot blanc décédé pendant l'escale à Boma, qui sera mis aux enchères. A l'endroit désigné, une bonne centaine de moricauds attendent avec impatience la mise en vente, qui est présidée par un commissaire-priseur du plus beau noir. Nos coutumes se sont implantées à Boma avec une rapidité étonnante. Ainsi, le commissaire-priseur sait exciter sa clientèle; aussitôt que les enchères faiblissent, il pousse à la hausse par les exhortations traditionnelles. La lutte pour acquérir l'objet reprend de plus belle et, parfois, atteint des prix aussi inespérés qu'inexpliqués.

Pendant mon court séjour à Boma, il m'est procuré le plaisir de visiter le camp d'instruction de Luki, installé à cinq lieues à

peine de la capitale du Congo. De magnifiques avenues conduisent au camp, situé sur un vaste plateau, qui est habité par huit blancs et de trois cents à quatre cents soldats, placés sous les ordres d'un capitaine. Toutes les maisons des blancs, faites de briques, sont grandes et bien aérées. Les habitations des soldats sont en pisé. Chaque ménage possède sa petite maison, qui est tenue avec un soin et une propreté remarquables.



Hyphantornis



Avenue (camp de Luki)

Au sommet des faux cotonniers et des palmiers, plusieurs centaines d'oiseaux de la grandeur des étourneaux au plumage jaune brunâtre, gazouillent en harmonie. Ce sont des Hyphantornis, qui, à l'époque des couvées, se rassemblent pour nicher sur un arbre près des postes et des villages, formant ainsi une grande colonie. Dès l'aube jusqu'au coucher du soleil, c'est un va-et-vient continu de mâles en quête de nourriture ou d'herbe pour confectionner les nids. L'époque des couvées écoulée, la colonie se disperse, ayant dépouillé complètement de leurs feuilles les arbres qui leur servaient de cité.

Le 26 juillet, je suis reçu en audience par M. le vice-gouverneur Wangermée. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je m'achemine vers le palais gouvernemental; le ton

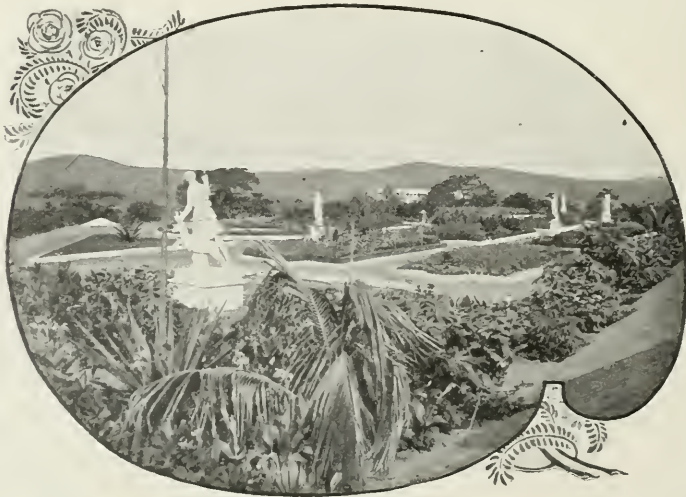


Habitations des soldats au camp de Luki *

affable du représentant du Roi me tranquillise vite. Je lui rends compte de nos travaux : ce haut fonctionnaire me prodigue à son tour des encouragements paternels. A 7 1/2 heures, un grand diner réunit chez M. le vice-gouverneur une vingtaine d'officiers et de fonctionnaires rentrant en Europe, parmi lesquels l'ingénieur Cito.

A mesure que les verres se vident la glace se rompt et la conversation devient bientôt générale sur les travaux en cours au Congo et aussi sur la navigation aérienne qui doit, dans un avenir très prochain, révolutionner les moyens actuels de locomotion par terre et par mer. Une habitation aérienne, comme dans un rêve, permettra d'atteindre, en quelques jours, de tous les points de la Belgique, le cœur de l'Afrique ! On regrettera probablement alors les voyages pleins d'imprévus de nos jours, conclut un explorateur.

Nous prenons congé de M. le gouverneur pour nous embarquer le lendemain matin à bord de l'*Albertville* en destination de la Belgique.



Parc gouvernemental à Boma *



Blancs assistant au départ du steamer pour l'Europe*

DE BOMA A ANVERS

LE DÉPART est salué par les nombreux blancs auxquels nous répondons le cœur débordant. Le bateau décrit une courbe avant de prendre son élan vers l'Océan. Quelques heures plus tard, nous atteignons Banana, la petite station frontière de l'État. Toutes les avenues sont bordées de grands et ombrageux palmiers-cocotiers. Les anémiés et les convalescents sont envoyés à Banana. L'air vif et sain de l'Océan ne tarde pas à faire sentir ses effets bienfaisants sur les organismes détraqués. Aussi, après un séjour d'un mois sur cette petite lame de terre, les convalescents, ragaillardis et fortifiés, reprennent le chemin du Haut-Congo, pour y achever leur terme.

Nous entrons dans l'Océan. Adieu Zaïre et Saint-Antoine! l'immensité seule est notre objectif. Comme nous nous sentons heureux de voir l'*Albertville* fendre de sa proue la masse liquide!

Les passagers ne se connaissent encore qu'insuffisamment et ne s'abordent que par monosyllabes. Aucune embarcation ne s'offre à la vue.

Nous voguons sur Accra en passant à l'ouest de l'île de San-Thomé. Des vagues sous-marines font rouler notre steamer et indisposent plusieurs de nous, qui regagnent aussitôt les cabines. En général, les passagers paraissent mornes. Le troisième jour, à l'aube, nous stoppons à trois kilomètres d'Accra, ville célèbre pour son commerce d'or. Les principaux bijoux nègres, dont les bagues soi-disant du Congo, sont presque toutes de fabrication acerayenne. Une dizaine de barquettes, montées par des noirs, se dirigent de la côte vers l'*Albertville* pour y débarquer les nègres qui rentrent au pays. Toute cette flottille entoure la passerelle, attendant les passagers et leurs bagages. Dès qu'un objet est descendu au moyen de la grue, tous les nègres installés dans les nacelles veulent s'en emparer. En baraguant l'anglais, ils gesticulent et tempètent à qui mieux. A tout instant les frêles embarcations menacent de chavirer; quatre des plus fougueux rameurs tombent même à l'eau, mais reparaissent aussitôt et, bien que le bain froid les ait calmés, ils recommencent leur manège. Un magnifique matelas est descendu : cent bras se tendent pour le recevoir; dès qu'il est à portée, chacun le tire à soi; finalement, à la grande colère du propriétaire, le matelas tombe à la mer! Immédiatement après commence le débarquement des passagers noirs. Les mêmes scènes burlesques, mais plus bruyantes, se renouvellent. Un gentleman noir, habillé de neuf, sort et s'engage sur la passerelle. Au moment où il atteint les dernières marches de l'escalier, il est bousculé, bafoué et saisi par toute une brigade. Ne voulant pas subir le sort du matelas, le gentleman tempête, se fâche, puis, finalement, après avoir vu disparaître son beau chapeau blanc dans l'Océan, distribue une solide volée de coups de canne! Il profite d'un moment d'accalmie pour sauter dans une nacelle, mais à peine

entré, il est de nouveau entraîné par des mains vigoureuses dans une autre barquette qui, immédiatement, se dirige à toutes rames vers la côte, saluée par les vociférations des dupés et un éclat de rire général des passagers de l'*Albertville*. Voilà bien un débarquement nègre.

Un passager de marque est annoncé : le gouverneur de la Côte d'Or rentre en Angleterre par notre bateau. Les oriflammes sont aussitôt arborées et, dès que ce haut fonctionnaire quitte la terre, un coup de canon est tiré de l'*Albertville*, comme marque de bienvenue. Quinze coups de canon partent successivement du fort d'Accra et, peu après, le gouverneur arrive sur le pont en « kaki » et sabre au côté.

L'ancre est levée ; en longeant la côte à cinq kilomètres, nous nous dirigeons sur Cap-Coast, remarquable par les nombreuses habitations en briques qu'on distingue près de la rive. Les flots se brisent en écume blanche sur le rocher qui précède le fort et s'élèvent en bouillonnant à plus de dix mètres du sol ! A toutes les escales, les autorités anglaises viennent présenter leurs hommages au gouverneur, qui accorde une audience à chacune d'elles ainsi qu'aux fonctionnaires noirs. En arrivant à Sierra-Leone, une fièvre hématurique me visite et m'oblige à rester en cabine jusqu'au moment où le steamer pénètre dans la Manche. La traversée me pèse ; obligé de garder le lit et me ressentant du changement de température, mon état de faiblesse s'accroît dans des proportions inquiétantes. Grâce au dévouement d'un missionnaire du Saint-Esprit, mon moral reste excellent. Comme il me reconforte l'âme pendant les longues heures qu'il passe dans ma cabine



Pirogue
venant d'Accra
au steamer

et avec quels sentiments il apprête mon âme au départ pour le grand voyage ! La perspective de voir mon corps confié à la mer ne m'émeut même plus.

Un mieux sensible se produit cependant et l'annonce de notre arrivée à Santa-Cruz de Ténériffe me fait espérer ; dans un rêve je revois les miens et cette vision me fait désirer les revoir. Cependant la traversée du golfe de Gascogne me hante. Quatre jours après le départ des Iles Canaries, nous entrons dans le golfe redouté. Quelle agréable surprise nous y est réservée ! Une belle mer d'huile sous un ciel azuré et sans vent fait glisser l'*Albertville* si paisiblement que, malgré ma faiblesse, je me sens la force d'aller admirer sur le pont les nombreux bateaux qui voguent sur la nappe liquide. Quel contraste, grand Dieu ! Au départ d'Europe, le golfe était démonté : les vagues balayaient même la dunette du capitaine ; aujourd'hui, il est calme et bleu comme un lac suisse.

L'air vif et frais me ranime : lorsque j'arrive à la salle à manger, d'où la maladie m'a tenu éloigné durant dix jours, je ne suis pas peu étonné de constater les visages joyeux des passagers. Au départ, ils étaient amaigris, pâles ou jaunes ; un teint rosé les a avantageusement transformés. L'air salin de la mer et l'excellente nourriture du bateau ne sont pas étrangers à cette métamorphose. Le beau temps ne nous quitte plus : bientôt les côtes anglaises sont en vue ; nous entrons dans le chenal de Southampton, en longeant la splendide île de Wight aux imposants castels séculaires entourés de parcs du plus beau vert. Ça et là, de jolies villas ombragées de petits bois ; puis la ville de Cowes se dessinant au loin. De nombreux transatlantiques et nacelles parsèment la mer. Peu de temps après, nous abordons au célèbre port anglais de Southampton, dont l'entrée est défendue par deux forts en forme de gazomètre.

Après le débarquement des voyageurs anglais, le bateau postal lève l'ancre, et maintenant en marche pour les côtes belges !

L'impressionnant château royal d'Osborne et son immense parc attirent encore un moment nos regards vers l'île de Wight, puis nous entrons dans la mer du Nord, aussi calme que le golfe de Gascogne. Tous les passagers viennent sur le pont. La mère-patrie est proche. Déjà nous voguons dans les eaux belges ; des barques de pêche d'Ostende et des bateaux pilotes nous croisent. Un d'eux détache une barquette qui nous amène le pilote chargé de nous conduire jusqu'Anvers. Flessingue est atteint. Après une petite escale le steamer remonte l'Escaut à toute vapeur. Les mornes plaines flamandes, dans lesquelles paissent de gras troupeaux, nous rappellent le pays. Peu après avoir passé Terneuzen, des cris de joie attirent tout le monde à l'avant du bateau. Anvers ! Anvers ! clame-t-on. En effet, au loin, bien au loin, dans un brouillard, on distingue la fine silhouette de la cathédrale de notre métropole. Une vigoureuse *Brabançonne* est exécutée par des passagers qui, dès ce moment, ne tiennent plus en place.

Enfin ! après un coude, Anvers s'offre complètement à la vue. Des centaines de personnes, apercevant le bateau du Congo, accourent vers le quai, ce pendant que des mouchoirs s'agitent nerveusement. Les visages se distinguent maintenant ; mouchoirs et chapeaux fendent fébrilement l'air, tandis que des noms s'échangent du quai au bateau. Nous cherchons un des nôtres dans la foule. J'aperçois enfin mon frère, qui me presse d'appels.

Le bateau aborde. A peine la passerelle est-elle placée qu'une poussée formidable se produit et, agents et douaniers sont débordés par la foule de parents et amis qui, envahissant en un instant le steamer, tombent d'émotion dans les bras des Africains.

Quelle joie immense que de retrouver, après une si longue absence, les siens en parfaite santé ! Leur souvenir a fait verser parfois des pleurs amers. Cette fois, ce sont des larmes de bonheur qui perlent sur nos visages et, lorsque, le cœur un peu

moins ému, nous nous décidons à prendre le train pour Bruxelles. Je me sens profondément heureux.

Quelques mois plus tard, un télégramme signé Maxsted m'apprit que le jeune officier anglais, dont j'avais fait la connaissance au lae Albert, venait d'arriver à Bruxelles.

Ce fut un nouveau jour de joie de retrouver le brillant officier qui m'avait voué une amitié sincère. En traversant la Manche, il prouva que, lorsque des officiers de nations différentes se sont compris en travaillant dans une même pensée civilisatrice au cœur de la sauvage Afrique, les sentiments de confraternité, nés du labeur et des difficultés communes, se scellent indissolublement, même quand il ne s'agit que des petits Belges d'un grand Roi !



Une partie de croquet sur l'« Albertville » *

CONCLUSIONS

DEPUIS les temps les plus reculés, le nègre, cet homme à l'âme naïve, au niveau intellectuel si peu élevé, fut toujours soumis à l'esclavage des autres races; les Derviches et les Arabes surtout ont assouvi leurs instincts sanguinaires et cruels sur la race noire.

Le nègre est un grand enfant, *désobéissant*, dont on obtient parfois plus par la patience que par la force brutale; le cœur est bon, car, outre qu'il est mélomane, des témoignages d'amitié et de dévouement sincères lui sont communes. En voici des exemples :

Quand la troupe se rendait aux postes de ravitaillement, les soldats qui y étaient placés recevaient des marques d'amitié de toute la troupe en général et plus particulièrement des hommes de leur tribu; ceux-ci se réunissaient près de la hutte de leur « déku » (ami). Après avoir visité l'habitation et ses dépendances, ils remettaient à la femme du soldat des cadeaux consistant en étoffes, sel et poteries; on prodiguait au bébé toutes sortes de marques d'affection, tout en pronostiquant sa croissance, sa force et ses qualités futures.

Dans une autre circonstance, j'ai pu apprécier l'amour filial du nègre. Un indigène âgé avait été désigné par le chef de tribu pour transporter des charges au poste de Kilo. Le matin, au moment du départ de la caravane, un jeune garçon se présenta à la station et demanda avec instance à me parler. C'était le fils de l'indigène, me suppliant de le laisser remplacer son père dans le voyage, qui devait durer près d'un mois, dont une grande partie dans la contrée encore insoumise, où les rebelles ne cessaient d'attaquer les caravanes. Le gamin avait voyagé toute la nuit pour arriver en temps au poste. Les soldats eux-mêmes furent émus et je profitai de la circonstance pour exalter ce sacrifice du « soi-même ».

A quelque temps de là, un indigène fut mis en détention pour maraudage. Le soir même, le chef du village et les proches parents vinrent implorer le pardon du coupable en échange de présents. Après une forte réprimande, l'indigène fut mis en liberté. On lui fit connaître qu'il le devait à ses amis.

Cet acte de clémence reçut immédiatement sa récompense : les indigènes du village vinrent se mettre pendant plusieurs jours à la disposition du blanc, afin d'aider à la construction du poste. Jamais ils ne travaillèrent avec plus d'ardeur.

Parmi les peuplades qui occupent le vaste « Congo », il en est cependant qui demeurent rébarbatives à toute civilisation. Quand elles sont reconnues telles, il faut malheureusement employer la force, car plus le blanc fait de concessions plus il paraît faible. Chaque pas dans une voie pacifique semble une reculade et, au lieu d'obtenir la soumission, on en arrive à augmenter la tension des rapports.

*
* *

Quelle était la situation du nègre au Congo avant l'arrivée du blanc? Il vivait dans un état continu de « qui vive », qui le

rendait, et le rend encore, inconscient du danger. Des guerres de tribu à tribu ne cessaient de tenir leurs instincts batailleurs et pillards en éveil. A certaines époques, ils étaient attaqués par les nomades chasseurs d'hommes. Alors commençaient les razzias, le pillage et l'incendie des villages, suivis du départ des vainqueurs avec l'habituel « butin de guerre ».

Dans certains villages des rives du Nil, l'Arabe a laissé un souvenir terrifiant. Dès que sa présence était signalée, les habitants fuyaient avec leurs richesses dans les montagnes. Le premier indigène rencontré était mutilé (main, oreille ou nez coupé) et envoyé tout sanglant au chef de tribu, comme « messager » de l'Arabe. Pris de frayeur et voulant éviter la guerre et le pillage, le sultan lui faisait des présents et se déclarait son esclave. Si le chef était puissant, l'Arabe, en bon diplomate, en faisait un allié. Il armait de fusils les guerriers, puis excitait la convoitise du sultan contre une riche tribu voisine. Après le massacre, l'Arabe, qui avait eu soin de rester « neutre » pendant l'action, s'octroyait la part du lion, puis finalement dépouillait son allié. Alors la caravane s'organisait, pour se rendre à la côte, sous bonne escorte. Ivoire, troupeaux et esclaves enchaînés se mettaient en route, pour l'Océan Indien, où les humains étaient embarqués comme du bétail sur les trop célèbres négriers, en destination de l'Amérique.

Un Père blanc m'a déclaré avoir vu dans l'Afrique orientale, il y a une quinzaine d'années à peine, une masse de deux à trois mille nègres conduits à la côte, par des Arabes armés de fusils et montés sur des ânes. Semblables à des chiens bergers, ils surveillaient cet immense troupeau humain. Si un homme s'avisait de sortir de la colonne, une balle le couchait à terre. Marchant toute la journée, ils n'avaient pour nourriture que les maigres herbes couvrant la terre, ou les vivres maraudés en chemin. Le soir, la masse entière s'affalait sur le sol, exposée à toutes les intempéries. On frémit en pensant aux « déchets » qu'occasionnait une marche effectuée dans de telles conditions! Les cada-

vres de plus du tiers de la colonne jalonnaient la route ; les uns morts de faim ou de soif, parfois en arrivant au bord de la rivière, les autres de froid, et le restant d'épuisement. Mais qu'importaient ces horreurs aux trafiquants de chair humaine : les survivants les dédommageraient par l'augmentation du prix de revient de chaque individu, expédié immédiatement en Amérique pour être employé aux cultures.

Quand, il y a une trentaine d'années, les Madhistes remontèrent le Nil pour faire reconnaître la loi du Prophète, ils ne furent pas moins cruels. Leur campement installé, ils se mettaient en campagne, brûlant les villages, mutilant les indigènes et recherchant les femmes et les richesses, qu'ils emportaient au campement.

*
* * *

Telle était la situation politique du Congo, lorsque l'illustre bienfaiteur Livingstone, le savant Emin Pacha et l'énergique Stanley parcoururent le bassin du Congo, donnant chacun le maximum de leurs qualités pour la réussite de leur périlleuse, mais noble mission : l'affranchissement du nègre.

De ces trois illustres noms, celui qui est resté gravé dans toutes les mémoires des naturels des affluents nord du Congo, c'est « Bula Matari », qui remonta le premier le grand fleuve jusqu'au Nil. Partout où Stanley a passé, son sobriquet n'est prononcé qu'avec respect. Son souvenir est resté vivace au lac Albert, où le sultan Tokukenda, chef des Bagongo, aime à rappeler sa mystérieuse venue à la rive, sa rencontre avec Emin Pacha et les discussions sans fin qui surgirent entre les deux grands hommes. Il n'y a pas longtemps, les indigènes de l'Ituri étaient encore convaincus que Stanley était le seul roi de l'Europe (Putu) et que les autres blancs n'étaient que ses vassaux.

Les voyages des premiers blancs n'inquiétèrent pas outre

mesure les maîtres d'alors. Cependant le nombre des résidents blancs augmentait progressivement et les voyages d'explorations se multipliaient. L'Arabe vit dès lors dans le blanc un ennemi qu'il fallait combattre. Il commença une campagne de dénigrement : le blanc ne vivait que de cruautés et de rapines ! Précédés d'une telle renommée, les représentants de l'Etat ne devaient nécessairement pas être sympathiques aux noirs. D'autre part, comme les « primitifs » ne connaissaient pour être domptés que la force brutale, ils virent en nous un « démon » à côté duquel l'Arabe était un sage. Mais heureusement dès le début l'esprit d'organisation d'Emin Pacha, l'énergie de Stanley et les sages paroles de nos missionnaires firent voir au nègre ce que l'homme pâle pouvait être pour lui.

L'Arabe n'était déjà plus la « puissance » et la politique des premiers pionniers de la civilisation au Congo ouvrit encore davantage les yeux aux noirs sur leur action bienfaisante.

L'heureuse issue de la mémorable campagne arabe de 1892-1894 affirma la supériorité du blanc sur l'Asiatique ; dès lors, le règne de l'Arabe sur la terre congolaise était terminé.

L'exode général que produit parfois encore l'arrivée du blanc dans une région où le nègre ne le connaît que par ouï-dire est dû, le plus souvent, aux légendes que les déchus d'hier ont colportées. Dans ce cas, il faut une patience à toute épreuve pour ramener les populations, afin de leur dire et redire jusqu'à vaincre leur hésitation que l'homme pâle n'est pas un tyran, mais, au contraire, qu'il est juste, humain, et que la protection que leur accorde l'État est réelle ; que les indigènes obtiennent ce qu'il y a de plus beau ici-bas : « la liberté », qui leur était inconnue.

Parfois des Arabes nomades fomentent encore des soulèvements contre l'autorité de l'Etat. Si l'agent n'a pas un service de renseignements bien organisé pour parer aux calomnies, il doit en arriver à mater les mutins par les armes, mais rien n'est plus difficile que de devoir appliquer sa politique à l'aide

des armes et mieux vaut, dans la mesure du possible, ramener par des négociations, si ardues soient-elles, une tribu qui s'est soustraite à l'autorité de l'Etat.

*
* * *

Comment doit-on civiliser le nègre? Par le travail, qui est le premier pas de la civilisation. Mais le blanc doit prêcher d'exemple. Ne sommes-nous pas les *éducateurs* auxquels la Providence a dévolu l'honneur de faire fructifier une des contrées les plus riches du monde, en inculquant aux occupants le moyen de tirer parti des richesses de leur sol? C'est pourquoi les blancs, tant officiers qu'agents, commerçants et missionnaires, doivent donner l'exemple de l'activité la plus ingénieuse alliée à la moralité.

Dans des régions inexplorées, des blancs ont vu des villages entiers qui se contentaient de cultiver à peine de quoi subvenir à leur alimentation, se composant, en moyenne, d'un demi-kilo de vivres. Les indigènes restaient des journées entières couchés à l'entrée de leurs cabanes ou bien se rassemblaient devant un brasier et y demeuraient accroupis indéfiniment, sans ressentir le besoin de se livrer au moindre travail. Quel bien immense n'y a-t-il pas à faire dans ces régions!

Mais il faut agir sagement : réglementer le travail d'après les aptitudes des naturels et ne le leur imposer que progressivement, afin de prévenir les révoltes qui résulteraient du surmenage, pouvant faire supposer à un retour à l'esclavage.

Un nègre qui fournit de cinq à six jours de travail par mois à la mère patrie est-il exploité? Non; en s'élevant par le labour, il paie son tribut pour la protection et la liberté que l'Etat lui accorde. En récompense de son travail, il reçoit une rémunération consistant en marchandises, étoffes, perles, etc., ayant

cours de monnaie dans la contrée. Quel est le pays qui ne réclame rien à ses colonies? Dans l'Uganda, l'Angleterre a institué l'impôt par lutte, soit trois roupies (valeur sept francs environ) par an. En cas de non-paiement, l'indigène doit fournir un mois de travail en se nourrissant et deux mois au cas où le gouvernement doit subvenir à son alimentation.

Qu'était le Congo, il y a quelque vingt ans? Une vaste contrée ravagée par l'anthropophagie, les sacrifices humains, les guerres sans fin et les cruautés les plus raffinées, sans compter les épidémies qui exterminaient des peuplades entières. L'Arabe était parvenu à imposer son autorité au cœur même du Congo et y entretenait un commerce ignoble.

Quel chemin parcouru en si peu de temps par la civilisation! La vaste frontière Est de l'État est gardée par des postes dont la principale mission est de veiller aux agissements des chasseurs d'hommes pour les empêcher de se livrer à leur infâme trafic. L'indigène se sent maintenant en sécurité dans ses terres, auxquelles il tient comme le blanc à son clocher. Un bien-être inconnu a succédé à la barbarie. Les naturels le doivent à la protection, par les hommes de loi, de leurs possessions et à la pratique des usages européens; aux soins qui leur sont donnés par les docteurs; à la reconnaissance des chefs de tribu et à leur élévation sociale; à l'augmentation et à la prospérité constante des stations du gouvernement, des sociétés et des régions avoisinantes; aux nombreux steamers qui sillonnent les cours d'eau; aux voies ferrées qui traversent les contrées les plus accidentées et les plus arides; aux routes qui remplacent les énervants et étroits sentiers. Mentionnons surtout les bons, désintéressés et infatigables missionnaires qui parcourent sans trêve le Congo, pour déraciner le fétichisme et enseigner la parole du Christ.

Jamais la devise « Travail et Progrès » ne fut plus judicieusement choisie, mieux suivie et réalisée avec plus de ténacité.

Parfois, lors des grandes fêtes de la moisson, les indigènes des contrées, sauvages hier encore, mêlent à leurs chants de terroir : « Yonzo basenji na Bula Matari ! » (nous sommes tous indigènes du Roi) ; à des phrases telles que : « Les blancs nous ont délivrés des Arabes et des Madhistes qui nous emmenaient à la chaîne bien loin. Nous ne sommes plus des troupeaux, mais des hommes libres de « Bula Matari ». Nos terres nous appartiennent, ainsi que nos femmes et nos enfants. Ohé ! ohé ! ohé ! »

En entendant ces chants de joie qui sont pour lui des chants de victoire, le blanc chargé de l'administration d'une région ne pense plus aux difficultés de sa charge. N'a-t-il pas la suprême satisfaction de constater que ses labeurs ont porté fruit ; que les lois et instructions qu'il doit faire respecter sont observées ; que les événements ont justifié l'initiative dont il a dû souvent prendre la responsabilité ? Du fond de l'âme, il dira : *Deo gratias !*



Statue de la civilisation à Léopoldville *

